La sémiotique et la linguistique

Marion Colas-Blaise

Université du Luxembourg

La sémiotique greimassienne s’est édifiée, dans les années soixante, au confluent de la logique formelle, de l’anthropologie et de la linguistique. Comme le rappelle Arrivé (2014 : 19), Greimas s’est toujours considéré comme un linguiste. Il a contribué à la linguistique, que ce soit à travers des articles de sémantique générale ou le *Dictionnaire de l’ancien français* (1968) et le *Dictionnaire du moyen français* (1992, en collaboration avec Keane). On sait que *Sémantique structurale* a ménagé le passage de la sémantique à la sémiotique. Il faut faire état de l’héritage scientifique – il a non seulement reconnu la double filiation de Saussure, dont il a fait mieux connaître l’enseignement, et de Hjelmslev, considéré comme le fondateur de la sémiotique – ainsi que de complicités vraies avec des linguistes de sa génération. Ainsi, dans « Énoncé et énonciation », son ami Dubois (1969 : 100-101) discute la génération de la signification, tout en proposant une modélisation alternative :

Pour un structuraliste comme A.-J. Greimas, un texte dont les structures sont analysables exhaustivement par les éléments discrets, repérables aux divers niveaux, peut se mouvoir sur plusieurs isotopies. […] L’ambiguïté, ce pourrait être, dans cette perspective, le fait que deux isotopies soient disposées l’une par rapport à l’autre dans un certain rapport d’équipollence, au même niveau en quelque sorte. […] Pour un transformationniste l’ambiguïté est, au contraire, la loi même d’un texte, car il pose en principe que la structure de surface réalisée dépend d’une structure de base qui est multiple : il fait de l’ambiguïté la situation normale du texte.

Greimas a-t-il été en contact avec Benveniste ? Il le cite en tout cas dans l’article « Énonciation » de *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979).

D’autres sémioticiens ont-ils manifesté un attachement particulier à la linguistique[[1]](#footnote-1) ? Il n’est pas question, ici, de brosser un tableau complet. Pour l’instant, notons que Coquet érige sa théorie des instances énonçantes en prenant appui sur les travaux de Benveniste et en adoptant la perspective de la phénoménologie du langage. On peut ajouter que Zilberberg se réfère volontiers à Hjelmslev et à *La Catégorie des cas*, ou encore que, dans les écrits de Fontanille, on rencontre Benveniste, Hjelmslev, Jakobson, mais aussi Guillaume, Tesnière, Kristeva, Riffaterre, Culioli, Molinié, Adam, Bonhomme, etc.

Ce survol est forcément incomplet. Il donnerait également l’impression d’un œcuménisme de bon aloi, là où, dans les faits, la sémiotique et la linguistique ne se fréquentent pas toujours, même si les questionnements sont souvent communs. Si les sémioticiens lisent les linguistes, l’inverse est-il également vrai ? Il faudra avancer avec précaution, tant les cloisonnements sont fréquents. Enfin, si les échanges existent, de quel ordre sont-ils ? L’appropriation des concepts prendra-t-elle les dehors de l’assimilation ou le métissage – être d’un côté *et* de l’autre (Nouss 2002) – se porte-t-il garant, entre convergences et divergences, de la qualité des débats ?

Notre objectif est de creuser un nombre restreint de points interrogés conjointement par la sémiotique et la linguistique, en parcourant les cinquante dernières années à grands pas. Les limites de cette étude imposent en effet une sélection drastique des points considérés comme des échangeurs privilégiés entre les disciplines. Aussi avons-nous choisi de placer au centre de notre réflexion la question, très débattue, de l’énonciation[[2]](#footnote-2). Nous visons ainsi à retracer certains des développements qu’elle a suscités, tant en sémiotique qu’en linguistique (linguistiques de l’énonciation, pragmatique, analyse du discours, praxématique…) depuis la « mutation » (Kuentz 1970 : 13) des années soixante-dix. L’accent sera mis sur le dialogue entre les disciplines, qu’il soit attesté ou simplement souhaité. On considérera ainsi, à propos de quelques titres de problèmes jugés particulièrement porteurs, des influences avérées par des citations, des emprunts et des références, des analyses critiques où des concepts, voire des choix épistémologiques sont mis en discussion, mais aussi des influences plus subreptices dont témoignent des convergences d’idées, un questionnement partagé ou des collaborations simplement envisagées, qui pourraient se révéler fécondes. S’il est important de se faire l’écho des grandes évolutions qui ont marqué l’histoire de l’énonciation, souvent grâce aux efforts conjoints de la linguistique et de la sémiotique, le cours de la recherche demeure nécessairement ouvert : nous cherchons moins à dresser un bilan qu’à capter une *dynamique de recherche*.

L’article « Énonciation » (Greimas et Courtés, 1979 : 125-128) est particulièrement révélateur d’un climat d’effervescence intellectuelle où se font jour des parentés ou affinités entre la sémiotique et la linguistique, mais aussi des choix épistémologiques et postulats qui constituent la sémiotique en discipline autonome.

L’énonciation est déclinée en sept points, qu’on passera en revue succinctement.

i) Greimas et Courtés rejettent une première définition de l’énonciation comme une « structure non linguistique (référentielle) sous-tendue à la communication linguistique », qui exigerait que soient pris en considération la « situation de communication » et le « contexte psychosociologique » de la production des énoncés. Ils considèrent, au contraire, l’énonciation comme une instance de médiation assurant la « mise en énoncé des virtualités de la langue ». Elle correspond à une « instance linguistique logiquement présupposée par l’existence même de l’énoncé (qui en comporte des traces ou des marques) », l’acte de langage n’étant, pour sa part, pas pris en compte : il ne pourrait l’être qu’en relation avec la structure non-linguistique, référentielle. On peut faire résonner cette première définition de l’énonciation avec celle de l’énonciation « restreinte » proposée par Kerbrat-Orecchioni en 1980, sans oublier que, dès cette époque, la linguiste institue l’énonciation « étendue » en horizon possible des recherches :

Conçue extensivement, la linguistique de l’énonciation a pour but de décrire les relations qui se tissent entre l’énoncé et les différents éléments constitutifs du cadre énonciatif, à savoir :

- les protagonistes du discours (émetteur et destinataire(s) ;

- la situation de communication ;

- circonstances spatio-temporelles ;

- conditions générales de la production/réception du message : nature du canal, contexte socio-historique, contraintes de l’univers de discours, etc. (1980 : 30-31)

ii) Benveniste est à l’honneur dans le deuxième article de la définition : un des enjeux consiste à rendre compte de la « mise en discours de la langue saussurienne », à prévoir des « structures de médiation » entre la langue conçue comme une paradigmatique et la syntagmatique que constituent la parole et le discours. Un autre enjeu concerne l’intégration, dans le « cadre plus général de ce que constitue l’héritage saussurien », de la problématique du *sujet* se profilant sur l’arrière-fond du « système collectif de contraintes » ;

iii) mentionnant Hjelmslev, mais aussi Chomsky, le troisième article déclare ses appuis théoriques, plus ou moins lointains, avant de faire valoir la spécificité de l’approche sémiotique. Il jette les bases d’une conception générative du sens qui attribue une place centrale aux structures sémio-narratives. En effet, comment rendre compte de la « compétence sémiotique » du sujet de l’énonciation ? Les structures sémio-narratives sont dites occuper l’espace des « virtualités sémiotiques » que l’énonciation est appelée à actualiser ;

iv) le quatrième article définit la « compétence discursive » à partir de la schizie créatrice fondant l’énoncé (comprenant un non-je ou « il », un non-ici ou « ailleurs », un non-maintenant ou « alors » : le discours est décrit comme l’espace et le temps peuplés de « sujets autres que l’énonciateur ») et instaurant, par rétrojection, le sujet d’énonciation avec ses coordonnées personnelles et spatio-temporelles (« ego hic et nunc »). Le rendement des opérations successives de débrayage et d’embrayage peut être vérifié à la lumière des recherches linguistiques prônant l’antécédence de l’embrayage sur le débrayage (ou le non-embrayage) ;

v) le concept d’*intentionnalité* renvoie à une « visée du monde » : si on retrouve l’interdépendance de la construction de monde en tant qu’objet et de celle du sujet, la question concerne, plus largement, l’articulation entre les opérations de réféfon concerne, plus largement, dsation, étudiées par exemple par Bertrand et ées temporelles et spatiales. cours. e une syntagmaérenciation et de référentialisation, étudiées tant en sémiotique (cf. par exemple Bertrand 1985) qu’en linguistique (cf. par exemple Franckel 1998). En dernière instance, c’est la question, épineuse, de l’immanence qui demande à être évaluée à nouveaux frais, à la lumière, en particulier, des recherches en analyse du discours. Comme le fait observer Maingueneau (2012), les problématiques du discours ont elles-mêmes évolué depuis l’invention de l’expression « analyse du discours » par Harris. Aussi conçoit-on l’intérêt d’une confrontation avec les derniers développements de la sémiotique postgreimassienne (sémiotique des pratiques et des formes de vie) ;

vi) dans la mesure où l’énonciation en tant qu’acte est à l’origine de la production de la sémiosis, les procédures de la *textualisation*, qui constitue un « continu discursif, antérieurement à la manifestation du discours dans telle ou telle sémiotique » (Greimas et Courtés 1979 : 391), doivent tenir compte des contraintes de la substance de l’expression. Si, sur ce point précis, l’article de dictionnaire contient en germe les développements ultérieurs, en particulier en sémiotique visuelle, le dialogue entre la sémiotique et la linguistique (surtout la linguistique textuelle et l’analyse du discours) exige la mise en regard des notions de « texte », de « textualisation » (cf. notamment Adam 2006) et de « discours », dont les définitions ne se recoupent pas ;

vii) enfin, l’énonciation « énoncée (ou rapportée) », ce « simulacre » du faire énonciatif à l’intérieur du discours, est instituée en objet d’analyse. Greimas et Courtés optent ainsi pour une des grandes perspectives sur le langage que Todorov résume ainsi : « Deux grandes perspectives sur le langage sont donc possibles, “la langue comme répertoire de signes et système de leurs combinaisons”, d’une part, “la langue comme activité manifestée dans les instances de discours”, de l’autre » (1970 : 7). Nous verrons que la deuxième perspective est explorée par certains pans de la sémiotique post-greimassienne.

Nous retrouverons plus loin la plupart des aspects ainsi évoqués. Une première partie sera consacrée à l’influence exercée par la pragmatique anglo-saxonne sur Courtés qui, tout en déclarant sa fidélité à la tradition greimassienne, lie la redéfinition des actants de l’énonciation à l’exploration du contexte de l’énonciation. Une deuxième partie explorera les notions de contexte et de situation en sémiotique, en linguistique textuelle du discours et en analyse du discours. Dans une troisième partie, il s’agira d’évaluer le rendement de la notion d’actualisation en sémiotique, mais aussi en praxématique et en psychomécanique du langage. Enfin, une quatrième partie cherchera à mettre en valeur les différentes facettes de l’instance/du sujet d’énonciation, en relation ave le geste d’énonciation.

1. De l’acte d’énonciation et de langage à l’action énonciative

Les notions d’*acte* d’énonciation, d’acte de langage, voire d’*action* énonciative (contextualisée) renvoient à une dynamique de recherche qui marque les débuts des travaux sur l’énonciation et impulse les développements ultérieurs, ceci tant en linguistique qu’en sémiotique. L’hypothèse que nous chercherons à vérifier est qu’elles constituent un révélateur privilégié des contacts entre les disciplines.

Commençons par remonter au tournant énonciatif des années soixante-dix et quatre-vingt. On remarquera d’emblée que les termes d’acte, de procès, de processus, voire d’activité sont souvent proches. Trois repères permettent de le montrer : pour Benveniste (1974 [1970] : 80), l’« énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d’utilisation » ; le « procès » peut être rapproché du « processus » dont il est déjà question dans l’article « La nature des pronoms » (1966 [1956] : 252). Ensuite, dans le *Dictionnaire de linguistique* (Dubois *et alii*, 1973), l’énonciation est considérée comme la « fabrication » d’un objet. Enfin, pour Anscombre et Ducrot (1976 : 18) elle constitue l’« activité langagière exercée par celui qui parle au moment où il parle ». La sémiotique n’est pas en reste : dans le *Dictionnaire* (1979 : 127), Greimas et Courtés définissent la sémiosis comme « cette suite continue d’actes sémiotiques qu’on appelle la manifestation ».

L’acte d’énonciation n’en paraît pas moins largement désincarné, si, du moins, l’on adopte l’une des deux perspectives signalées par Todorov (1970 : 7) : celle de la « langue comme répertoire de signes et système de leurs combinaisons ». Comme on a pu le noter, si l’énonciation devient un objet d’étude, c’est d’abord sur la base d’une forclusion méthodologique, qui confère à l’acte le statut de présupposé logique. L’expression « énonciation énoncée » (*idem*) prend acte du fait que l’acte ou l’activité d’énonciation ne sont pourvus d’une réalité qu’à l’intérieur de l’énoncé qui en porte les marques. Kerbrat-Orecchioni (1980 : 32) définit la problématique de l’énonciation en ces termes : « […] *c’est la recherche des procédés linguistiques (shifters, modalisateurs, termes évaluatifs, etc.) par lesquels le locuteur imprime sa marque à l’énoncé, s’inscrit dans le message (implicitement ou explicitement) et se situe par rapport à lui (problème de la “distance énonciative”)*» (les italiques sont dans le texte). En mettant en avant, pour clore l’article sur l’énonciation, le « simulacre imitant, à l’intérieur du discours, le faire *énonciatif*», les positions de Greimas et Courtés (1979 : 128) sont largement convergentes avec celles des linguistes de cette époque.

Une question se fait alors insistante : comment négocier le passage de l’acte d’énonciation à l’*action* énonciative ? Il est significatif que, selon Todorov (1970), une deuxième perspective sur l’énonciation soit possible : c’est la force illocutionnaire qui permet de concevoir l’énonciation comme une action, les actes de parole relevant idéalement de la « linguistique anthropologique ». On peut en trouver les prémisses chez Benveniste. D’une part, ainsi que le souligne Ono (2007 : 84-93, 175-209), il reste en deçà de la théorie d’Austin – il n’aurait pas eu connaissance de la tripartition *acte locutoire*, *acte illocutoire*, *acte perlocutoire* – et il faut distinguer l’acte d’énonciation (« acte de produire un énoncé ») et l’acte performatif (« un énoncé est performatif en ce qu’il *dénomme* l’acte performé, du fait qu’Ego prononce une formule contenant le verbe à la première personne du présent » (1966 [1963] : 274)) ; pour Benveniste, « dire » n’est pas « faire ». D’autre part, au delà du caractère sui-référentiel de la performativité, il partage avec Austin l’idée que l’acte performatif est un événement du monde.

Or, la sémiotique est elle-même tiraillée entre les deux perspectives évoquées par Todorov. C’est ainsi que l’article « L’énonciation comme acte sémiotique » (1998) de Courtés explore de nouvelles voies en mobilisant lui-même la *pragmatique anglo-saxonne* – plutôt qu’une coïncidence, on y verra un entrecroisement fécond des points de vue –, entre fidélité affichée au modèle greimassien et renouvellement de la problématique. Visant à mettre au jour les « stratégies exploitées et dans la production et dans l’interprétation des “objets sémiotiques” (ou “ensembles signifiants”) », il définit l’action par l’« efficacité concrète » de la parole.

Ainsi, prenant ses distances par rapport à la sémiotique « classique » qui a insisté sur le repérage des marques de l’énonciation dans l’énoncé et par rapport à ses propres travaux – par exemple, en réintégrant le plan de l’expression dans la composante énonciative (*ibid*. : 13-14) –, il cherche à réhabiliter l’énonciataire[[3]](#footnote-3), que la sémiotique « classique » aurait quelque peu négligé. La sémiotisation de l’interaction avec l’énonciateur conduit Courtés à rétablir l’objet sémiotique dans son rôle de médiation au sein de l’acte énonciatif. Il réclame, à cet effet, la prise en considération d’un « contexte d’énonciation déterminé » (*ibid*. : 11) : tout système de signes est tributaire d’un contexte socioculturel, d’institutions sociales et d’acteurs « utilisateurs » individuels ou collectifs (*ibid.* : 32). D’où un principe de variation continue, qui touche l’objet lui-même, tout objet ou tout énoncé ne correspondant qu’à un équilibre instable, exposé à des remises en question en fonction des stratégies adoptées. Plus largement, l’acte d’énonciation est de l’ordre de l’« actualisation » des structures profondes et de surface du parcours génératif de la signification, qui sont renvoyées au stade de la « virtualisation » ; la mise en circulation de l’objet sémiotique entre l’énonciateur et l’énonciataire correspond alors à la « réalisation » de l’énonciation[[4]](#footnote-4).

En cela, Courtés semble s’autoriser des avancées réalisées par Fontanille (1989) : si la réflexion de ce dernier s’inscrit dans le sillage des positions de Greimas[[5]](#footnote-5), l’énonciation n’en est pas moins considérée comme un « faire transformateur, un acte, qui, comme tous les faire humains mis en discours, relève d’une analyse en trois dimensions : pragmatique, cognitive, thymique » ; un faire humain qui reste, à cette époque-là, étroitement lié à sa mise en discours.

Certes, Courtés reste globalement fidèle à la tradition greimassienne, ne fût-ce que parce que le faire communicatif se soumet, globalement, au modèle narratif, à son armature modale et passionnelle et aux catégories stabilisées qui permettent de rendre compte du discours saisi dans son achèvement[[6]](#footnote-6). Ses positions restent largement tributaires des postulats de la sémiotique de première génération selon Coquet (1991 : 200), qui consacre la primauté du discontinu sur le continu : l’« articulation continu-discontinu », nous dit Coquet, est rabattue sur l’« opposition *être-faire*». Ceci alors même que l’attention s’est déplacée dès les années soixante-dix et quatre-vingt sur le devenir et sur les notions de discours, d’instance et de temps, en congédiant l’opposition entre l’énoncé et l’énonciation : ainsi, tout en s’inscrivant dans le sillage de Benveniste, la sémiotique discursive et subjectale qu’a en vue Coquet vise moins les embrayeurs distillés dans le discours que le « centre de discursivité, les instances énonçantes » ainsi que le « couple présent-présence » qui leur est associé (*ibid.* : 201-202). Quand l’acte d’énonciation est en prise avec la réalité, le « geste “continuiste” » peut « installer l’être de langage sur un “horizon” ou dans un “bain” […] constitué par l’horizon indistinct mais efficient de la présence sensible et diffuse […] « (Fontanille 2003b : 15). Les différentes facettes du tournant sont résumées dans l’avant-propos de « L’énonciation comme acte sémiotique » de Courtés : Fontanille (1998b) s’y appuie sur les propositions de Coquet (1997), de Geninasca (1997), de Landowski (1997) et de Floch (1995) pour dégager quelques principes communs à une sémiotique mettant en avant la signification en devenir. Désormais, la sémiotique, qui a besoin d’outils conceptuels nouveaux, doit rendre compte de la cohérence du discours comme un tout signifiant, mais aussi mettre l’accent sur son devenir plutôt que sur la fin du processus ; elle doit capter les actes – « opérations, saisies, bricolage, praxis » – plutôt que la « structure achevée » ; à cette fin, elle doit concevoir l’actant de l’énonciation comme un  corps sensible « ému » par des esthésies, des passions, des émotions.

Au vu du schéma de Courtés (1998 : 15) qui sépare le domaine du virtuel (forme du contenu et forme de l’expression) de celui de l’actualisé (énonciation), la frontière fût-elle poreuse, il n’est pas sûr que les critiques formulées naguère par Dubois à l’encontre de la « linguistique transformationnelle » soient désormais sans objet. En cette fin des années soixante, les réflexions de Dubois, qui milite pour une conception « transformationnelle » de l’énonciation faisant la part belle à l’ambiguïté, ont pu avoir une vertu programmatique :

Sans doute fallait-il qu’une théorie linguistique modifie entièrement les modes d’analyse en renversant certains des axiomes les mieux établis : celui des niveaux et des rangs, des unités discrètes et de la combinatoire, pour lui substituer l’ordonnancement, la suite des transformations et que place soit laissée à une continuelle intervention du sujet dans l’objet en voie de réalisation, pour que l’énonciation retrouve une place fondamentale dans l’étude linguistique (1969 : 110).

On y ajoutera que, si Courtés (1998) entrevoit l’intérêt d’une réflexion sémiotique sur la « réalité », il choisit de maintenir fermement le principe de l’immanence[[7]](#footnote-7).

Son article n’en est pas moins emblématique d’une évolution de la discipline, patiente et soucieuse de la cohérence de l’ensemble, qui, sans renier ses principes épistémologiques et ses postulats, fait bouger les lignes au contact de traditions de recherche autres, en l’occurrence de la tradition philosophico-linguistique anglo-saxonne. Certes, la problématique abordée dans cet article – la nécessité d’approcher de front l’interaction entre l’énonciateur et l’énonciataire – n’est pas nouvelle, l’approche fût-elle inédite. Déjà en 1932, Bally souligne l’importance de la dissociation entre l’émetteur et le récepteur : « La parole est un déictique général, qui identifie l’expression à la pensée du parleur. Il suffit de dire *Il pleut* pour que l’entendeur comprenne qu’il s’agit d’une constatation faite par le parleur » (1965 [1932] : 51). On sait aussi que, d’entrée, Benveniste implante un « tu » en face du « je ». Il est alors remarquable que la sémiotisation des interactions entre l’énonciateur et l’énonciataire selon Courtés non seulement confie à la pragmatique anglo-saxonne le soin de mettre en vedette les liens entre la parole et l’action, mais se profile sur le fond d’une théorie de la communication revisitée[[8]](#footnote-8), qui rompt avec l’illusion de l’évidence (Rastier 2007). Enfin, il est significatif que, non sans en pointer les risques, Courtés entrevoie la nécessité d’une collaboration avec d’autres disciplines :

Car l’énonciation – entendue au sens le plus large en sciences humaines est un champ de recherche trop vaste pour une seule discipline : à elle seule, elle mettrait en jeu toutes les données encyclopédiques, se devant de faire appel au moins à toutes les sciences humaines qu’elle serait en droit de convoquer pour circonscrire tout le domaine en question. Il s’agit là, en effet, d’une notion transdisciplinaire qui exige des approches variées et les plus fines possibles pour en préciser au moins les contours les plus saillants (1998 : 19-20).

C’est rappeler les filiations multiples dont la sémiotique a bénéficié dès ses débuts.

Pour pousser plus avant la réflexion sur les influences entrecroisées de la sémiotique et de la linguistique, nous nous pencherons maintenant sur la notion de *contexte*, étroitement solidaire de celle d’action énonciative. Courtés l’a bien compris : la pragmatique, dont Benveniste et Ducrot discutent les postulats en se penchant respectivement sur les thèses d’Austin et de Searle, invite à explorer les *conditions* de l’énonciation et du partage du sens. Afin de localiser d’autres points de contact entre la linguistique et la sémiotique et de renforcer l’acuité heuristique des concepts mobilisés, nous élargirons le rayon de nos investigations à la linguistique textuelle développée par Adam ainsi qu’à l’analyse du discours française, dont Maingueneau est une figure de proue.

2. Comment penser le contexte ? Convergences et divergences entre la linguistique textuelle, l’analyse du discours et la sémiotique

En l’occurrence, on ne saurait se contenter d’évoquer des proximités plus ou moins vagues et de supputer des divergences plus ou moins larvées. Dans *Sémiotique du discours* (2003a [1998]) : 90), Fontanille entre ouvertement en discussion avec Adam, dont il interroge la double équation « Discours = texte + Contexte » et « Texte = Discours –a Contexte »[[9]](#footnote-9). La question du contexte est ainsi remise sur le métier :

Bien des discussions portant sur la nécessité de « sortir de l’immanence » de la langue ou du texte perdent de leur intérêt si on ne décide pas *a priori* quels sont les éléments d’analyse pertinents. La linguistique textuelle ayant décidé que seuls les éléments verbaux étant pertinents, elle découvre inévitablement la nécessité d’intégrer des éléments du « contexte », puisque la signification ne repose pas exclusivement sur les éléments verbaux. De même, faut-il décider avant analyse que, dans un tableau, seule la surface peinte est pertinente ? Certainement pas, car, on prendrait alors le risque de devoir ajouter, après-coup, et au titre du « contexte », les autres tableaux d’une même série, les autres tableaux du même peintre, puis le cadre, la bordure, l’accrochage, peut-être même l’architecture de la salle où il est installé, et les positions d’observations qu’elle impose.

Fontanille en conclut que seul le point de vue du texte impose la notion de contexte, alors que le point de vue du discours[[10]](#footnote-10) le rend caduque. Il franchit en cela un pas très important : le parcours de l’expression dont *Pratiques sémiotiques* (2008) et *Formes de vie* (2015a) fournissent la version la plus aboutie est déjà en germe. Nous retrouverons ce point rapidement.

Or, le contexte est cette pierre de touche qui oblige à des positionnements disciplinaires dès la mutation énonciative des années soixante-dix et quatre-vingt. On en voudra pour preuve que Kerbrat-Orecchioni (1980 : 30-31), alors même qu’elle consolide les bases de l’analyse des énonciatèmes et, plus particulièrement, des subjectivèmes à travers lesquels une subjectivité s’inscrit dans le texte ou le discours, entrevoit ce qui mérite d’être questionné sur ses bords : si la linguistique de l’énonciation « restreinte » ne tient compte que du surgissement du sujet d’énonciation dans l’énoncé, celle de l’énonciation « étendue » va jusqu’à englober les éléments constitutifs du cadre énonciatif (l’émetteur et le destinataire ; la situation de communication ; les circonstances spatio-temporelles ; les conditions de la production/réception du message). La notion de contexte est précisée par la suite : il peut être étroit ou large, écrit Kerbrat-Orecchioni (2002 : 135). Ainsi, en ce qui concerne le contexte non-linguistique, il est constitué du cadre spatio-temporel et de la situation sociale locale de l’échange communicatif. Le contexte large comprend le contexte institutionnel, le cadre physique ou encore le monde social.

Quoique fuyante, la notion de contexte inspire directement la définition linguistique du discours. Même si l’étiquette d’analyse du discours est revendiquée par des chercheurs appartenant à une pluralité de disciplines, une définition du discours relativement unitaire semble se dégager : le discours est rapporté le plus souvent, écrit Angermuller (2007 : 5), à l’« espace où se déploie l’usage des signes, mots et textes dans un contexte » ; il incombe alors à l’analyse du discours d’« examiner les règles sous-jacentes qui organisent la production, la circulation et l’utilisation des signes, de préférence en vue de leurs inscriptions sociales et historiques ».

La linguistique textuelle du discours développée par Adam (not. 2012, 2015) confirme cet attachement aux variables sociales et historiques. La notion de textualité (2006) résume une ouverture nécessaire sur le contexte qui permet de penser ensemble des opérations de segmentation et de liage micro-, méso- et macro-textuelles[[11]](#footnote-11) et des formes d’action socio-discursives. Ainsi, l’articulation du texte (avec ses composantes morphosyntaxique, sémantique, énonciative, stylistique) au discours est assurée par les genres (textuels ou discursifs), l’intertextualité, les éditions ou encore les énoncés péri-, co-, inter- et méta-textuels.

Verra-t-on dans cette insistance sur le contexte (socio-culturel, historique, institutionnel…) le signe d’une divergence de fond entre la sémiotique, la linguistique textuelle du discours d’Adam et l’analyse du discours ? Le dialogue n’en est pas moins possible et il promet même d’être fécond : en effet, ces dernières années, on assiste, ici et là, à des tentatives de dépassement de la ligne de partage entre l’« intérieur » (textuel) et l’« extérieur » (contextuel), voire entre le linguistique et le non linguistique à travers une approche englobante, sinon proprement intégrative.

Maingueneau (2012) le confirme :

Une telle attitude [celle d’Harris qui met des régularités en relation avec des phénomènes d’ordre social] n’est pas sans faire penser à celle du structuralisme littéraire français des années 1960 qui postulait qu’il fallait commencer par une analyse immanente du texte pour le mettre ensuite en relation avec un hors-texte de nature socio-historique. On est bien loin de tout ce qui entoure aujourd’hui les problématiques du « discours », qui se refusent précisément à dissocier l’étude des formes et des « comportements », qui récusent l’opposition même entre un intérieur et un extérieur des textes, considérés comme des structures closes.

Si Adam (2012) met en avant les relations « entre composantes micro-linguistiques de bas niveau (mots et phrases) et ancrage des énoncés dans la textualité et dans une discursivité englobante », Maingueneau (2014a  : 21) note qu’« on ne peut pas dire que le discours intervient *dans* un contexte, comme si le contexte n’était qu’un décor : hors contexte, on ne peut assigner un sens à un énoncé ». Et il résume la problématique de manière percutante : « Le texte est la gestion même de son contexte » (*ibid*. : 77).

On constate ainsi, en analyse du discours, une interpénétration du texte et du contexte, plutôt que la reformulation de ce dernier. Les travaux de Fontanille (2006, 2008, 2015a) qui prend à bras-le-corps la question de la *sémiotisation* du contexte, appelée de ses vœux par Landowski (1989), et des modalités de sa contribution active à la production du sens n’en ont que plus d’intérêt pour nous. C’est là tout l’enjeu du parcours génératif de l’expression qui prévoit six paliers pertinents de l’expérience et six instances formelles, c’est-à-dire six niveaux d’immanence : les signes, les textes-énoncés, les objets, les scènes pratiques[[12]](#footnote-12), les stratégies et les formes de vie[[13]](#footnote-13). Désormais, il revient à l’analyse sémiotique de rendre compte de l’entrejeu des strates de la production du sens, en intégration ascendante (par exemple, les objets intègrent les textes, les pratiques intègrent les objets, etc.) ou descendante (un texte peut manifester une pratique, voire une forme de vie) (2008 : 59). Les capacités heuristiques du modèle sont telles qu’il devient possible de faire résonner ensemble les saillances morpho-syntaxiques et lexicales du texte, mais aussi génériques, et la pratique et la forme de vie qui les chapeautent et leur fournissent une forme de légitimité sociale et culturelle. Ainsi, pour ne donner qu’un exemple (Colas-Blaise 2015), la forme de vie du « transfuge de classe (Ernaux trouve son répondant à un niveau « micro-textuel », la posture de l’entre-deux et l’hybridation se traduisant notamment par l’emploi des pronoms personnels (« on »…) ou de l’infinitif et par le recours fréquent au discours indirect libre qui entretisse de manière exemplaire les dires du narrateur et de l’Autre pluriel et largement anonyme.

La sémiotisation du contexte nous dote ainsi d’un ensemble de concepts et de méthodes pour étudier les pratiques et les interactions sociales, les formes de vie et les « modes d’existence sociaux, en somme ceux de l’existence et de l’expérience humaines en général ». Il devient possible d’« appréhender aujourd’hui sous quelles formes et avec quels effets sémiotiques les choix technologiques, économiques et culturels influent sur la transformation de nos sociétés, ainsi que des régimes de croyance et d’identification qu’elles proposent globalement et qu’elles offrent à chacun de nous » (Fontanille 2015b).

Suite à cette sémiotisation du contexte, le terme même de « contexte » finit par désigner les éléments « accessoires » qui, à différents niveaux d’analyse, échappent au principe de pertinence.

La notion de *situation* s’en trouve rehaussée[[14]](#footnote-14). Elle est théorisée en analyse du discours. Ainsi, Maingueneau (par exemple 2016) distingue entre la situation d’énonciation (les coordonnées énonciatives), la situation de locution (les rôles de locuteur, d’allocutaire et de délocuté) et la situation de communication qu’il définit en ces termes :

En parlant de *situation de communication*, on considère en quelque sorte de l’extérieur, d’un point de vue socio-discursif, la situation dont tout texte – par le seul fait qu’il relève d’un genre – est indissociable. Divers modèles en ont été proposés depuis le célèbre acronyme SPEAKING de Dell Hymes dans les années 1960 et 1970 (Hymes, 1972). Ces modèles mobilisent un certain nombre de paramètres ; en particulier : le support, la finalité, les statuts des partenaires et les circonstances de l’activité discursive, le mode d’inscription dans la temporalité, le plan de texte, les ressources linguistiques mobilisées (Maingueneau, 1998) (2016 : 216).

En lui donnant un sens spécifique, la sémiotique confère à la notion de situation un surcroît d’acuité. En effet, pour Fontanille, la situation ne se résume pas au contexte:

Il doit être clair que la situation n’est pas le contexte, c’est-à-dire l’environnement plus ou moins explicatif du texte, qui serait alors considéré comme le seul niveau d’analyse pertinent, mais bien un autre type d’ensemble signifiant que le texte, un autre niveau de pertinence. […] Faire l’expérience d’une situation, […], peut s’entendre de deux manières : soit comme l’expérience d’une interaction avec un texte, via ses supports matériels (c’est la situation dite, en général, et faute de mieux, de « communication »), ou avec un ou plusieurs objets, qui s’organise autour d’une *pratique*, soit comme l’expérience de l’ajustement entre plusieurs interactions parallèles, entre plusieurs pratiques, complémentaires ou concurrentes (c’est la situation-conjoncture, rassemblant l’ensemble des pratiques et des circonstances pertinentes) (2006 : 222-223).

Si l’on se souvient que Fontanille (2015a) appelle à des collaborations entre la sémiotique et des sciences humaines et sociales – surtout la sociologie et l’anthropologie –, ce n’est peut-être pas un hasard que la définition sémiotique de la situation entre en résonance avec celle proposée par Hans Joas (2008 [1999, 1992] : 170), qui aborde la question de l’action du point de vue de la sociologie, de la philosophie et de l’anthropologie :

Toute action a lieu dans une situation déterminée. Pour la pensée téléologique, ce constat implique seulement que la réalisation des intentions préconçues doit prendre en compte les conditions données et utiliser les instruments disponibles dans telle situation particulière. […] Ce qui manque dans une telle conception, et qui apparaît immédiatement dès lors qu’on renonce au mode de pensée téléologique, c’est le lien *constitutif*, et non pas seulement *contingent*, de l’agir humain avec son contexte. […] Notre perception des situations comprend en général déjà un jugement sur la convenance ou la non-convenance de certaines manières d’agir. Il apparaît ainsi que les situations ne sont pas seulement une zone neutre dans laquelle se déploient des intentions conçues hors de tout contexte, mais qu’elles semblent, dès le stade de la perception, appeler, provoquer certains actes.

Cela ne fait que confirmer que le modèle de l’action strictement vectorisée ou de la programmation qui, en sémiotique greimassienne, s’offre à un ordonnancement à rebours, à partir de la fin visée, est déclaré sinon inadéquat, du moins insatisfaisant. Surtout, même si Joas ne fait pas de différence entre le contexte et la situation, nous retiendrons pour notre propos le caractère « constitutif », plutôt que « contingent », du rapport de l’agir humain avec la situation dans laquelle il se produit.

Dans ce cas, il ne suffit pas de dire que la situation permet de faire l’expérience du « monde », l’énonciation comme action conférant à des contenus une forme de manifestation signifiante. Le point essentiel, c’est que, d’une part, la situation tend vers et appelle – « provoque » – une certaine action. D’autre part, l’énonciation comme action ou cours d’action doit *s’ajuster*[[15]](#footnote-15) à la situation, non seulement en répondant aux exigences que celle-ci projette devant elle, non seulement en se conformant à un modèle existant ou en le confirmant, mais en (re)configurant la situation elle-même. On peut lui supposer un « fonctionnement factitif », un peu au sens où l’entend Michela Deni (2002 ; *apud* Fontanille 2005) à propos des objets. La situation sémiotique *intervient* dans la production des sémioses, les informe et les gère et elle est informée en retour. On voit dans quelle mesure les réflexions de Fontanille croisent celles des analystes du discours et quel peut en être l’apport.

Nous retrouvons aussi l’idée - et le « fonctionnement factitif » le souligne à sa façon - que l’énonciation comme action a une dimension nécessairement interactive. Ceci à un double titre : à travers les ajustements (à la situation, à des énonciations antécédentes) dont il vient d’être question ; à travers les liens que l’énonciateur établit avec l’énonciataire, ensuite.

Enfin, que la notion de situation, dans un sens moins spécifique de situation sociale, entre dans la définition de la forme de vie et assure l’ancrage de celle-ci dans la « réalité » du monde qui peut questionner la frontière entre la culture et la nature, ne fait qu’en confirmer le rôle déterminant. La forme de vie, cet agencement syntagmatique accueillant des valeurs, des émotions, des normes…, rencontre nécessairement des « préconstruits » sociaux, par exemple institutionnels, mais aussi culturels. Elle est, en cela, révélatrice des transformations sociétales (2015b).

Cependant, la question de l’« extériorité » par rapport au texte (discours), mais aussi par rapport à la pratique ou la forme de vie se pose à nouveaux frais, au delà même de la sémiotisation du contexte, à travers l’articulation de paliers d’immanence et celle de la situation. En effet, l’« extériorité » peut englober tous ces discours *antérieurs*, verbaux et non verbaux, tout le dit et le non dit au sens où l’entend Foucault, toutes ces formes syntagmatiques identifiables, plus ou moins sédimentées, qui charrient des valeurs, des passions, des normes…, toutes ces sémiotiques-objets antécédentes promptes à déterminer *de l’« extérieur »* et à infléchir un projet de signification singulier. On entrevoit l’intérêt majeur, pour la linguistique, de la notion sémiotique de *praxis énonciative* qui apporte un éclairage nouveau sur ce substrat énonciatif, socialisé et culturalisé, largement collectif, par rapport auquel l’énonciation singulière doit se configurer.

Le développement de la notion, introduite par Greimas à la fin des années quatre-vingt, est ponctué par quelques étapes décisives : reprise dans *Sémiotique des passions* (1991), la notion est creusée par Bertrand (1993) qui met en avant l’« impersonnel de l’énonciation », et précisée par Fontanille : « Elle n’est pas l’origine première du discours, écrit ce dernier, avant d’ajouter qu’elle présuppose, outre l’activité discursive, « le système de la langue, mais aussi l’ensemble des genres et des types de discours, ou des répertoires et des encyclopédies de formes propres à une culture » (2003a [1998] : 285). Elle est d’un rendement certain quand il s’agit de serrer de plus près, sur le fond de la réflexion linguistique sur les genres textuels et discursifs[[16]](#footnote-16), les tonalités (le « dramatique », l’« épique »…), les catégories modales (narrative, descriptive, argumentative…) ainsi que les composantes formelle et thématique (des normes langagières, socioculturelles et cognitives) qui « modalisent » le processus de textualisation (Colas-Blaise 2015). Enfin, dans *Formes de vie* (2015a), Fontanille donne à la praxis énonciative une extension maximale, au delà des textes et discours et des pratiques sémiotiques, en faisant figurer parmi ses composantes les formes de vie elles-mêmes. La praxis énonciative finit par subsumer l’A(a)utre, les sémiotiques-objets qui informent tout projet de signification singulier, dans la continuité ou la rupture.

On le voit, la notion de praxis énonciative permet de penser le passage du système de la langue à la parole, mais aussi, plus largement, la mobilisation en discours des formes et configurations disponibles, frappées au sceau de l’usage. Ce point est au centre des recherches en linguistique textuelle du discours et en analyse du discours, ne fût-ce qu’à travers la théorisation des genres.

En même temps, pour en étudier toutes les modalités, il faut se pencher sur la notion sémiotique de *mode d’existence* ou de *degré de présence* dans le champ du discours : « La praxis énonciative, écrit Fontanille (2014), “navigue” entre des strates textuelles *potentielles*, entre diverses formes immanentes, entre des isotopies qui sont en compétition, entre plusieurs devenirs possibles des trames narratives, pour les conduire vers la manifestation » (nous soulignons). Si Benveniste définit l’énonciation comme une « réalisation individuelle » (1974 [1970] : 82), ou une « effectuation » (*ibid*. : 81), Greimas et Courtés (1979 : 9) font correspondre le « passage du système au procès » à l’actualisation : « ainsi, écrivent-ils dans le *Dictionnaire*, la langue est un système *virtuel* qui *s’actualise* dans la parole, dans le discours » (nous soulignons)[[17]](#footnote-17).

Si la question des modes d’existence nous interpelle, c’est parce qu’elle est largement transversale aux recherches en linguistique[[18]](#footnote-18) et en sémiotique. Un nouvel espace de rencontres et d’échanges possibles prend forme : nous verrons dans la troisième partie de cette étude comment la notion d’actualisation, présente entre autres en psychomécanique du langage et en praxématique, peut influer sur les développements en sémiotique et comment, en retour, elle peut s’enrichir au contact de celle-ci.

3. La notion d’actualisation

Regardons la notion d’actualisation de plus près : en praxématique, elle concentre les efforts de ceux qui cherchent à rendre compte de l’opération linguistique permettant de passer des potentialités de la langue à la réalité du discours (Détrie, Siblot, Verine, 2001 : 14-15). Ceci dans le sillage de Bally (1965 [1932] : 82), qui considère que « l’actualisation a pour fonction de faire passer la langue dans la parole », et de Guillaume (1970 [1929]), pour certains de ses travaux : Barbéris, Bres et Siblot (1998 : 24) notent qu’« actualisation » corrige « réalisation » auquel il ne se superpose pas, même si, ultérieurement, Guillaume parle plutôt de « transition » de la langue au discours et d’acte de langage. L’intérêt de la notion d’actualisation pour nous réside dans la modélisation guillaumienne en trois étapes (liminaire, émergente et pleinement réalisée).

On voit immédiatement un des avantages d’une telle conception graduelle de l’actualisation : elle permet de rendre compte de degrés d’actualisation du pronom (par exemple, les pronoms *on* et *ça* constituent des formes moyennement actualisées), du nom (par l’intermédiaire du nombre et des déterminants), du verbe (à travers des morphèmes verbaux) mais aussi de la phrase ou encore du texte (textualisation en *même* et en *soi-même*)[[19]](#footnote-19). Il s’agit de capter la dimension processuelle du langage, selon un *continuum*. La notion d’actualisation permet d’élargir ou de renouveler les bases de l’énonciation en conférant au procès selon Benveniste une dimension supplémentaire : une dimension génétique, qui tranche avec la conception générative du sens liée au parcours logique et avec l’analyse des marques d’énonciation discrètes, rétablit la continuité sur les ruines de la discontinuité benvenistienne et saussurienne, en accord avec l’idée de l’effection guillaumienne (de la puissance à l’effet). Ce qui conduit Valette (2001) à parler au sujet de l’énonciation et de l’actualisation d’une « gémellité problématique ».

Or, l’influence de la psychomécanique du langage sur la sémiotique est avérée. J’en voudrai pour preuve les « observations sur et à partir de la psycho-mécanique guillaumienne » qu’inspire à Fontanille (1991 : 129-130) la question de l’article (opposition entre LE et UN) : en particulier, si tout phénomène linguistique correspond à un processus dans lequel on opère des « saisies-arrêts », celles-ci peuvent être rapportées aux grandes opérations guillaumiennes de la « particularisation » et de la « généralisation » et réinterprétées sous la forme du débrayage et de l’embrayage. On peut voir dans le *cinétisme* guillaumien et dans le *brayage* en sémiotique deux façons de rendre compte de la dynamicité dont la *Théorie des formes sémantiques* (Visetti et Cadiot 2006), par exemple, explore les effets dans le texte.

Il est remarquable que l’actualisation guillaumienne puisse éclairer utilement l’*aspectualisation* : les saisies-arrêts réalisantes projetées sur les catégories figuratives seraient à l’origine des formes inchoatives, duratives et terminatives (Fontanille 1991 : 132). Or, l’aspectualisation joue en sémiotique un rôle de premier plan, en subsumant l’articulation du discontinu avec le continu. « L’aspectualité discursive est *à la fois continue et discontinue*, catégorielle et tensive, écrivent Greimas et Fontanille (1991 : 10), avant d’ajouter : « […] Aussi l’observateur qui aspectualise est-il capable *à la fois* d’opérer des “saisies-arrêts” dans une variation continue des équilibres tensifs, et des “balayages”, homogénéisant la totalité des étapes d’un procès » (les italiques sont dans le texte). Selon Coquet (1991 : 198-200), il incombe à l’aspectualisation de penser le passage de la sémiotique de « première génération », qui est une sémiotique de l’énoncé, objectale, au sens où elle se consacre à la description des états et de leurs transformations, à la sémiotique de « seconde génération », qui adopte le point de vue inverse : désormais, la catégorie du discontinu sous-tend les états de choses, celle du continu étant au service de leur devenir[[20]](#footnote-20).

Les échanges entre la sémiotique et la praxématique sont moins attestés[[21]](#footnote-21). Il n’en demeure pas moins que la réflexion sémiotique sur les *modes d’existence* ou les *degrés de présence* constitue un apport majeur.

La sémiotique narrative propose l’articulation ternaire virtuel/actuel/réalisé (Greimas et Courtés 1979 : 9). Si elle s’enrichit d’un quatrième terme dans *Sémiotique des passions* (Greimas et Fontanille 1991), les contours de la potentialisation se précisent dans *Sémiotique du discours*: l’énonciation en acte ou énonciation « vivante » gère, dans ce cas, l’advenue d’un contenu dans le champ du discours, à travers l’actualisation, mais aussi sa réalisation et sa potentialisation, quand il est relégué à l’arrière-plan, où il est disponible pour d’autres convocations (Fontanille 2003a [1998] : 289-290). Dans ce cas, le mode virtuel caractérise les structures d’un « système sous-jacent, d’une compétence formelle disponible au moment de la production du sens ». Le mode actualisé est propre aux formes qui « adviennent en discours » ; le mode réalisé naît de la rencontre des formes du discours avec une réalité, « réalité matérielle du plan de l’expression, réalité du monde naturel et du monde sensible pour le plan du contenu ». Enfin, la potentialisation s’opère dans le cas de la diffusion ou de la reconnaissance d’une forme transformée en « *lieu* du discours ». On constate, par rapport à la praxématique, un déplacement qui n’est pas seulement terminologique : l’actualisation en praxématique englobe la réalisation comme une de ses variables. Toutes les formes considérées, quelle que soit la phase retenue, sont réalisées au sens où l’entend la sémiotique, c’est-à-dire pourvues d’une réalité matérielle.

Sur ce point, l’apport de la sémiotique est non négligeable : elle propose, en effet, une relecture du dialogisme développé, essentiellement, dans le sillage de Bakhtine (Bres 2016 ; Verine & Détrie 2011) et, plus largement, du phénomène de la citation et du discours rapporté, notamment dans le sillage d’Authier-Revuz (par exemple 2004). À travers la confrontation des modes d’existence, la sémiotique nous donne les moyens de rendre compte de l’entrée en résonance, en tension ou en concurrence, de deux ou plusieurs contenus logés à des strates différentes dans l’épaisseur du discours et dotés de modes d’existence différents[[22]](#footnote-22). Une syntaxe compose ainsi un acte d’orientation descendante et un acte d’orientation ascendante (l’apparition d’une forme peut être corrélée à la disparition d’une autre ; l’émergence d’une forme peut être couplée avec le déclin d’une autre ; l’émergence d’une forme peut être conjuguée avec la disparition d’une autre ; enfin, l’apparition d’une forme peut s’accompagner du déclin d’une autre ; Fontanille 2003a [1998] : 291-292).Il est ainsi possible de rendre compte de la hiérarchie entre deux énoncés co-présents en un point de la chaîne, l’un manifesté (réalisé) et l’autre passant du monde potentialisé au mode actualisé, c’est-à-dire tendant vivement vers sa réalisation (Colas-Blaise 2004, 2011c). Il semble avantageux d’envisager une dynamique telle que l’énoncé manifesté rétroagit sur l’énoncé potentialisé ou actualisé et en propose une lecture informée par le trajet effectué.

Si le passage de la modélisation ternaire à la modélisation quaternaire, à travers l’ajout de la saisie potentialisante, peut constituer un atout pour la linguistique, un autre rapprochement à travers le couplage des modes d’existence avec des types de *prise en charge* des contenus par l’instance d’énonciation (Colas-Blaise 2011b) paraît fécond. On peut distinguer parmi les formes du discours pourvues d’une réalité matérielle, celles qui attestent une *prise de position* *virtualisant*e (de l’ordre des possibles ; par exemple, dans le cas de l’enchâssement d’un discours rapporté, quand l’apport étranger apparaît comme tel, avant que l’instance citante ne prenne position, en co-énonçant, en sur-énonçant ou en sous-énonçant)[[23]](#footnote-23), celles qui sont réservées à la « *pré-prise en charge*» de l’ordre de la *préassertion actualisante* (par exemple, des infinitifs qui, en tant que modes impersonnels privés d’époque, instaurent une logique « présentative », de l’ordre du probable), celles qui traduisent la *prise en charge assertive réalisante* (surtout les modes personnels installant une narrativité au sens où l’entend Guillaume, de l’ordre du vrai)[[24]](#footnote-24) et, enfin, celles qui relèvent de la « *dé-prise en charge*» ou *désassertion potentialisante* (de l’ordre de ce qui *a été* vrai).

Une des conséquences est que les modes d’existence sémiotique ainsi réinterprétés peuvent rendre compte de la dynamique inhérente à la textualisation et à la discursivisation. Soit, par exemple, l’enchaînement, dans un texte, de phrases nominales, de phrases comportant un verbe à l’infinitif et de phrases mobilisant le mode de l’indicatif : on peut attribuer l’entrée graduelle dans le récit à des formes se relayant, s’éclipsant, c’est-à-dire entrant en résonance les unes avec les autres, chaque forme potentialisée se maintenant au second plan en vue de nouvelles actualisations et réalisations. La mémoire discursive fait que les formes reléguées à l’arrière-plan continuent à faire pression et à interagir avec les formes manifestées au premier plan.

La théorie de la *co-générativité*, développée par Visetti (2004), où « chaque terme participe à la génération de l’autre, et subsiste en lui comme en filigrane » est alors particulièrement apte à rendre compte du devenir des formes de la langue, en relation avec la thématisation :

[…] l’énonciation n’est pas une sortie du langage, et […] elle n’est pas non plus le fait d’un noyau linguistique autonome. Elle ne se comprend pas comme un acte isolé, mais comme une action, qui consiste en une modification de la composition et du positionnement dans le champ thématique des ‘phases’ langagières en activité au moment où elle prend place. Une fois déconstruite l’opposition entre *formes intérieure* et *extérieure* de la langue, la langue n’apparaît pas seulement comme un système ou un répertoire de formes, mais comme une *activité formatrice*, et un *milieu* constitué, jusqu’en ses couches les plus « internes » ou les plus « fonctionnelles », par une nécessaire reprise à travers des *mises en place* *thématiques* (*ibid*.).

L’épaisseur des strates superposées, sur le mode paradigmatique, est indissociable de ce qu’on peut appeler le déploiement syntagmatique inhérent à la textualisation ou la discursivisation, à la pratique ou à la forme de vie. Il est intéressant de faire dialoguer la théorie des formes sémantiques de Cadiot et Visetti avec le traitement tensif que Fontanille (2011b) réserve au processus de constitution de la signification.

4. L’instance et le geste d’énonciation

Une des avancées majeures de la sémiotique postgreimassienne concerne l’instance ou le sujet d’énonciation. Nous verrons que les éclairages apportés rencontrent les interrogations de la linguistique et en enrichissent la réflexion sur plusieurs points.

D’abord, l’accent est mis sur l’impersonnel de l’énonciation (Bertrand 1993), sur cette « masse parlante », au sens où l’entend Saussure, dont l’usage - les formes sédimentées et ressassées de la praxis énonciative - portent la marque. Donnant à la notion de praxis énonciative une extension large, Fontanille (2014) considère chaque énonciation particulière comme « l’une des occurrences d’une *praxis énonciative* plus vaste, plus diffuse, et impersonnelle ». On notera qu’il met l’énonciation impersonnelle, qui échappe à la distinction sujet/objet et se soustrait à la fixation des « identités posées *a priori* »[[25]](#footnote-25), en regard avec les « dynamiques et instances diffuses “en immersion” dans l’œuvre elle-même » étudiées par la critique et la stylistique littéraires dans les années cinquante et soixante. La théorisation de l’impersonnel de l’énonciation entre en résonance, plus généralement, avec celle du sujet collectif en analyse du discours[[26]](#footnote-26) et en pragmatique (phénoménologique) : ainsi, Sarfati (2016 : 366) montre comment le sujet des énoncés doxiques se construit comme singularité à travers un procès de « subjectivation » après avoir été soumis, comme subjectivité en position de « sujétion », à l’action de la langue et des institutions de sens.

Mais passons de l’impersonnel de l’énonciation à la multiplication des instances. Fondamentalement, l’articulation du débrayage objectivant avec l’embrayage subjectivant qui s’y greffe, à rebours de la définition linguistique de la deixis comme *préalable* de l’« effacement énonciatif » (not. Vion 2001), permet de penser un double mouvement de pluralisation ou hétérogénéisation, sous l’effet du débrayage, et d’unification ou homogénéisation, à la faveur de l’embrayage. D’une part, Fontanille (1989 : 16) introduit des distinctions fines entre le sujet d’énonciation, terme générique qui désigne l’instance par l’existence même de l’énoncé, l’énonciateur, qui est un « archi-actant » syncrétisant plusieurs rôles actantiels et pouvant se trouver inscrit dans l’énoncé par embrayage, et les sujets énonciatifs à travers lesquels l’énonciation donne l’illusion de sa présence dans l’énoncé. D’autre part, ce double mouvement *porte* les changements quantitatifs et l’interaction polémique des forces dispersives et cohésives à la base de l’« aspectualisation de l’acteur » (Fontanille 1991)[[27]](#footnote-27). Il sous-tend la pluralisation d’instances interne au sujet du discours selon Bertrand, la « scénographie de l’intériorité » (2003) dont peut rendre compte le modèle tensif (Fontanille & Zilberberg 1998).

Nous retrouvons les travaux en linguistique portant sur le discours rapporté au sens large, sur le dialogisme (dans le sillage de Bakhtine), sur la polyphonie (selon Ducrot (surtout 1984)) ou sur la théorie des points de vue, qui sont éclairés d’un jour nouveau. On rejoint, d’emblée, tout un champ de recherches portant sur l’unité discursive, nécessairement illusoire, du sujet habité ou traversé, comme dirait Bakhtine, par les dires des autres. Authier-Revuz (1984) oppose ainsi l’hétérogénéité constitutive à l’hétérogénéité montrée. L’idée d’une compétition d’instances, refoulées ou impatientes de se manifester alors même que d’autres accaparent l’espace de la parole, peut être étendue avec profit à l’interaction d’énonciateurs qui, dans le cas d’un dédoublement dialogique en un même point de l’énoncé, s’empressent de faire entendre leur voix : Bres (2016 : 126) fait ainsi l’hypothèse que l’« énoncé dialogique est structuré autour d’un microdialogue interne, à savoir qu’il procède de l’interaction d’un acte d’énonciation enchâssant avec un acte d’énonciation enchâssé, ce qui lui confère son hétérogénéité énonciative »[[28]](#footnote-28). Cette idée est à la base de travaux sur le discours rapporté qui, du point de vue de la sémiolinguistique, font appel à la compétition, en un même point du discours, entre contenus pourvus de modes d’existence différents, tant au niveau du verbal que dans l’image (Colas-Blaise 2004, 2011c). L’idée peut être rapportée également à l’entrecroisement des points de vue (PDV), c’est-à-dire, selon Rabatel (not. 2016), des *positions* (axiologiques, idéologiques, rationnelles, émotionnelles…) de l’énonciateur par rapport aux objets du discours. Réévaluant les positions de Ducrot, Rabatel définit le locuteur comme l’instance première qui produit matériellement les énoncés ; l’énonciateur correspond, pour sa part, aux positions énonciatives du locuteur qui envisage les faits sous un point de vue déterminé. La prise en charge est le propre de l’énonciateur sujet modal en syncrétisme avec le locuteur ; dans le cas d’un non syncrétisme, les énonciateurs sont l’instance d’une « quasi prise en charge » (au sujet de la gradualité des positions de l’accord, de la prise en compte et du désaccord, cf. not. Rabatel 2011b [2012] : 18, 32). Les syncrétismes non seulement entre le locuteur et l’énonciateur premiers, mais entre le locuteur et l’énonciateur seconds donnent lieu à des scénographies complexes dont il s’agit d’étudier le tracé au ras du texte[[29]](#footnote-29).

Plus précisément, la théorie du point de vue, qui exige une redéfinition des limites du concept benvenistien d’énonciation propre à susciter des discussions animées[[30]](#footnote-30), ouvre un espace potentiel de dialogue entre la linguistique et la sémiotique, en croisant les ambitions de cette dernière à plusieurs égards. On en voudra pour preuve que, si Rabatel (not. 1998) insiste sur l’aspectualisation du focalisé par un focalisateur, Fontanille (1999 : 41-61) étudie la question du point de vue à travers une modélisation tensive des stratégies adoptées : un observateur construit le sens du perçu en lui conférant une cohérence d’ensemble (stratégie englobante) ou il parcourt les éléments les uns après les autres, de proche en proche (stratégie cumulative) ; il peut mettre un élément représentatif en exergue (stratégie élective) ou retenir, plutôt, un détail (stratégie particularisante). On notera au moins un deuxième point de convergence entre la sémiotique et les travaux de Rabatel : ce dernier envisage la construction linguistique des « objets perçus » et, conjointement, celle « du sujet percevant » à travers une citation d’Ouellet *et alii* (1994 : 137) :

La référence ne se définit […] plus en fonction des entités du monde naturel (individus, objets, arguments) mais de l'expérience (noétique) qu'un sujet fait d'un certain donné phénoménal (noématique). Dès lors, la valeur spatio-temporelle de ce dernier, qui détermine l' « image mentale » associée à la représentation sémantique de l'énoncé, grâce à laquelle fonctionne ce qu'on appelle l' « impression référentielle » (Rastier 1991), se trouve étroitement liée aux valeurs modales, aspectuelles et autres de l'acte perceptivo-cognitif lui-même, soit au « point de vue » que l'énonciateur-observateur a sur le contenu événementiel de ses énoncés. […] On énonce sa perception des événements constitutifs de la référence propre à ses énoncés, jamais les seuls objets perçus.

Ce rapprochement avec la sémiotique n’est pas un hasard : le dernier point que nous souhaitons développer concerne, précisément, le *sujet sensible et percevant*, pourvu d’une corporéité, et la transformation de l’acte d’énonciation en *geste* énonciatif. Plus que d’une prérogative de la sémiotique, il s’agit, en effet, de préoccupations partagées. On peut retracer quelques-unes des nombreuses connexions, qui n’enlèvent rien à la spécificité des approches ni à la diversité des postulats épistémologiques. En témoignent non seulement l’intérêt de Rabatel (2015) pour l’empathie et la dialectique entre l’« extimité » et l’intimité selon Tisseron, mais la volonté, en praxématique, de montrer comment la praxis linguistique est informée par les praxis non seulement socioculturelles, mais personnelles et sensori-motrices. Détrie (2016 : 284-285) écrit ainsi :

La façon dont nous nous représentons les choses est en rapport avec nos capacités biologiques, nos expériences physiques et sociales, de toute façon culturalisées, qui façonnent nos structures conceptuelles, précisément porteuses de sens parce qu’elles sont corporalisées, c’est-à-dire dégagées et construites à partir d’expériences corporelles préconceptuelles, bref ce que j’ai appelé notre *archéologie expérientielle* (qui n’est ni plus ni moins que la mémoire des praxis personnelles et collectives véhiculées par les mots). Elle nous impose la façon dont nous envisageons le monde sensible, induit le rapport praxique que nous avons aux entités que nous cherchons à nommer, et détermine l’acte nominatif et la sélection lexicale qu’il effectue. (les soulignements sont dans le texte)

Ces travaux entrent en résonance avec les recherches en sémiotique de plusieurs manières différentes. Si le monde de la perception et celui de l’énonciation sont organisés à partir de l’espace déictique (Fontanille 1996), les constructions morphosyntaxiques sont liées aux éléments constitutifs d’une « scène » phénoménologique.

C’est sur des prémisses qui, sur certains points, peuvent se rapprocher de celles de Détrie[[31]](#footnote-31) que Bordron (2002, 2011) édifie sa théorie de la sémiose perceptive qui est énonciation : en particulier, il propose de considérer l’amont de la mise en fonctionnement de la langue comme système symbolique, là où une expérience sensible prend forme à travers des états « anté-subjectifs » et « anté-objectifs ». Pour sa part, dans le sillage de Bordron et de l’herméneutique de Ricoeur, Bertrand (2005 : 178) porte son attention sur l’« entre-expression du sujet et de l’objet », sur cette « médiation qui fait éclater l’inhérence du sujet au monde et rend possible le partage déictique ». C’est appréhender une « instance antérieure, plus originaire, plus génitive, se tenant au plus près de l’engendrement, au plus près de la présence corporelle à partir de l’impression sensible » (*ibid*. : 180), de ce « sur-embrayage » ou « proto-embrayage » qui n’est autre, sans doute, que la « prise de position » selon Fontanille (2003a [1998] : 97) : «  Le premier acte est donc celui de la prise de position : en énonçant, l’instance de discours énonce sa propre position ; elle est alors dotée d’une présence (entre autres, d’un *présent*), qui servira de repère à l’ensemble des autres opérations ».Cette prise de position est alors antérieure au débrayage et à l’embrayage ; ce dernier ne signifie toutefois pas un retour à la position originelle.

Le tableau serait incomplet si l’on négligeait l’apport de la théorie des instances énonçantes développée par Jean-Claude Coquet, notamment dans Phusis *et* logos (2007), à partir des travaux de Benveniste et dans la perspective de la phénoménologie. Sa typologie des instances énonçantes confère une place de choix au corps, cette forme de non-sujet dont la fonction est d’« énoncer en premier son rapport au monde » (*ibid.* : 38). Du point de vue d’une phénoménologie du langage, Coquet (2007, 2016) se penche sur l’expression de la force de l’affect, sur le juron[[32]](#footnote-32), par exemple, qui est le fait du « non-sujet » (absence de jugement), plutôt que du « sujet » (présence de jugement) et du « quasi-sujet » (quasi-présence du jugement). Il voit une autre manifestation du non-sujet dans l’expérience du *guizzo* (« presque un éclair argenté »), décrite par Greimas dans *De l’Imperfection* (1987), vérifiant ainsi la capacité de la phénoménologie du langage, au rebours de la linguistique structurale et cognitive, de rendre compte du socle expérientiel, :

Dans un processus cognitif conforme aux règles établies par le *logos*, l’instance de jugement, c’est-à-dire le « sujet », *décrit*, soit directement soit par tâtonnements successifs, la structure d’« objet » qui lui fait face. Or, ici, nous ne sommes pas dans cette *configuration < sujet-objet >*. C’est pourtant celle que l’analyste, Greimas, retient, parce qu’il n’en connaît pas d’autre. D’où cet énoncé étrange : « Le toucher manifeste, sur le plan cognitif, le vouloir de conjonction totale » (p. 30) ou, plus loin, dans le même livre : « Le toucher vise la conjonction du sujet et de l’objet » (p. 92).

Comment inclure le toucher dans le cognitif, sauf à rabattre la *phusis* dans le *logos* ? Il s’agit là, en réalité, d’un défaut d’analyse habituel chez les structuralistes et les cognitivistes. En revanche, pour un phénoménologue du langage, il n’y a pas ici de « sujet », pas d’instance de jugement, mais un corps percevant, un *non-sujet* (le *non* marquant la privation de jugement) ; pas d’« objet », mais une forme qui se soustrait à la saisie, un *quasi-objet*. Ainsi est manifestée la *configuration < non-sujet–quasi-objet >* (2011 : 104)

Enfin, si tout un versant du projet énonciatif consiste à traquer les traces de l’inscription textuelle du sensible, Bertrand appelle à être attentif, dans le cadre des « médiations discursives du sensible » (2011), non seulement à la *manière de dire le sensible*, mais à *la manière dont se dit le sensible* : « le texte qui a été énoncé […], non seulement porte les traces relatives et imparfaites de la sensibilité qui s’est exprimée, mais encore façonne et donne forme en retour à un “sensible” en attente d’expression » (*ibid*. : 75).

Dans ce contexte, la sémiotique invite à opérer un déplacement supplémentaire, du geste d’énonciation, pourvu d’un soubassement sensible, à la *matérialité* de la trace produite, qui prend elle-même *corps.* Tel est en effet l’intérêt de la sémiotique de l’*empreinte* développée par Fontanille (2011a). L’ambition est ancienne : du point de vue des lignes de convergence entre la linguistique et la sémiotique, l’on renoue, au moins implicitement, avec toute une pensée linguistique qui n’a pas toujours eu le retentissement souhaité[[33]](#footnote-33) : dans les termes de Todorov (1970 : 4-5), la dimension illocutionnaire s’assortit de l’actualisation sur le plan sémantique, mais aussi de l’acte *matériel* de production du signifiant. Dire « Je viendrai demain », c’est produire, en plus de l’acte illocutionnaire (d’affirmation, de promesse, d’avertissement), une « unité de sens » en relation avec des circonstances matérielles et une *suite phonique ou graphique.*

Ainsi, fondamentalement, le geste énonciatif met en œuvre, pour le moins, l’opération de débrayage définie en sémiotique greimassienne : elle s’organise autour de l’acte de langage dont résulte la schizie entre l’instance d’énonciation et le produit manifesté, un acte qui négocie le passage entre l’immanence, c’est-à-dire l’expérience (perceptive, sociale, scientifique, etc.), et la manifestation, par exemple dans un texte. « En bref, écrivent Dondero et Fontanille (2012 : 30), l’acte de langage qui était invoqué dans la définition greimassienne du débrayage était bel et bien déjà un acte pratique et non un simulacre formel qui aurait pu être extrait de la manifestation énoncée elle-même ». Et ils ajoutent (*ibid*. : 31) que la séquence pratique de l’acte, dont nous postulons la validité au delà même de l’expérience visible, repose sur l’interaction entre l’énergie et la matière, entre une intensité affectant la perception et ce qui est rendu présent, à savoir une entité matérielle.

Vérifions l’interaction entre l’énergie et la matière à travers la scription italique chez Julien Gracq : elle met, en effet, en évidence la plasticité du signifiant, mais aussi le graphème ou le mot comme figure[[34]](#footnote-34) ou icône[[35]](#footnote-35) stable et reconnaissable, qui se détache sur le fond de la page blanche, c’est-à-dire, selon la définition qu’en donne Fontanille (2002), le corps-actant constitué d’une structure matérielle contenue dans une enveloppe et d’une énergie associée à un mouvement[[36]](#footnote-36). La scription italique *mime* l’ajustement toujours singulier et unique[[37]](#footnote-37) du geste de la main à la matérialité du papier, en exhibant ce qui peut être considéré comme une marque de subjectivité.

Il faut évidemment qu’une suite de lettres délimitée par des blancs soit considérée comme un corps-actant ou un objet : ce dont Fontanille semble confirmer la possibilité en suggérant un rapprochement entre l’objet et la langue (Fontanille 2011a : 160). La trace énonciative peut être abordée efficacement sous l’angle de l’empreinte dont l’analyse nécessite, écrit-il (2002, 2011a), une sémiotique du corps. Elle garde la trace signifiante des tensions et des conflits (par exemple, de l’énergie libérée par le geste de la main et de la résistance opposée par la toile ou le papier) qui sous-tendent l’énonciation comme action.

Pour rendre compte de la plasticité du mot, on gagne à s’adresser aussi à la théorie de l’énonciation, conçue sur le modèle d’une théorie de la perception, développée par Bordron (2002, 2011). L’« architecture générale de l’expression » (2010 : 273) permet d’étudier la *genèse* de la sémiosis par solidarisation d’un plan du contenu et d’un plan de l’expression.

Au niveau de l’*iconisation* selon Bordron[[38]](#footnote-38), en amont de l’accès au niveau symbolique, il est possible de rendre compte du graphème tracé à la main – par exemple, peint sur la toile comme surface et support – à travers les catégories de la forme (une extension spatiale et/ou temporelle ; une limite ; une direction), de la matière (une densité, une disposition, une force) et de la qualité (une dominante, par exemple, chromatique, une saturation et une intensité (Bordron 2011 : 170)).

Mais l’empreinte n’est que la trace laissée par un *geste de l’énonciation*. Pour finir, considérons ce dernier de plus près. Il constitue, en effet, un nouveau foyer de sens qui sollicite le concours de la linguistique et de la sémiotique.

En linguistique, les approches sont diverses, sans que le geste d’énonciation soit toujours rapporté à une instance sensible. Quelques repères, parmi bien d’autres, permettent de le constater. Ainsi, Benveniste (1974 [1970] : 82) met la sui-référentialité des marques linguistiques (type *ce,* *ici*, etc.) en relation avec le geste d’« ostension » « désignant l’objet en même temps qu’est prononcée l’instance du terme » (cf. aussi Kim 1997). On l’a vu, Berrendonner (1981 : 121) considère l’« acte locutoire d’actualisation » comme un « symptôme gestuel » (cf. aussi Perrin 2011). Ailleurs, l’« écriture en acte » est étudiée en rapport avec la genèse de l’énonciation (Fenoglio 2006). Surtout, nous verrons que le geste est abordé par des linguistes tels que Cosnier et Mondada dans le cadre d’une approche multimodale de l’énonciation. Pour De Chanay (2009), le geste associé à la voix peut entrer dans la définition de l’éthos. Alors qu’Aristote loge l’éthos dans l’*inventio*, il est évident, écrit De Chanay, que ses « marqueurs se retrouvent transversalement aussi bien dans la *dispositio* que dans l’*elocutio*, et, *last but no least,* dans l’*actio* - véritable prestation discursive par laquelle, tel un acteur de théâtre, l’orateur tâche de performer au mieux son discours en usant de tous les moyens (voix et geste) que lui offre son corps ».

Du point de vue sémiotique, pour que le geste énonciatif étaye la définition de l’énonciation comme action, il doit concentrer sur lui, nous dit Bordron (2002), une *force* qui se déploie d’elle-même ou est mise en relation avec un mouvement passant progressivement du virtuel au réalisé à travers l’advenue, à terme, à un ordre symbolique. Bordron (2016) propose une triple distinction, au titre de la dynamique créatrice : si la notion de possible – l’énonciation concernerait le passage de significations possibles à des significations réelles – est jugée assez pauvre, la notion greimassienne de mode d’existence (du virtuel à l’actuel et au réalisé) permet d’approcher l’acte d’énonciation davantage ; il opte enfin pour une troisième conception de l’action (qui n’exclut pas les deux autres formes) conçue sur le mode de l’entéléchie selon Aristote, c’est-à-dire du passage de la puissance à l’acte puis à la réalisation.

La réflexion sur le geste d’énonciation devra être poussée plus avant. Elle gagnera à considérer l’énonciation comme un phénomène multimodal, dans le sillage de linguistes tels que Cosnier[[39]](#footnote-39) et Mondada[[40]](#footnote-40). Il est alors remarquable que, dans plusieurs de ses écrits, Dondero renvoie aux travaux de Mondada ainsi que de Goodwin (surtout 2009, 2013, 2014). Cherchant à promouvoir la réflexion sur la pratique, elle dit son intérêt pour des travaux qui

visent à montrer la dynamique de l’émergence des savoirs dans l’interaction entre scientifiques et objets d’enquête (rapports entre les prises de parole, sélections d’intonations, positionnements spatiaux des participants, gestes, outils techniques, etc.). Il s’agit de concevoir l’interaction comme une co-énonciation en acte, où les voix énonciatives sont distribuées dans des réseaux intersubjectifs et interobjectifs (2009 : 124).

Même si elle critique les linguistes de l’interaction pour la « taille microscopique des événements étudiées », impropre, selon elle, à dégager des « régularités des pratiques » au delà du cas isolé. Dans son article, elle se concentre sur la textualité scientifique, sans s’interdire, pour autant, de questionner la « relation entre les statuts stabilisés des images en littérature et les statuts que ces mêmes images ont assumées lors de leur production en laboratoire au sein d’une expérience » (*ibid.* : 125). Ailleurs, poursuivant sur sa lancée, elle montre comment la pratique, analysée à travers la confrontation de textualisations (notes, photo, vidéos…) et de notations, est arrachée à ce qu’elle a d’éphémère. La pratique donne ainsi lieu à une « diagrammatique de médiations » ; à travers les traductions multiples, les textualisations sont saisies « en acte » (2014 : 44).

À l’aune de ces travaux, on peut mesurer tout le chemin accompli depuis la sémiotique greimassienne jusqu’à la sémiotique des pratiques[[41]](#footnote-41) – de l’action en cours/du cours d’action – et des formes de vie étudiées par Fontanille, en passant par ce qui a donné au tournant de la fin des années quatre-vingt-dix un maximum de relief : les notions de « discours en acte » et d’« énonciation vivante » (Fontanille 2003a [1998]). Elles sont désormais pourvues d’un supplément de sens. Les derniers développements de la sémiotique nous appellent à caractériser la manière dont, dans une situation sémiotique donnée, l’instance d’énonciation est à l’origine d’agencements syntagmatiques réglés et de leur transcription possible, en sélectionnant par exemple un médium, un circuit de diffusion médiatique, mais aussi un langage (verbal, visuel, gestuel…), des contenus possibles, en les conduisant vers la manifestation à un des niveaux de pertinence du parcours de l’expression. Il s’agit de montrer que d’autres énonciations sont potentialisées ou virtualisées, sur le fond d’énonciations antérieures. Tout ceci à travers des confrontations, des adaptations, des réinventions et des entrées en concurrence des formes de vie et des pratiques, des supports, des médias, des contenus les uns avec les autres. La sémiotique propose ainsi à la linguistique des outils pour capter la *dynamique du sens* au delà même du verbal. *Mutatis mutandis*, cette vaste entreprise, qui exige la contribution de spécialistes de langages différents, n’est pas sans rappeler le projet dont Foucault (1977) a tracé les contours en son temps :

Ce que j’essaie de repérer sous ce nom [de dispositif] c’est […] un ensemble résolument hétérogène comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques ; bref, *du dit aussi bien que du non-dit* […]. (nous soulignons)

Conclusion

Au terme d’une autre incursion dans les terres de la sémiotique et de la linguistique, sous la bannière de l’énonciation, nous avons pu écrire que, « globalement, l’“interdisciplinarité” se constitue en objet de questionnement et d’analyse à part entière » (Colas-Blaise 2011a : 78). Cette constatation se trouve confirmée ici. Plus que jamais, il faut être attentif aux liens qui se tissent entre les disciplines dans un effort de construction théorique, de validation des postulats épistémologiques, mais aussi de renouvellement des problématiques grâce à la confrontation avec l’Autre. Il nous semble que tel est le grand défi que toute discipline doit relever : il s’agit de s’approprier des concepts étrangers sans leur ôter toute leur charge d’étrangeté, sans se les assimiler, mais en préservant, simultanément, la cohérence de l’édifice.

Parlera-t-on de métissage disciplinaire, au sens noble du terme ? Être d’un côté *et* de l’autre, sans les réduire l’un à l’autre. Il nous semble que la sémiotique, de par ses origines, a vocation à héberger des points de vue étrangers et à leur conférer un développement supplémentaire, en accord avec ses exigences théoriques, ses catégories d’analyse et ses modèles, en faisant valoir sa spécificité. Et sur bien des points (notamment sur les questions du contexte, de l’articulation du verbal et du non verbal, du soubassement sensible et des esthésies, des valeurs ainsi que des modes d’existence), elle est amenée à enrichir les développements dans d’autres disciplines.

À moins qu’on ne se borne à constater une base de questionnement commune, en prise sur des cultures de recherche transdisciplinaires et représentatives d’une « époque », que chaque discipline aborde et configure avec ses outils théoriques et méthodologiques propres. Les vingt dernières années seraient marquées ainsi par une volonté d’interroger la genèse de l’énonciation (verbale ou visuelle), d’esquisser une énonciation perceptive, de conférer au sujet d’énonciation un fonds sensible, de capter les dynamiques en jeu dans les textes et les discours entre collectivisation et singularisation du dire, de prendre en considération le non dit, de donner à l’instance d’énonciation un ancrage dans la « réalité », au plus près des pratiques sociales, des configurations culturelles, des institutions du sens et des valeurs véhiculées.

Les deux positions se vérifient sans doute, les relations interdisciplinaires se modulant en fonction d’un continuum. Nous avons cherché à dégager quelques-unes de ces relations. D’autres devraient être étudiées de près. En somme, pour tracer un espace non seulement de cohabitation, mais d’interaction féconde, à rebours des rapprochements hâtifs et indus – de la « démarche conjoncturelle de récupération et d’intégration-articulation œcuménique » (Adam 2002 : 72) – et des territorialisations étanches, plus que jamais, la vigilance de l’analyste, linguiste ou sémioticien, est de mise.

Bibliographie

ABLALI, Driss, BADIR, Sémir, DUCARD, Dominique (2015), *En tous genres. Normes, textes, médiations, Louvain-la-Neuve, Academia-L’Harmattan.*

ABLALI, Driss, BOUHOUHOU, Ayoub, TEBBAA, Ouidad (dirs) (2015), *Les genres textuels, une question d’interprétation*, Limoges, Lambert-Lucas.

ADAM, Jean-Michel (2002), « Le style dans la langue et dans les textes *», Langue française*, no 135, pp. 71-94.

ADAM, Jean-Michel (2006), « *Texte*, *contexte* et *discours* en questions », *Pratiques*, nos 129-130, pp. 21-34.

ADAM, Jean-Michel (2012), « Discursivité, généricité et textualité », *Recherches*, no 56, pp. 9-27.

ADAM, Jean-Michel (2015), « Le problème du texte dans l’analyse du discours développée par Dominique Maingueneau (1976-2014) », *in* J. Angermuller & G. Philippe (éds), *Analyse du discours et dispositifs d’énonciation*, Limoges Lambert-Lucas, p. 41-50.

ANGERMULLER, Johannes (2007), « Introduction. L’analyse du discours en Allemagne et en France. Croisements nationaux et limites disciplinaires », *Langage et société*, no 120, p. 5-16.

ANGERMULLER, Johannes (2013), *Analyse du discours poststructuraliste. Les voix du sujet dans le langage chez Lacan, Althusser, Foucault, Derrida, Sollers*, Limoges, Lambert-Lucas.

ANGERMULLER, Johannes, PHILIPPE, Gilles (éds) (2015), *Analyse du discours et dispositifs d’énonciation – Autour des travaux de Dominique Maingueneau*, Limoges, Lambert-Lucas.

ANSCOMBRE, Jean-Claude, OSWALD, Ducrot (1976), « L’argumentation dans la langue », *Langages*, 10, no 42, pp. 5-27.

ARRIVÉ, Michel (2014), « Entretien avec Michel Arrivé », dans BIGLARI, Amir (dir.), Entretiens sémiotiques, Limoges Lambert-Lucas.

AUTHIER-REVUZ, Jacqueline (1984), « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages,* no 73, pp. 98-111.

AUTHIER-REVUZ, Jacqueline (2004), « La représentation du discours autre : un champ multiplement hétérogène », dans LÓPEZ MUÑOZ, Juan, MARNETTE, Sophie, ROSIER, Laurence (éds), *Le discours rapporté dans tous ses états*, Paris, L’Harmattan, pp. 37-53.

BALLY, Charles (1965 [1932]), *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, Francke.

BARBÉRIS, Jeanne-Marie, BRES, Jacques, SIBLOT, Paul (1998), *De l’actualisation*, Paris, CNRS Éditions.

BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale,* I, Paris, Gallimard.

BENVENISTE, Émile (1974), *Problèmes de linguistique générale*, II, Paris, Gallimard.

BERRENDONNER, Alain (1981), *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.

BERTRAND, Denis (1985), *L’espace et le sens.* Germinal *d’Émile Zola*, Paris-Amsterdam, Éditions Hadès-Benjamins.

BERTRAND, Denis (1993), « L’impersonnel de l’énonciation. Praxis énonciative : conversion, convocation, usage », *Protée*, vol. 21, no 1, pp. 25-32.

BERTRAND, Denis (2003), « L’extraction du sens : instances énonciatives et figuration de l’indicible », *Versants*, nos 44-45, Genève, Slatkine, pp. 317-329.

BERTRAND, Denis (2005), « Deixis et opérations énonciatives », dans MONTICELLI, Daniele, PAJUSALU, Renate, TREIKELDER, Anu (éds), « De l’énoncé à l’énonciation et vice versa. Regards multidisciplinaires sur la deixis », *Studia Romanica Tartuensia*, IVa, Tartu University Press, pp. 171-185.

BERTRAND, Denis (2011), « Les médiations discursives du sensible », *Littérature,* 3, no 163, pp. 75-83.

BORDRON, Jean-François (2002), « Perception et énonciation dans l’expérience gustative. L’exemple de la dégustation d’un vin », dans HÉNAULT, Anne (dir.), *Questions de sémiotique*, Paris, PUF, pp. 639-665.

BORDRON, Jean-François (2010), « Perception et expérience *», Signata, Annales des Sémiotiques/Annals of Semiotics*, no 1, pp. 255-293.

BORDRON, Jean-François (2011), *L’iconicité et ses images*, Paris, PUF.

BORDRON, Jean-François (2016), « L’énonciation en image : quelques points de repère », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 225-237.

BRES, Jacques (1994), *La narrativité*, Louvain-la-Neuve, Duculot.

BRES, Jacques (2016), « De la notion d’énoncé dialogique », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 120-134.

COLAS-BLAISE, Marion (2004), « Le discours rapporté au point de vue de la sémiotique : dynamique discursive et avatars de la dénomination propre chez Patrick Modiano », dans LÓPEZ MUÑOZ, Juan Manuel, MARNETTE, Sophie, ROSIER, Laurence (éds), *Le discours rapporté dans tous ses états*, Paris, L’Harmattan, pp. 163-172.

COLAS-BLAISE, Marion (2009), « Comment dire le soi ? Éléments pour une approche sémiotique de l’écriture-événement », dans LECLERCQ, Jean, MONSEU, Nicolas (éds), *Phénoménologies littéraires de l’écriture de soi*, Dijon, Éd. universitaires de Dijon, pp. 55-64.

COLAS-BLAISE, Marion (2011a), « L’énonciation à la croisée des approches. Comment faire dialoguer la linguistique et la sémiotique ? », *Signata, Annales des sémiotiques / Annals of Semiotics,* no 1, pp. 39-89.

COLAS-BLAISE, Marion (2011b), « Les types et les régimes de la prise en charge : de la linguistique de l’énonciation à la sémiotique du discours », dans COLTIER, Danielle, DENDALE, Patrick (éds), *La prise en charge énonciative*, Bruxelles, De Boeck / Duculot, pp. 37-54.

COLAS-BLAISE, Marion (2011c), « De la citation visuelle à la translation intermédiatique : éléments pour une approche sémiotique », dansMELLET, Sylvie, MARNETTE, Sophie, LÓPEZ MUÑOZ, Juan Manuel, ROSIER, Laurence & STOLZ, Claire (éds), *Discours rapporté, citation et pratiques sémiotiques,* Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, pp. 197-211.

COLAS-BLAISE, Marion (2015), dans ABLALI, Driss, BOUHOUHOU, Ayoub, TEBBAA, Ouidad (dirs), *Les genres textuels, une question d’interprétation*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 125-134.

COQUET, Jean-Claude (1991), « Temps ou aspect ? Le problème du devenir », dans FONTANILLE, Jacques (éd.), *Le discours aspectualisé*, Limoges, Pulim, pp.195-212.

COQUET, Jean-Claude (1997), *La quête du sens*, Paris, PUF.

COQUET, Jean-Claude (2007), Phusis *et* logos. *Une phénoménologie du langage*, Paris, Presses universitaires de Vincennes.

COQUET, Jean-Claude (2011), « Les prédicats somatiques », *Littérature*, 3, n*o* 163, pp. 102-107.

COQUET, Jean-Claude (2016), « L’énonciation, fondement de la phénoménologie du langage », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 292-299.

COSNIER, Jacques (2007) « Le corps et l’interaction », dans CHABROL, Claude, OLRY-LOUIS, Isabelle, *Interactions communicatives et psychologie*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, pp. 91-98.

COSNIER, Jacques (2016), « Énonciation-dénonciation et interaction : le point de vue d’un étho-psychologue », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 300-312.

COURTÉS, Joseph (1976), *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette.

COURTÉS, Joseph (1998), « L’énonciation comme acte sémiotique », *Nouveaux Actes sémiotiques*, nos 58-59, pp. 7-60.

CULIOLI, Antoine (1968), « Assertion », *Encyclopédie Alpha*.

DE CHANAY, Hugues (2009), « Corps à corps en 2007 : Nicolas Sarkozy face à Ségolène Royal », *Itinéraires*. URL : http://itineraires.revues.org/341 ; DOI : 10.4000/itineraires.341 (consulté le 01/01/2016).

DENI, Michela (2002), *Oggetti in azione. Semiotica degli oggetti : dalla teoria all’analisi,* Milan, Franco Angeli.

DÉTRIE, Catherine (2016), « Des praxis sociales et personnelles à la praxis linguistique, ou comment le sujet expérientiel s’inscrit dans le dire », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 280-291.

DÉTRIE, Catherine, SIBLOT, Paul, VERINE, Bertrand (2001), *Termes et concepts pour l’analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris, Champion.

DONDERO, Maria Giulia (2006a), « Le texte et ses pratiques d’instanciation», *Actes sémiotiques.* [En ligne] Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/3207> (consulté le 01/01/2016).

DONDERO, Maria Giulia (2006b), « Quand l’écriture devient texture de l’image », *Visible*, no 2, pp. 11-31.

DONDERO, Maria Giulia (2009), « Image scientifique et énonciation du temps », *Visible* no 5, pp. 123-147.

DONDERO, Maria Giulia (2014), « Sémiotique de l’action : textualisation et notation », *Cadernos de Sémiótica Aplicada*, vol. 12, no 1, pp. 15-47.

DONDERO, Maria Giulia, ANGENOT Valérie, GUILLAUME, Joachim, SHIRKHODAEI, Shima (2013), « Sémiotique de la communication en coprésence et à distance. Du textualisme à la sémiotique des pratiques », *Interfaces numériques*, vol. 2, no 3, 531-576.

DONDERO, Maria Giulia, FONTANILLE, Jacques (2012), *Des images à problèmes. Le sens du visuel à l’épreuve de l’image scientifique,* Limoges, PULIM.

DUBOIS, Jean (1969), « Énoncé et énonciation », *Langages*, vol. 4, no 13, pp. 100-110.

DUBOIS, Jean, GIACOMO, Mathée, GUESPIN, Louis, MARCELLESI, Christiane, MARCELLESI, Jean-Baptiste, MÉVEL, Jean-Pierre (1973), *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.

DUCROT, Oswald (1984), *Les échelles argumentatives*, Paris, Minuit.

FENOGLIO, Irène (2006), « Écriture en acte et genèse de l’énonciation, Item. Disponible sur : <http:///www.item.ens.fr/index.php?id=13955> (consultée le 01/01/2016).

FLOCH, Jean-Marie (1995), *Identités visuelles*, Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques (1989), *Les espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l’observateur*, Paris, Hachette.

FONTANILLE, Jacques (1991), « Aspectualisation, quantification, et mise en discours », dans FONTANILLE, Jacques (éd.), *Le discours aspectualisé*, Limoges, Pulim, pp. 127-143.

FONTANILLE, Jacques (1996), « Sémiotique littéraire et phénoménologie », dans COSTANTINI, Michel, DARRAULT-HARRIS, Ivan (dirs), *Sémiotique, phénoménologie, discours*, Paris, L’Harmattan.

FONTANILLE, Jacques (1998a), « Faire, Décrire, Intervenir », *Protée* (26) no 2, pp. 105-11.

FONTANILLE, Jacques (1998b), « Avant-propos », *Nouveaux Actes sémiotiques*, nos 58-59, pp. 3-6.

FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique et littérature. Essais de méthode*, Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques (2002), « L’empreinte », dans VIOLI, Patricia, POZZATO, Maria Pia (éds), *Versus*, no 93, Milan.

FONTANILLE, Jacques (2003a [1998]), *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM.

FONTANILLE, Jacques (2003b), « Préface », dans ABLALI, Driss, *La sémiotique du texte : du discontinu au continu*, Paris, L’Harmattan.

FONTANILLE, Jacques (2004), *Soma et séma. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.

FONTANILLE, Jacques (2005), « Immanence et pertinence sémiotiques. Des textes aux pratiques », dans RACCAH, Pierre-Yves (éd.), *Signes, langues et cognition*, Paris, L’Harmattan, pp. 209-227.

FONTANILLE, Jacques (2006), « Textes, objets, situations et formes de vie. Les niveaux de pertinence du plan de l’expression dans une sémiotique des cultures », dans ALONSO, Juan, BERTRAND, Denis, COSTANTINI, Michel, DAMBRINE, Sylvain (éds), *La transversalité du sens. Parcours sémiotiques*, Paris, PUV, Saint-Denis, pp. 213-240.

FONTANILLE, Jacques (2008), *Sémiotiques des pratiques*, Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques (2010), « L’analyse des pratiques : le cours du sens », *Protée,* vol. 38, no2, pp. 919.

FONTANILLE, Jacques (2011a), *Corps et sens*, Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques (2011b), « L’analyse du cours d’action : des pratiques et des corps », *Semen*, no 32, pp. 131-158. [En ligne] Disponible sur : <http://semen.revues.org/9396> (consulté le 01/01/2016).

FONTANILLE, Jacques (2014), « L’énonciation pratique : exploration, schématisation et transposition », Colloque Common’14, Liège, 24-26 septembre. [En ligne] Disponible sur : < www.lucid.ulg.ac.be/.../2015-ARC-COMMON-Publications>.

FONTANILLE, Jacques (2015a), *Formes de vie*, Liège, Presses universitaires de Liège.

FONTANILLE, Jacques (2015b), « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI e siècle », *Actes sémiotiques,* n° 118*.* [En ligne]. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5320> (consulté le 01/01/2016).

FONTANILLE, Jacques, ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Hayen, Pierre Mardaga.

FOUCAULT, Michel, 1977, « Le jeu de Michel Foucault », entretien avec D. Colas, A.Grosrichard, G.  Le Gaufey, J. Livi, G. Miller, J. Miller, J.-A. Miller, C. Millot, G. Wajeman, *Ornicar, Bulletin périodique du champ freudien*, 10, p. 62-93. (Repris in *Dits et Écrits* II, 1976-1988, Paris, Gallimard).

FRANCKEL, Jean-Jacques (1998), « Référence, référenciation et valeurs référentielles », *Sémiotiques*, no 15, pp. 61-84.

FRANCKEL, Jean-Jacques (2006), « Situation, contexte et valeur référentielle », *Pratiques*, no 129-130, pp. 51-70.

GENINASCA, Jacques (1997), *La parole littéraire*, Paris, PUF.

GOODMAN, Nelson (2005 [1968]) *Les langages de l’art. Une approche de la théorie des symboles*, Paris, Hachette.

GRACQ, Julien (1977 [1948]), *André Breton*, Paris, José Corti.

GRACQ, Julien (1995), *En lisant en écrivant*, dans *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, « La Pléiade ».

GREIMAS, Algirdas Julien (1968), *Dictionnaire de l’ancien français*, Paris, Larousse.

GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

GREIMAS, Algirdas Julien (1987), *De l’imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.

GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

GREIMAS, Algirdas Julien, FONTANILLE, Jacques (1991), « Avant-propos », dans FONTANILLE, Jacques (éd.), *Le discours aspectualisé*, Limoges, Pulim, pp. 5-16.

GREIMAS, Algirdas Julien, FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d’âme*, Paris, Seuil.

GREIMAS, Algirdas Julien, KEANE, Teresa (1992), *Dictionnaire du moyen français*, Paris, Larousse.

GUILLAUME. Gustave (1970 [1929]), *Temps et verbe*, Paris, Champion.

JENNY, Laurent (2016), « Y a-t-il une énonciation photographique ? », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 256-263.

JOAS, Hans (2008 [1999, 1992]), *La créativité de l’agir*, Paris, Éditions du Cerf.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1980), *L’énonciation. De la subjectivité dans le langage,* Paris, Armand Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (2002), « Contexte », dans CHARAUDEAU, Patrick, MAINGUENEAU, Dominique (éds), *Dictionnaire d’analyse du discours*, Paris, Seuil, pp. 134-136.

KIM, Sungdo (1997), « Benveniste et le paradigme de l’énonciation », *Linx*, no 9, pp. 211-218.

KLINKENBERG, Jean-Marie (1996), *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck & Larcier.

KUENTZ, Pierre (1970), « Remarques liminaires », *Langue française*, no 7, pp. 3-13.

LANDOWSKI, Éric (1989), *La société réfléchie*, Paris, Seuil.

LANDOWSKI, Éric (1997), *Présences de l’autre*, Paris, PUF.

MAINGUENEAU, Dominique (1998), *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.

MAINGUENEAU Dominique (2007), «  Modes de généricité et compétence générique », dans BARONI, Raphaël, MACÉ, Marielle (éds), *Le savoir des genres*, Poitiers, *La Licorne*, Presses universitaires de Rennes, pp. 57-71.

MAINGUENEAU, Dominique (2012), « Que cherchent les analystes du discours ? », *Argumentation et Analyse du discours*, no 9. [En ligne] URL : <<http://aad.revues.org/1354>> (consulté le 01/01/2016).

MAINGUENEAU, Dominique (2014a), *Discours et analyse du discours*, Paris, Armand Colin.

MAINGUENEAU Dominique (2014b), « Aux limites de la généricité », dans MONTE, Michèle, GILLES, Philippe (éds), *Genres et textes. Déterminations, évolutions, confrontations*, Lyon, PUL, pp. 77-88.

MAINGUENEAU, Dominique (2016), « L’énonciation, entre énoncé, texte et aphorisation », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 214-224.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

MONDADA, Lorenza (2005), « L’exploitation située de ressources langagières et multimodales », dans FILLIETTAZ, Laurent, BRONCKART, Jean-Paul (éds), *L’analyse des actions et des discours en situation de travail : concepts, méthodes et applications*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 135-154.

MONDADA, Lorenza (2016), « L’énonciation comme phénomène émergent dans l’interaction : le cas des *pre-beginnings*», dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent,

TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 313-334.

MONNERET, Philippe (2003), *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Champion.

MONNERET, Philippe (2007), « L’analogie et l’énigme de l’expression », *L’information grammaticale*, no 113, pp. 16-22.

NOUSS, Alexis (2002) « Métissage, transculture et singularité », dans OUELLET, Pierre (éd.), *Politique de la parole. Singularité et communauté*, Montréal, Trait d’union.

ONO, Aya (2007), *La notion d’énonciation chez Émile Benveniste*, Limoges, Lambert-Lucas.

PERRIN, Laurent (2011), « L’énonciation : gesticulation locutoire ou représentation sémantique ? », dans BÉGUELIN, Marie-José, CORMINBOEUF, Gilles (dirs), *Du système linguistique aux actions langagières*, Bruxelles, De Boeck, Duculot, pp. 375-387.

RABATEL, Alain (1998), *La construction textuelle du point de vue,* Lausanne, Delachaux & Niestlé.

RABATEL, Alain (2011a), « La sous-énonciation comme stratégie de co-construction interactionnelle des points de vue », dans VERINE, Bertrand, DÉTRIE, Catherine (éds) *L’actualisation de l’intersubjectivité : de la langue au discours*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 157-177.

RABATEL, Alain (2011b [2012]), « Sujets modaux, instances de prise en charge et de validation », *Le discours et la langue*, pp. 13-36.

RABATEL, Alain (2015), « Le jeu fictionnel de l’intériorité et de l’extériorité autour des images et photographies dans *Les Années*» *La Licorne*, no 112, pp. 115-128.

RABATEL, Alain (2016), « Diversité des points de vue et mobilité empathique », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 135-150.

RASTIER François (2001), « Éléments de théorie des genres », *Texto !* Disponible sur : <<http://revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Elements.html>> (consulté 01/01/2016).

RASTIER François (2007), « Communication, interprétation, transmission », *Semen*, no 23. Disponible sur : <semen.revues.org> (consulté le 01/01/2016).

SARFATI, Georges-Élia (2016), « Décrire les états du discours : pour une phénoménologie discursive du sens commun », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 354-373.

TODOROV, Tzvetan (1970), « Problèmes de l’énonciation », *Langages*, 5, no 17, pp. 3-11.

TRABANT, Jürgen (1992), *Humboldt ou le sens du langage*, Liège, Mardaga.

VERINE, Bertrand, DÉTRIE, Catherine (2011), « Égogenèse et textualisation : l’apport de Jeanne-Marie Barbéris », dans VERINE, Bertrand, DÉTRIE, Catherine (éds) *L’actualisation de l’intersubjectivité : de la langue au discours*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 7-15.

VION, Robert (2001), « “Effacement énonciatif” et stratégies discrusives », dans DE MATTIA, Monique, JOLY, André (éds), *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, Paris, Ophrys, pp. 331-354.

Valette, Mathieu (2004), « Actualisation et énonciation : retour sur une gémellité problématique », *History of Linguistics in Texts and Concepts*, no 2, pp. 813-821.

VISETTI, Yves-Marie (2004), « Le Continu en sémantique : une question de formes », *Texto !* [en ligne] Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/Inedits/Visetti/Visetti\_Continu.html>. (Consulté le 01/01/2016).

VISETTI, Yves-Marie & CADIOT, Pierre (2006), *Motifs et proverbes. Essai de sémantique proverbiale*,Paris, PUF.

Tisseron entend la notion en un sens un peu différent, plus en phase avec la « société du spectacle » contemporaine :

(1) Je propose d’appeler ‘extimité’ le mouvement qui pousse chacun à mettre en avant une partie de sa vie intime, autant physique que psychique. Cette tendance est longtemps passée inaperçue bien qu’elle soit essentielle à l’être humain. Elle consiste dans le désir de communiquer à propos de son monde intérieur. Mais ce mouvement serait incompréhensible s’il ne s’agissait que de ‘s’exprimer’. Si les gens veulent extérioriser certains éléments de leur vie, c’est pour mieux se les approprier, dans un second temps, en les intériorisant sur un autre mode grâce aux réactions qu’ils suscitent chez leurs proches. Le désir d’’extimité’ est en fait au service d’une intimité plus riche.

Cette opération implique deux postures psychiques successives. Tout d’abord, il nous faut pouvoir croire que notre interlocuteur partage le même système de valeurs que nous. C’est en effet seulement à cette condition que nous pouvons prendre le risque de lui confier quelque chose de nous-mêmes. C’est pourquoi les phénomènes de groupe sont aussi importants, notamment à l’adolescence : ils permettent à chacun de s’assurer que ses références sont partagées par ceux qui l’entourent. Autrement dit, pour pouvoir confier sans crainte certaines parties de notre intimité à un autre, il nous faut d’abord identifier cet autre à nous-mêmes. Mais, sitôt la dynamique de l’‘extimité’ engagée, l’interlocuteur qui réagit n’est plus un double de nous-mêmes. Pour accepter son point de vue et commencer à nous enrichir, il nous faut maintenant nous identifier à lui. (Tisseron 2001, p. 52-54)

L’extimité correspond en une première acception au fait de rendre publique une partie de son intimité. Mais comme le souligne Tisseron, cette extériorisation a pour but de permettre, grâce à cette exposition parfois spectaculaire, de mieux se connaître, tout en ayant davantage conscience de partager avec les autres un ensemble de sentiments, de valeurs, d’expériences. En cela, l’extimité renvoie à une intersubjectivité exhibée, socialisée, partagée, à une « introspection collective » qui permet « la verbalisation de soi », développe « l’agilité d’esprit ». Cette conception est aux antipodes des conceptions de l’intimité déployées dans le romanesque des deux siècles précédents. Comme Ernaux le remarque dans *Retour à Yvetot*, elle n’écrit ni « *Mes* Années », ni « Ecrire *ma* vie » : ses titres indiquent d’emblée le choix d’une écriture impersonnelle qui cherche à atteindre « un singulier universel », selon le mot de Sartre rapporté par l’auteure (Ernaux 2013, p. 34-35).

Cette relation intimité/extimité est complexe, non seulement parce qu’elle dévoile la dialectique d’une intériorité qui se développe en s’extériorisant, mais encore parce qu’elle repose sur un dialogisme radical, qui considère les autres comme des doubles spéculaires, proches et cependant différents. Cette double dialectique alimente des trajets complémentaires, qui structurent fortement *Les Années*. Le premier trajet, relatif au traitement esthétique des images, part des autres, considérés comme des alter ego, et va vers le soi, avant de faire retour vers le collectif et d’en favoriser une meilleure intellection, affûtant les sentiments d’appartenance collective. Le traitement textuel des photos propose un deuxième trajet : l’intimité du sujet se trouve exposée dans l’espace public, avant de faire retour sur le sujet, affinant la compréhension d’un soi socialisé.

Les deux citations ci-dessous illustrent cette tension entre intime et extime, et, notamment, la part singulière et subjective qui se trouve investie dans toutes les images de l’extérieur, par quoi s’ouvrent *Les Années* :

De son côté, dans une perspective anthropologique, mais aussi rhétorique et politique, Alain Rabatel trace des « parcours empathiques » (auto-dialogisme, hétéro-dialogisme). Plaçant la problématique de l’empathie au cœur de sa réflexion, il postule la co-construction des représentations et les ajustements dans le discours (accord, désaccord ou orientation vers un PDV différent).

[[42]](#footnote-42)

penser la pluralisation des « il » peuplant les textes et les discours sur le modèle de l’« aspectualisation de l’acteur » (Fontanille 1991), c’est-à-dire du double mouvement de pluralisation ou hétérogénéisation, sous l’effet du débrayage, et d’unification ou homogénéisation actorielle, à la faveur de l’embrayage, peut éclairer d’un jour nouveau les conceptions polyphonique et dialogique de l’énonciation ainsi que la théorie des points de vue. Sans développer ce point ici, on peut rappeler

à la pluralisation des acteurs peuplant les textes et les discours l’intérêt du primat du débrayage objectivant sur l’embrayage subjectivant, qui semble aller à l’encontre des définitions linguistiques de la deixis comme préalable de permet de rendre compte de l’« aspectualisation de l’acteur » (Fontanille 1991)[[43]](#footnote-43), c’est-à-dire d’un double mouvement de pluralisation ou hétérogénéisation et d’unification ou homogénéisation (illusoire) qui, dûment généralisé,

L’énonciation ne peut être considérée comme une action que dans la stricte mesure où l’acte d’énonciation est pourvu d’un surcroît de « réalité », qu’il est « habillé » de chair, incarné. On peut considérer que le *geste d’énonciation*, en relation avec l’*instance d’énonciation*, constitue un nouveau foyer de sens dont le concours de la linguistique et de la sémiotique permet de mettre à nu les ramifications

On l’a vu, Berrendonner (1981 : 121) considère l’« acte locutoire d’actualisation » comme un « symptôme gestuel ». On ajoutera que Benveniste (1974 [1970] : 82) met la sui-référentialité des marques linguistiques (type *ce,* *ici*, etc.) en relation avec le geste d’« ostension » « désignant l’objet en même temps qu’est prononcée l’instance du terme ». Le geste renvoie-t-il pour autant à une instance linguistique sensible, dotée d’une corporéité ? La perspective de la praxématique, qui cherche à montrer comment la praxis linguistique est informée par les praxis socioculturelles et sensori-motrices, nous paraît, à maints égards, proche de celle adoptée par les sémioticiens. La praxématicienne Catherine Détrie (2016 : 284-285) écrit ainsi :

La façon dont nous nous représentons les choses est en rapport avec nos capacités biologiques, nos expériences physiques et sociales, de toute façon culturalisées, qui façonnent nos structures conceptuelles, précisément porteuses de sens parce qu’elles sont corporalisées, c’est-à-dire dégagées et construites à partir d’expériences corporelles préconceptuelles, bref ce que j’ai appelé notre *archéologie expérientielle* (qui n’est ni plus ni moins que la mémoire des praxis personnelles et collectives véhiculées par les mots). Elle nous impose la façon dont nous envisageons le monde sensible, induit le rapport praxique que nous avons aux entités que nous cherchons à nommer, et détermine l’acte nominatif et la sélection lexicale qu’il effectue. (les soulignements sont dans le texte)

Ces travaux entrent en résonance avec les recherches en sémiotique de plusieurs manières différentes. Si le monde de la perception et celui de l’énonciation sont organisés à partir de l’espace déictique (Fontanille 1996), les constructions morphosyntaxiques sont liées aux éléments constitutifs d’une « scène » phénoménologique.

C’est sur des prémisses globalement proches de celles de Détrie[[44]](#footnote-44) que Bordron (2002, 2011) édifie sa théorie de la sémiose perceptive qui est énonciation : en particulier, il propose de considérer l’amont de la mise en fonctionnement de la langue comme système symbolique, là où une expérience sensible prend forme à travers des états « anté-subjectifs » et « anté-objectifs ». Pour sa part, dans le sillage de Bordron et de l’herméneutique de Ricoeur, Bertrand (2005 : 178) porte son attention sur l’« entre-expression du sujet et de l’objet », sur cette « médiation qui fait éclater l’inhérence du sujet au monde et rend possible le partage déictique ». C’est rendre possible l’appréhension d’une « instance antérieure, plus originaire, plus génitive, se tenant au plus près de l’engendrement, au plus près de la présence corporelle à partir de l’impression sensible » (*ibid*. : 180), de ce « sur-embrayage » ou « proto-embrayage » qui n’est autre, sans doute, que la « prise de position » selon Fontanille (2003 [1998] : 97) :

Le premier acte

Le tableau serait incomplet si l’on négligeait l’apport de la théorie des instances énonçantes développée par Jean-Claude Coquet, notamment dans Phusis *et* logos (2007), à partir des travaux de Benveniste et dans la perspective de la phénoménologie. Sa typologie des instances énonçantes confère une place de choix au corps, cette forme de non-sujet dont la fonction est d’« énoncer en premier son rapport au monde » (2007 : 38). Du point de vue d’une phénoménologie du langage, Coquet (2007, 2016) se penche sur l’expression de la force de l’affect, sur le juron[[45]](#footnote-45), par exemple, qui est le fait du « non-sujet », plutôt que du « sujet », instance du jugement, et du « quasi-sujet », Il voit une autre manifestation du non-sujet dans l’expérience du *guizzo* (« presque un éclair argenté »), décrite par Greimas dans *De l’Imperfection* (1987), vérifiant ainsi la capacité de la phénoménologie du langage, au rebours de la linguistique structurale et cognitive, de rendre compte du socle expérientiel, :

Dans un processus cognitif conforme aux règles établies par le *logos*, l’instance de jugement, c’est-à-dire le « sujet », *décrit*, soit directement soit par tâtonnements successifs, la structure d’« objet » qui lui fait face. Or, ici, nous ne sommes pas dans cette *configuration < sujet-objet >*. C’est pourtant celle que l’analyste, Greimas, retient, parce qu’il n’en connaît pas d’autre. D’où cet énoncé étrange : « Le toucher manifeste, sur le plan cognitif, le vouloir de conjonction totale » (p. 30) ou, plus loin, dans le même livre : « Le toucher vise la conjonction du sujet et de l’objet » (p. 92).

Comment inclure le toucher dans le cognitif, sauf à rabattre la *phusis* dans le *logos* ? Il s’agit là, en réalité, d’un défaut d’analyse habituel chez les structuralistes et les cognitivistes. En revanche, pour un phénoménologue du langage, il n’y a pas ici de « sujet », pas d’instance de jugement, mais un corps percevant, un *non-sujet* (le *non* marquant la pri- vation de jugement) ; pas d’« objet », mais une forme qui se soustrait à la saisie, un *quasi-objet*. Ainsi est manifestée la *configuration < non-sujet- quasi-objet >* (2011 : 104)

Enfin, si tout un versant du projet énonciatif consiste à traquer les traces de l’inscription textuelle du sensible, Bertrand appelle à être attentif, dans le cadre des « médiations discursives du sensible » (2011), non seulement à la *manière de dire le sensible*, mais à *la manière dont se dit le sensible* : « le texte qui a été énoncé […], non seulement porte les traces relatives et imparfaites de la sensibilité qui s’est exprimée, mais encore façonne et donne forme en retour à un « sensible » en attente d’expression » (*ibid*. : 75).

Mais la sémiotique invite à opérer un déplacement supplémentaire, du geste, pourvu d’un soubassement sensible, à la *matérialité* de la trace produite, qui prend elle-même *corps.* Tel est en effet l’intérêt de la sémiotique de l’*empreinte* développée par Fontanille (2011a). L’ambition est ancienne : du point de vue des lignes de convergence de la linguistique et de la sémiotique, l’on renoue, au moins implicitement, avec toute une pensée linguistique qui n’a pas toujours eu le retentissement souhaité[[46]](#footnote-46) : dans les termes de Todorov (1970 : 4-5), la dimension illocutionnaire s’assortit de l’actualisation sur le plan sémantique, mais aussi de l’acte *matériel* de production du signifiant. Dire « Je viendrai demain », c’est produire, en plus de l’acte illocutionnaire (d’affirmation, de promesse, d’avertissement), une « unité de sens » en relation avec des circonstances matérielles et une *suite phonique ou graphique.*

Ainsi, fondamentalement, le geste énonciatif met en œuvre, pour le moins, l’opération de débrayage définie en sémiotique greimassienne : elle s’organise autour de l’acte de langage dont résulte la schizie entre l’instance d’énonciation et le produit manifesté, un acte qui négocie le passage entre l’immanence, c’est-à-dire l’expérience (perceptive, sociale, scientifique, etc.), et la manifestation, par exemple dans un texte. « En bref, écrivent Dondero et Fontanille (2012 : 30), l’acte de langage qui était invoqué dans la définition greimassienne du débrayage était bel et bien déjà un acte pratique et non un simulacre formel qui aurait pu être extrait de la manifestation énoncée elle-même ». Et ils ajoutent (*ibid*. : 31) que la séquence pratique de l’acte, dont nous postulons la validité au delà même de l’expérience visible, repose sur l’interaction entre l’énergie et la matière, entre une intensité affectant la perception et ce qui est rendu présent, à savoir une entité matérielle.

Vérifions-le à travers la scription italique chez Julien Gracq : elle met, en effet, en évidence la plasticité du signifiant, mais aussi le graphème ou le mot comme figure[[47]](#footnote-47) ou icône[[48]](#footnote-48) stable et reconnaissable, qui se détache sur le fond de la page blanche, c’est-à-dire, selon la définition qu’en donne Fontanille (2003), le corps-actant constitué d’une structure matérielle contenue dans une enveloppe et d’une énergie associée à un mouvement[[49]](#footnote-49). La scription italique *mime* l’ajustement toujours singulier et unique[[50]](#footnote-50) du geste de la main à la matérialité du papier, en exhibant ce qui peut être considéré comme une marque de subjectivité.

Il faut évidemment qu’une suite de lettres délimitée par des blancs soit considérée comme un corps-actant ou un objet : ce dont Fontanille semble confirmer la possibilité en suggérant un rapprochement entre l’objet et la langue (Fontanille 2011a : 160). La trace énonciative peut être abordée efficacement sous l’angle de l’empreinte dont l’analyse nécessite, écrit-il (2003, 2011), une sémiotique du corps. Elle garde la trace signifiante des tensions et des conflits (par exemple, de l’énergie libérée par le geste de la main et de la résistance opposée par la toile ou le papier) qui sous-tendent l’énonciation comme action.

Mais pour rendre compte de la plasticité du mot, on gagne à s’adresser aussi à la théorie de l’énonciation, conçue sur le modèle d’une théorie de la perception, développée par Bordron (2002, 2011). L’« architecture générale de l’expression » (2010 : 273) permet d’étudier la genèse de la sémiosis par solidarisation d’un plan du contenu et d’un plan de l’expression.

Nous en inspirant librement, nous pouvons rétablir, par analogie avec l’expérience gustative, par exemple, un moment *indiciel* initial où quelquechose prépare la « prise » énonciative (Bordron 2002 : 642). Cette première « rencontre » est encore de l’ordre de l’« hypothèse » (*ibid*. : 649) : « […] rien n’est d’abord donné comme un *ceci* que l’on pourrait d’emblée qualifier, mais plutôt comme une question posée à nos sens. L’indice est la forme sensible du questionnement » (Bordron 2010 : 270).

On retrouve l’idée que, dans une situation d’énonciation donnée, le geste énonciatif concentre sur lui une *force* qui se déploie d’elle-même ou est mise en relation avec un mouvement passant progressivement du virtuel au réalisé à travers l’advenue, à terme, à un ordre symbolique. On peut comprendre ainsi le mouvement du débrayage (Greimas et Courtés 1979) : énoncer, c’est, d’abord, donner un mode d’existence à un *il y a* *(quelque chose),* en un geste anté-thétique, antérieurement à l’indexicalisation « ceci », mais aussi à la forme prédicative du jugement, qui se traduit par un « c’est cela ». La deixis et la prédication caractérisent le moment de la sémiose, par exemple de la textualisation.

Ainsi, l’*iconisation* selon Bordron[[51]](#footnote-51) fait qu’en amont de la cofondation d’un sujet et d’un objet, c’est-à-dire à un stade anté-subjectif et anté-objectif, un proto-sujet[[52]](#footnote-52) prend position en faisant l’expérience du temps et de l’espace, d’une socialisation, voire d’une culturalisation primaires[[53]](#footnote-53). Les éléments entrent en rapport les uns avec les autres et une jonction s’ébauche. Il est ainsi possible de rendre compte du graphème tracé à la main – par exemple, peint sur la toile comme surface et support – à travers les catégories de la forme (une extension spatiale et/ou temporelle ; une limite ; une direction), de la matière (une densité, une disposition, une force) et de la qualité (une dominante, par exemple, chromatique, une saturation et une intensité (Bordron 2011 : 170)).

Que le geste énonciatif ainsi conçu entre dans la définition de l’énonciation comme une action, Bordron (2016) le suggère en proposant une triple distinction, au titre de la dynamique créatrice : si la notion de possible - l’énonciation concernerait le passage de significations possibles à des significations réelles - est jugée assez pauvre, la notion greimassienne de mode d’existence (du virtuel à l’actuel et au réalisé) permet d’approcher l’acte d’énonciation davantage ; Bordron opte enfin pour une troisième conception de l’action (qui n’exclut pas les deux autres formes) conçue sur le mode de l’entéléchie selon Aristote, c’est-à-dire du passage de la puissance à l’acte puis à la réalisation.

Un dernier point mérite considération : l’étude du geste énonciatif, en relation avec une instance d’énonciation « incarnée », invite à considérer l’énonciation comme un phénomène multimodal. D’où l’intérêt, pour la sémiotique, des travaux de l’etholinguiste Cosnier (entre autres 2007, 2016) qui portent sur la participation du corps à la production de l’énoncé « total » appelée « totexte », qui le texte verbal mais aussi le « co-texte » (le vocal et le gestuel). Le geste énonciatif peut être appréhendé dans une perspective interactionnelle, ainsi par Mondada (entre autres 2005, 2016). Du point de vue de l’étude de l’interaction issue de l’analyse conversationnelle, elle opte pour une analyse empirique de la parole en interaction. C’est l’énonciation « en train de se faire » qui est ainsi captée à travers une analyse du phénomène des *pre-beginnings* en situation de dialogue : elle met à contribution des ressources non seulement linguistiques, mais multimodales (par exemple, au niveau du geste, du regard, du déplacement). Toute action énonciative est multimodale et, appréhendée *in vivo*, elle intègre le mouvement comme une de ses composantes essentielles.

Il est alors remarquable, au titre des influences que la linguistique de l’interaction ou l’anthropolinguistique exercent sur la sémiotique que, dans plusieurs de ses écrits, Dondero renvoie aux travaux de Mondada ainsi que de Goodwin (surtout 2009, 2013, 2014). Cherchant à promouvoir la réflexion sur la pratique[[54]](#footnote-54), elle dit son intérêt pour des travaux qui « visent à montrer la dynamique de l’émergence des savoirs dans l’interaction entre scientifiques et objets d’enquête (rapports entre les prises de parole, sélections d’intonations, positionnements spatiaux des participants, gestes, outils techniques, etc.). Il s’agit de concevoir l’interaction comme une co-énonciation en acte, où les voix énonciatives sont distribuées dans des réseaux intersubjectifs et interobjectifs »  (2009a : 124). Même si elle critique les linguistes de l’interaction pour la « taille microscopique des événements étudiées », impropre à dégager des « régularités des pratiques » au delà du cas isolé. Dans son article, elle se concentre sur la textualité scientifique, sans s’interdire, pour autant, de questionner la « relation entre les statuts stabilisés des images en littérature et les statuts que ces mêmes images ont assumées lors de leur production en laboratoire au sein d’une expérience » (*ibid.* : 125). Elle trace aussi un horizon de recherche : Enfin, Dondero franchit un pas non seulement en mettant en avant les pratiques d’instanciation du texte (2009b), mais en montrant comment la pratique peut être analysée à travers la confrontation de textualisations (notes, photo, vidéos…) et de notations, l’arrachant à ce qu’elle a d’éphémère, et comment elle donne lieu à une « diagrammatique de médiations ». À travers les traductions multiples, les textualisations sont saisies « en acte » (2014 : 44).

À l’aune de ces travaux, on peut mesurer tout le chemin accompli depuis la sémiotique greimassienne jusqu’à la sémiotique des pratiques[[55]](#footnote-55), de l’action en cours/du cours d’action étudiés par Fontanille, en passant par ce qui a donné au tournant de la fin des années quatre-vingt-dix un maximum de relief : les notions de « discours en acte » et d’« énonciation vivante » (Fontanille 2003 [1998]). Elles sont désormais pourvues d’un supplément de sens. Les derniers développements de la sémiotique nous appellent à caractériser la manière dont, dans une situation sémiotique donnée, l’instance d’énonciation est à l’origine d’agencements syntagmatiques réglés, en sélectionnant par exemple un médium, un circuit de diffusion médiatique, mais aussi un langage (verbal, visuel, gestuel…), des contenus possibles, en les conduisant vers la manifestation à un des niveaux de pertinence du parcours de l’expression. D’autres sont potentialisés ou virtualisés, sur le fond d’énonciations antérieures. Tout ceci à travers des confrontations, des adaptations, des réinventions et des entrées en concurrence des supports, des médias, des contenus les uns avec les autres.

Tout bilan risquerait de figer Aussi nous faisons-nous l’écho des gran

ainsi, une des missions de la sémiotique est de « participer à la création des objets esthétiques ou à la régulation des conduites » (1998a : 103) – mais aussi, plus récemment, par des travaux décisifs qui ont développé la notion de pratique, en particulier comme « cours d’action » (not. 2008, 2010, 2011b, 2015a). On renverra aussi à Dondero (not. 2006a, 2014), qui non seulement met en avant la pratique d’instanciation du texte en prenant comme objet d’étude principal la gestualité photographique et la gestualité picturale, mais considère les dessins des architectes, les photos, vidéos ou notes comme des textualisations d’une pratique nécessairement éphémère.

Enfin, considérons

Au contraire, les recherches des linguistes tels Charles Goodwin et

Lorenza Mondada visent à montrer la dynamique de l’émergence des savoirs

dans l’interaction entre scientifiques et objets d’enquête (rapports entre les

prises de parole, sélections d’intonations

Au contraire, les recherches des linguistes tels Charles Goodwin et

Lorenza Mondada visent à montrer la dynamique de l’émergence des savoirs

dans l’interaction entre scientifiques et objets d’enquête (rapports entre les

prises de parole, sélections d’intonations

4

, positionnements spatiaux des

participants, gestes, outils techniques, etc.

5

). Il s’agit de concevoir

l’interaction comme une co-énonciation en acte, où les voix énonciatives sont

distribuées dans des réseaux intersubjectifs et interobjectifs.

4

, positionnements spatiaux des

participants, gestes, outils techniques, etc.

5

). Il s’agit de concevoir

l’interaction comme une co-énonciation en acte, où les voix énonciatives sont

distribuées dans des réseaux intersubjectifs et interobjectifs.

« une analyse des pratiques et des procédures de recherches en laboratoire[3] qui relèverait des études relatives à la « science en train de se faire ». (La stratification temproelle dans l0image scientifique Protée 2009, vol 37 no 3, 33-44-

Mondada, L. [2005] : *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes ;

Goodwin, C. [2000] : « Practices of Seeing : Visual Analysis. An Ethnomethodological Approach », dans T. van Leeuwen et C. Jewitt (dir.), *Handbook of Visual Analysis,* Londres, Sage Publications, 157-182. En ligne : <http://www.sscnet.ucla.edu/clic/cgoodwin/00pract_see.pdf> (page consultée le 8 octobre 2009).

**SÉMIOTIQUE DE L’ACTION: TEXTUALISATION ET NOTATION1**

**Sémiotique de la communi- cation en coprésence et à distance**

Je crois que 2 articles pourraient t’intéresser. L’un est disponible ici: <http://seer.fclar.unesp.br/casa/article/view/7117>

et la référence est la suivante: **2014** « Sémiotique de l’action : textualisation et notation », *CASA - Cadernos de Semiótica Aplicada*, vol. 12, n°1, <http://seer.fclar.unesp.br/casa/article/view/7117>, pp. 15-47. ISSN : 1679-3404.

L’autre est joint et la référence est la suivante:

**2013 «**Sémiotique de la communication en coprésence et à distance. Du textualisme à la sémiotique des pratiques », *Interfaces Numériques*, vol. 2, n°3 (avec V. Angenot, G. Joachim, S. Shirkhodaei), pp. 531-567. ISSN : 2258-7942 ; e-ISSN : 2259-1001. DOI : 10.3166/rin.2.531-567

Mais trois autres aspects méritent considération.

L’énonciation comme acte, nous dit Berrendonner (1981 : 121), est aussi « gesticulation ». Or, de la gesticulation à la mise en scène et en spectacle, il n’y a qu’un pas. On peut convoquer un double éclairage : par l’analyse du discours et par la praxématique. D’une part, Maingueneau (1998, 2016) recourt à la notion de scène d’énonciation. La scène d’énonciation naît de l’interaction de trois scènes complémentaires : la scène englobante, la scène générique et la scénographie :

[…] appréhender une situation de discours comme *scène d’énonciation*, c’est la considérer de l’intérieur, comme le cadre que la parole montre (au sens pragmatique) dans le mouvement même où elle se déploie. Un texte est en effet la trace d’un discours où la parole est *mise en scène*. Le terme « scène » en français présente l’intérêt de pouvoir référer à la fois à un *cadre* et à un *processus* : c’est à la fois l’espace sur lequel sont représentées les pièces (« sur la scène on voit… », « Marie entre en scène ») et les séquences d’actions, verbales et non-verbales, qui investissent cet espace (« tout au long de la scène », « une scène de ménage »…). De fait, si le discours présuppose un certain cadre, défini par les contraintes du genre, il doit aussi gérer ce cadre à travers la mise en scène de son énonciation (2016).

D’autre part, en praxématique, l’actualisation discursive en tant qu’opération graduelle peut se définir comme une « mise en spectacle linguistique » (Détrie, Siblot, Verine, 2001 : 15), qui comporte entre autres une dimension sensible. Sur ce point, la sémiotique n’est pas en reste : la pratique selon Fontanille (2008) s’organise autour d’une scène prédicative (parmi les actants dotés de rôles figurent le texte verbal ou visuel, l’environnement, l’observateur). Sous la plume de Maria Giulia Dondero (2014 : 18), le concept de scène est mis à contribution par une sémiotique soucieuse de décrire les pratiques quotidiennes et le sens en acte ; la sémiotique oppose alors la scène dans sa singularité à la stratégie, caractérisée par la répétition.

Enfin, considérons l’énonciation comme un phénomène multimodal, l’énonciation verbale réclamant la participation du corps à la production de l’énoncé « total » que Cosnier (entre autres 2007, 2016) appelle « totexte ». Ce dernier comprend alors le texte verbal mais aussi le « co-texte » (le vocal et le gestuel). Le geste énonciatif peut être appréhendé dans une perspective interactionnelle, ainsi par Mondada (entre autres 2005, 2016). Du point de vue de l’étude de l’interaction issue de l’analyse conversationnelle, elle opte pour une analyse empirique de la parole en interaction. C’est l’énonciation « en train de se faire » qui est ainsi captée à travers une analyse du phénomène des *pre-beginnings* en situation de dialogue : elle met à contribution des ressources non seulement linguistiques, mais multimodales (par exemple, au niveau du geste, du regard, du déplacement). On en retiendra surtout que toute action énonciative est multimodale et que, appréhendée *in vivo*, elle intègre le mouvement comme une de ses composantes essentielles.

Plus que jamais, on peut analyser l’*action* énonciative, notamment dans son articulation à l’espace et au temps et dans son déploiement aspectuel, modal ou passionnel. La sémiotique contemporaine s’y emploie.  Désormais, l’action ne se résume plus à un « “acte en papier” », comme le soulignait Greimas, et l’énonciation ne se soumet plus au modèle narratif applicable, on a pu le noter, au faire communicatif lui-même. Nous pouvons concevoir l’action énonciative sur le modèle de la pratique considérée comme un « cours d’action » « ouvert et fluctuant » (Fontanille 2011b), dont il faut étudier le *modus operandi* en temps réel, c’est-à-dire les modalités de la production de sémiotiques-objets (dont les textes et les scènes prédicatives comme produits de l’action énonciative)[[56]](#footnote-56) et, plus particulièrement, les interactions avec d’autres actions. C’est en ce sens que l’expression « énonciation en acte » ou « énonciation vivante » (cf. Fontanille 2003 [1998]) est pourvue d’un supplément de sens. En particulier, on peut caractériser la manière dont, dans une situation sémiotique donnée[[57]](#footnote-57), l’instance d’énonciation est à l’origine d’agencements syntagmatiques réglés, en sélectionnant par exemple un médium, un circuit de diffusion médiatique, mais aussi un langage, des contenus possibles, en les conduisant vers la manifestation à un des niveaux de pertinence du parcours de l’expression (Fontanille 2008). D’autres sont potentialisées ou virtualisées, sur le fond d’énonciations antérieures. Tout ceci à travers des confrontations, des adaptations, des réinventions et des entrées en concurrence des supports, des médias, des contenus les uns avec les autres. Ce sont ces interactions, réalisées différemment selon les sémiotiques-objets (textes, scènes prédicatives, formes de vie…) visées, qui confèrent leur identité propre à l’énonciation comme cours d’action, sur le fond d’autres agencements potentiels, alternatifs. On dira, en considérant l’action énonciative comme une pratique produisant des sémiotiques-objets, qu’elle se charge de valeurs, tout comme la pratique étudiée par Fontanille (2011b), à travers les formes modales, sensibles et passionnelles, spatiales et temporelles ou encore rythmiques. Elles seraient indissociables de l’émergence d’« usages » énonciatifs, qu’on peut appeler des styles (collectifs). Quant à Maria Giulia Dondero (2014 : 44), elle montre comment la pratique peut être analysée à travers la confrontation de textualisations (notes, photo, vidéos…) et de notations, l’arrachant à ce qu’elle a d’éphémère, et comment elle donne lieu à une « diagrammatique de médiations ». À travers les traductions multiples, les textualisations sont saisies « en acte ».

Enfin, dès lors qu’on cherche à rendre compte du « cours d’action », la notion de situation (sémiotique) – situation-occurrence ou situation-type (Fontanille 2011b) –, qui ne se résume pas au contexte, est essentielle. Nous proposons de l’approcher davantage, en nous interrogeant sur d’autres possibilités de collaboration interdisciplinaire.

Goodwin anthropologie linguistique

Si, comme nous le verrons, la notion d’actualisation reçoit en praxématique une définition spécifique, on conçoit tout l’intérêt pour les linguistiques de l’opération de la potentialisation, en la mettant en relation avec la notion de praxis énonciative.

Mais mettons en regard la psychomécanique du langage, la praxématique et la sémiotique. On notera, d’entrée, l’intérêt que Fontanille (1991) a manifesté pour

**Proto-actant scission brayage schizioe de l’instance d’énonciation forces dispersives cohélsives cf Rabatel**

On constate, par rapport à la sémiotique, un déplacement qui n’est pas seulement terminologique : l’actualisation en praxématique englobe ainsi la réalisation comme une de ses variables. En même temps, toutes les formes considérées, quelle que soit la phase retenue, sont réalisées au sens où l’entend la sémiotique, c’est-à-dire pourvues d’une réalité matérielle.

[[58]](#footnote-58).

Nous mettrons ici l’accent sur le passage du système de la langue à la parole ou au discours, du virtuel à l’actualisé ou au réalisé. Si nous misons sur la collaboration de la sémiotique et de la praxématique, ce passage peut être analysé de deux manières différentes.

D’abord, il peut l’être à travers la notion sémiotique d’énonciation en acte ou énonciation « vivante » : l’énonciation gère dans ce cas l’advenue d’un contenu dans le champ du discours, à travers l’actualisation, mais aussi sa réalisation et sa potentialisation, quand il est relégué à l’arrière-plan, où il est disponible pour d’autres convocations (Fontanille 2003 [1998] : 289-290). Dans ce cas, le mode virtuel caractérise les structures d’un « système sous-jacent, d’une compétence formelle disponible au moment de la production du sens ». Le mode actualisé est propre aux formes qui « adviennent en discours » ; le mode réalisé naît de la rencontre des formes du discours avec une réalité, « réalité matérielle du plan de l’expression, réalité du monde naturel et du monde sensible pour le plan du contenu ». Enfin, la potentialisation s’opère dans le cas de la diffusion ou de la reconnaissance d’une forme transformée en « *lieu* du discours ».

Si, comme nous le verrons, la notion d’actualisation reçoit en praxématique une définition spécifique, on conçoit tout l’intérêt pour les linguistiques de l’opération de la potentialisation, en la mettant en relation avec la notion de praxis énonciative. « La praxis énonciative, écrit Fontanille (2014), “navigue” entre des strates textuelles potentielles, entre diverses formes immanentes, entre des isotopies qui sont en compétition, entre plusieurs devenirs possibles des trames narratives, pour les conduire vers la manifestation ». Dans *Formes de vie* (2015a), il donne à la praxis énonciative une extension maximale, au delà des pratiques sémiotiques, en faisant figurer parmi ses composantes les formes de vie elles-mêmes. Plus largement, elle peut subsumer l’A(a)utre, les sémiotiques-objets antécédentes, dont les textes ou discours, les pratiques, les formes de vie, les expériences personnelles ou collectives qui informent tout projet de signification singulier, dans la continuité ou la rupture. Désormais, il ne s’agit plus de gérer le seul passage du système de la langue à la parole – tâche qui incombe à l’actualisation selon les praxématiciens –, mais d’inclure toutes ces formes et configurations disponibles (par exemple des genres et types de discours, des agencements syntagmatiques propres à une culture ) que l’instance d’énonciation convoque en discours.

Mais il faut franchir un pas de plus : les ambitions de la praxématique croisent celles de la sémiotique quand elle confie au dialogisme, essentiellement dans le sillage de Bakhtine, le soin de rendre compte de l’interaction d’énoncés (Bres 2016 ; Verine & Détrie 2011). En effet, à travers la confrontation des modes d’existence, la sémiotique nous donne les moyens de rendre compte de l’entrée en résonance, en tension ou en concurrence, de deux ou plusieurs contenus logés à des strates différentes dans l’épaisseur du discours et dotés de modes d’existence différents[[59]](#footnote-59). Une syntaxe compose ainsi un acte d’orientation descendante et un acte d’orientation ascendante (l’apparition d’une forme peut être corrélée à la disparition d’une autre ; l’émergence d’une forme peut être couplée avec le déclin d’une autre ; l’émergence d’une forme peut être conjuguée avec la disparition d’une autre ; enfin, l’apparition d’une forme peut s’accompagner du déclin d’une autre ; Fontanille 2003 [1998] : 291-292). Une relecture sémiotique du dialogisme rendrait ainsi compte de la hiérarchie entre deux énoncés co-présents en un point de la chaîne, l’un manifesté (réalisé) et l’autre passant du monde potentialisé au mode actualisé, c’est-à-dire tendant vivement vers sa réalisation. Il semble avantageux d’envisager une dynamique telle que l’énoncé manifesté rétroagit sur l’énoncé potentialisé ou actualisé et en propose une lecture informée par le trajet effectué.

Cependant, à l’aune de la praxématique, une autre lecture des modes d’existence est possible ; elle permet d’appréhender l’énonciation comme une action davantage.

Regardons la notion d’actualisation de plus près : en praxématique, elle concentre les efforts de ceux qui cherchent à rendre compte de l’opération linguistique permettant de passer des potentialités de la langue à la réalité du discours (Détrie, Siblot, Verine, 2001 : 14-15). Ceci dans le sillage de Bally (1965 [1932] : 82), qui considère que « l’actualisation a pour fonction de faire passer la langue dans la parole », et de Guillaume (1970 [1929]), pour certains de ses travaux : Barbéris, Bres et Siblot (1998 : 24) notent qu’« actualisation » corrige « réalisation » auquel il ne se superpose pas, même si, ultérieurement, Guillaume parle plutôt de « transition » de la langue au discours et d’acte de langage. L’intérêt de la notion d’actualisation pour nous réside dans la modélisation guillaumienne en trois étapes (liminaire, émergente et pleinement réalisée)[[60]](#footnote-60). On constate, par rapport à la sémiotique, un déplacement qui n’est pas seulement terminologique : l’actualisation en praxématique englobe ainsi la réalisation comme une de ses variables. En même temps, toutes les formes considérées, quelle que soit la phase retenue, sont réalisées au sens où l’entend la sémiotique, c’est-à-dire pourvues d’une réalité matérielle.

On voit immédiatement un des avantages d’une telle conception graduelle de l’actualisation : elle permet de rendre compte de degrés d’actualisation du pronom (par exemple, les pronoms *on* et *ça* constituent des formes moyennement actualisées), du nom (par l’intermédiaire du nombre et des déterminants[[61]](#footnote-61)), du verbe (à travers des morphèmes verbaux) mais aussi de la phrase ou encore du texte (textualisation en *même* et en *soi-même*)[[62]](#footnote-62). Il s’agit de capter la dimension processuelle du langage, selon un *continuum*. La notion d’actualisation permet de conforter les bases de l’énonciation comme action en conférant au procès selon Benveniste une dimension supplémentaire : une dimension génétique, qui tranche avec la conception générative du sens liée au parcours logique, rétablit la continuité sur les ruines de la discontinuité benvenistienne et saussurienne, en accord avec l’idée de l’effection guillaumienne (de la puissance à l’effet)[[63]](#footnote-63).

Voyons de plus près en quoi cette conception de l’actualisation, plutôt que de s’opposer à l’attribution, aux contenus du champ discursif, des modes d’existence virtualisé, actualisé, réalisé et potentialisé, peut en être strictement complémentaire. Il suffit, pour cela, d’une réinterprétation des modes d’existence à la lumière du *continuum* mis en évidence par Guillaume et par la praxématique, en se situant au confluent des deux disciplines, sémiotique et praxématique.

Trois éléments méritent d’être mis en avant. D’une part, la modélisation quaternaire nous paraît compléter la modélisation ternaire à travers l’ajout de la saisie potentialisante. D’autre, part, il est possible de coupler modes d’existence et types de *prise en charge* des contenus par une instance d’énonciation. Nous avons construit ailleurs (Colas-Blaise 2011a) une typologie des degrés de prise en charge des contenus réalisés dans le champ discursif, c’est-à-dire des formes du discours rencontrant la réalité matérielle du plan de l’expression. Alors que l’assertion selon Fontanille (la prédication existentielle) s’assortit de l’assomption, qui est auto-référentielle, nous proposons de distinguer, parmi les formes du discours pourvues d’une réalité matérielle, celles qui attestent une *prise de position* *virtualisant*e (de l’ordre des possibles ; par exemple, dans le cas de l’enchâssement d’un discours rapporté, quand l’apport étranger apparaît comme tel, avant que l’instance citante ne prenne position, en co-énonçant, en sur-énonçant ou en sous-énonçant)[[64]](#footnote-64), celles qui sont réservées à la « *pré-prise en charge*» de l’ordre de la *préassertion actualisante* (par exemple, des infinitifs qui, en tant que modes impersonnels privés d’époque, instaurent une logique « présentative », de l’ordre du probable), celles qui traduisent la *prise en charge assertive réalisante* (surtout les modes personnels installant une narrativité au sens où l’entend Guillaume, de l’ordre du vrai)[[65]](#footnote-65) et, enfin, celles qui relèvent de la « *dé-prise en charge*» ou *désassertion potentialisante* (de l’ordre de ce qui *a été* vrai).

Enfin, les modes d’existence sémiotique ainsi réinterprétés peuvent rendre compte de la dynamique inhérente à la textualisation et à la discursivisation. Soit par exemple l’enchaînement, dans un texte, de phrases nominales, de phrases comportant un verbe à l’infinitif et de phrases mobilisant le mode de l’indicatif : on peut attribuer l’entrée graduelle dans le récit à des formes se relayant, s’éclipsant, c’est-à-dire entrant en résonance les unes avec les autres, chaque forme potentialisée se maintenant au second plan en vue de nouvelles actualisations et réalisations. La mémoire discursive fait que les formes reléguées à l’arrière-plan continuent à faire pression et à interagir avec les formes manifestées au premier plan.

La théorie de la *co-générativité*, développée par Visetti (2004), où « chaque terme participe à la génération de l’autre, et subsiste en lui comme en filigrane » est alors particulièrement apte à rendre compte du devenir des formes de la langue, en relation avec la thématisation :

[…] l’énonciation n’est pas une sortie du langage, et […] elle n’est pas non plus le fait d’un noyau linguistique autonome. Elle ne se comprend pas comme un acte isolé, mais comme une action, qui consiste en une modification de la composition et du positionnement dans le champ thématique des ‘phases’ langagières en activité au moment où elle prend place. Une fois déconstruite l’opposition entre *formes intérieure* et *extérieure* de la langue, la langue n’apparaît pas seulement comme un système ou un répertoire de formes, mais comme une *activité formatrice*, et un *milieu* constitué, jusqu’en ses couches les plus « internes » ou les plus « fonctionnelles », par une nécessaire reprise à travers des *mises en place* *thématiques* (*ibid*.).

L’épaisseur des strates superposées, sur le mode paradigmatique, est indissociable de ce qu’on peut appeler le déploiement syntagmatique inhérent à la textualisation ou la discursivisation, à la pratique ou à la forme de vie. Il est intéressant de faire dialoguer la théorie des formes sémantiques de Cadiot et Visetti avec le traitement tensif que Fontanille (2011b) réserve au processus de constitution de la signification et, plus particulièrement, aux modalisations dans le procès pratique. Nous développerons ce point plus loin.

En même temps, la notion d’actualisation oriente notre regard vers la construction de la référence et son articulation au contexte. C’est bien ce qui fait la force de la praxématique par rapport à la sémiotique greimassienne, comme l’a montré Bres (1994) : la praxis linguistique est informée par les praxis personnelles et interpersonnelles, individuelles ou collectives, sociales et culturelles (Détrie 2016). Mais nous avons vu que Courtés cherche à réintroduire le contexte et la sémiotique post-greimassienne, en particulier sous la plume de Fontanille, sort elle-même de l’immanence du texte en conférant à la construction des sémiotiques-objets un soubassement sociétal et, sous certaines conditions, culturel (Fontanille 2015a, 2015b).

Voyons donc quel sort la sémiotique des pratiques (Fontanille 2008) réserve au « contexte ». Elle développe une idée qui affleure déjà dans *Sémiotique du discours* (2003 [1998]) : 91) :

Bien des discussions portant sur la nécessité de « sortir de l’immanence » de la langue ou du texte perdent de leur intérêt si on ne décide pas *a priori* quels sont les éléments d’analyse pertinents. La linguistique textuelle ayant décidé que seuls les éléments verbaux étant pertinents, elle découvre inévitablement la nécessité d’intégrer des éléments du « contexte », puisque la signification ne repose pas exclusivement sur les éléments verbaux. De même, faut-il décider avant analyse que, dans un tableau, seule la surface peinte est pertinente ? Certainement pas, car, on prendrait alors le risque de devoir ajouter, après-coup, et au titre du « contexte », les autres tableaux d’une même série, les autres tableaux du même peintre, puis le cadre, la bordure, l’accrochage, peut-être même l’architecture de la salle où il est installé, et les positions d’observations qu’elle impose.

Jacques Fontanille en conclut que seul le point de vue du texte impose la notion de contexte, alors que le point de vue du discours permet de s’en affranchir. C’est là tout l’enjeu du parcours génératif de l’expression dont *Pratiques sémiotiques* (2008) et *Formes de vie* (2015a) fournissent la version la plus aboutie.

D’une part, à la faveur d’une généralisation, le terme même de « contexte » en vient à désigner les éléments « accessoires » qui, à différents niveaux d’analyse – du texte, mais aussi du signe, de l’objet, de la pratique ou de la forme de vie – échappent au principe de pertinence.

D’autre part, la sémiotisation du contexte s’opère à travers l’intégration des éléments accessoires au niveau de pertinence englobant le niveau considéré. Ainsi, le support matériel, qui peut échapper à une linguistique ou à une sémiotique du texte, est pris en considération au niveau supérieur de l’objet. Au sein de la pratique, le texte verbal et l’image, par exemple, mais aussi l’environnement endossent des rôles actantiels. La forme de vie, cet agencement syntagmatique accueillant des valeurs, des émotions, des normes…, rencontre elle-même, nécessairement, des « préconstruits » sociaux, par exemple institutionnels, mais aussi culturels. Elle est, en cela, révélatrice des transformations sociétales.

Sur ce point, la sémiotique peut dialoguer avec l’analyse du discours qui, dès les années soixante-dix et quatre-vingt, focalise sur les conditions de toute énonciation. On en voudra pour preuve que Kerbrat-Orecchioni (1980 : 30-31), alors même qu’elle consolide les bases de l’analyse des énonciatèmes et, plus particulièrement, des subjectivèmes à travers lesquels une subjectivité s’inscrit dans le texte ou le discours, entrevoit ce qui mérite d’être questionné sur ses bords : si la linguistique de l’énonciation « restreinte » ne tient compte que du surgissement du sujet d’énonciation dans l’énoncé, celle de l’énonciation « étendue » va jusqu’à englober les éléments constitutifs du cadre énonciatif (l’émetteur et le destinataire ; la situation de communication ; les circonstances spatio-temporelles ; les conditions de la production/réception du message). La notion de contexte est précisée par la suite : il peut être étroit ou large, écrit Kerbrat-Orecchioni (2002 : 135). Ainsi, en ce qui concerne le contexte non-linguistique, il est constitué du cadre spatio-temporel et de la situation sociale locale de l’échange communicatif[[66]](#footnote-66). Le contexte large comprend le contexte institutionnel, le cadre physique ou encore le monde social.

Il est peu pertinent de dire que l’action énonciative et l’événement du sens ont lieu *dans* un contexte particulier : comme le souligne Dominique Maingueneau (2014 : 21)[[67]](#footnote-67), « on ne peut pas dire que le discours intervient *dans* un contexte, comme si le contexte n’était qu’un décor : hors contexte, on ne peut assigner un sens à un énoncé ». La conception « intégrative » du contexte proposée par la sémiotique permet, justement, de rendre compte de la manière dont le contexte contribue activement à la production du sens. La sémiotique nous donne les moyens de préciser les modalités de cette participation.

Mais considérons davantage le *geste énonciatif*, dont l’actualisation selon Berrendonner est tributaire. Il entre en effet dans la définition de l’énonciation comme action et trace un espace de rencontre pour la sémiotique et d’autres sciences du langage. Nous privilégierons quatre aspects : la performance comme instanciation, liée à la matérialité du dire, et comme geste d’inscription d’une instance dans le texte ou le discours ; la performance mise en scène et en spectacle ; le geste comme ressource non linguistique ; le geste fondateur de la pratique

et la notion nous donne ainsi les moyens de réinterroger davantage l’interaction entre plusieurs composantes que, pour simplifier, on peut qualifier d’« externes » et d’« internes » à un texte/discours, à une pratique ou une forme de vie, voire les déterminations (collectives) qui, au différents niveaux de pertinence, s’exercent sur un projet d’expression (singularisant).

les entrecroisements des énonciations étudiés par le dialogisme.

Une double demande nous est donc adressée : il s’agit de rendre compte de l’action exercée par toutes ces configurations signifiantes plus ou moins sédimentées

Dans la troisième partie, nous essayerons de répondre à une double demande : il s’agira dedes *déterminations* « extérieures », de la « pression » exercée sur l’énonciation comme action par la situation, et donc aussi par des actions antérieures et par les sémiotiques-objets ainsi produites : par des formes de vie, des pratiques, des textes, des genres. L’énonciation singulière rencontre nécessairement

bref, par tout ce que subsume l’expression sémiotique de « praxis énonciative ».

aaUne nouvelle fois, l’entrée en résonance avec la sémiotique de Fontanille, pourvue d’un soubassement antrhopologique, ou de Coquet (2007), par le biais d’une phénoménologie du langage, peut être productive, même si les références ne sont pas les mêmes. Dans *Formes de vie* (2015a), Fontanille scrute la limite où la question du sémiotique appelle des réponses touchant à sa possibilité même. « La sémiose est-elle seulement affaire humaine ? », se demande-t-il (2015b), avant d’ajouter : « Ou bien faut-il en étendre la possibilité à toute forme de socialité ? ». L’instance d’énonciation prend-elle une forme collective, voire impersonnelle et indéfinie ? Mais aussi, quel est ce seuil caractérisé, spécifiquement, par l’épilinguistique selon Culioli et l’activité méta-sémiotique, qui serait définitoire de l’énonciation « humaine », la capacité d’auto-description au sens où l’entend Lotman (Fontanille 2015a) ?

On mesure ainsi tout le chemin accompli depuis la sémiotique greimassienne, quand l’application du principe d’immanence rimait avec l’exclusion d On peut se rappeler les critiques adressées au parcours génératif du contenu par le prxématicien Bres :

De fait, le terrain pour une prise en considération de ce qui échappe au système de la langue ou, du moins, vient l’enrichir *a* *posteriori*, a été préparé par la notion sémiotique de praxis énonciative, introduite par Greimas et développée en particulier par Bertrand et Fontanille. Pour prendre la mesure des avancées, remontons, brièvement, à la conception hjelmslévienne du système de la langue, avant d’aborder la question sous l’angle des modes d’existence.

Bres chemin accompli mesurer dpuis le parcours génératif modple phare de la sémiotique greimassienne. Pour bien prendre la mesure, donnons la parole à Bres qui en critique les bases du point de vue de la praxématique.

Il est peu pertinent de dire que l’action énonciative et l’événement du sens ont lieu *dans* un contexte particulier : comme le souligne Dominique Maingueneau (2014 : 21)[[68]](#footnote-68),

La conception « intégrative » du contexte proposée par la sémiotique permet, justement, de rendre compte de la manière dont le contexte contribue activement à la production du sens. La sémiotique nous donne les moyens de préciser les modalités de cette participation.

, situation de communication maingueneau théorie des topoï praxis énonciative portée communicationnelle est liéeà l’essor du champ pragmatique théoriser le passage d’une conception communicationnelle à une conception institutionnelle. RéintFoucault es dispositifis institustionnels, eption institutionnelle. ussi bien que linguistiques. ensntanille entre ouvertement eégrer la dimension sociale mécanimes de formation au sein des dispositifis institustionnels, Foucault

En même temps, la notion d’actualisation oriente notre regard vers la construction de la référence et son articulation au contexte. C’est bien ce qui fait la force de la praxématique par rapport à la sémiotique greimassienne, comme l’a montré Bres (1994) : la praxis linguistique est informée par les praxis personnelles et interpersonnelles, individuelles ou collectives, sociales et culturelles (Détrie 2016). Mais nous avons vu que Courtés cherche à réintroduire le contexte et la sémiotique post-greimassienne, en particulier sous la plume de Fontanille, sort elle-même de l’immanence du texte en conférant à la construction des sémiotiques-objets un soubassement sociétal et, sous certaines conditions, culturel (Fontanille 2015a, 2015b).

Voyons donc quel sort la sémiotique des pratiques (Fontanille 2008) réserve au « contexte ». Elle développe une idée qui affleure déjà dans *Sémiotique du discours* (2003 [1998]) : 91) :

Bien des discussions portant sur la nécessité de « sortir de l’immanence » de la langue ou du texte perdent de leur intérêt si on ne décide pas *a priori* quels sont les éléments d’analyse pertinents. La linguistique textuelle ayant décidé que seuls les éléments verbaux étant pertinents, elle découvre inévitablement la nécessité d’intégrer des éléments du « contexte », puisque la signification ne repose pas exclusivement sur les éléments verbaux. De même, faut-il décider avant analyse que, dans un tableau, seule la surface peinte est pertinente ? Certainement pas, car, on prendrait alors le risque de devoir ajouter, après-coup, et au titre du « contexte », les autres tableaux d’une même série, les autres tableaux du même peintre, puis le cadre, la bordure, l’accrochage, peut-être même l’architecture de la salle où il est installé, et les positions d’observations qu’elle impose.

Jacques Fontanille en conclut que seul le point de vue du texte impose la notion de contexte, alors que le point de vue du discours permet de s’en affranchir. C’est là tout l’enjeu du parcours génératif de l’expression dont *Pratiques sémiotiques* (2008) et *Formes de vie* (2015a) fournissent la version la plus aboutie.

D’une part, à la faveur d’une généralisation, le terme même de « contexte » en vient à désigner les éléments « accessoires » qui, à différents niveaux d’analyse – du texte, mais aussi du signe, de l’objet, de la pratique ou de la forme de vie – échappent au principe de pertinence.

D’autre part, la sémiotisation du contexte s’opère à travers l’intégration des éléments accessoires au niveau de pertinence englobant le niveau considéré. Ainsi, le support matériel, qui peut échapper à une linguistique ou à une sémiotique du texte, est pris en considération au niveau supérieur de l’objet. Au sein de la pratique, le texte verbal et l’image, par exemple, mais aussi l’environnement endossent des rôles actantiels. La forme de vie, cet agencement syntagmatique accueillant des valeurs, des émotions, des normes…, rencontre elle-même, nécessairement, des « préconstruits » sociaux, par exemple institutionnels, mais aussi culturels. Elle est, en cela, révélatrice des transformations sociétales.

Sur ce point, la sémiotique peut dialoguer avec l’analyse du discours qui, dès les années soixante-dix et quatre-vingt, focalise sur les conditions de toute énonciation.

Le déplacement d’accent opéré par Courtés, Bres Enfin, il annonce par certains aspects les développements qui trouveront leur aboutissement dans la sémiotique des années deux mille, en particulier celle des pratiques (Fontanille 2008).

L’acte devient une action dans la mesure où il est « incarné », qu’il se voit conférer un supplément de « réalité ».

La notion de contexte trace un espace de de rencontre, de confrontation et de dissension, mais aussi de convergences, d’échanges, voire de collaborations possibles.

Un des défis consiste alors à prendre la mesure des développements récents de la sémiotique, en particulier sous l’égide de Fontanille et de Dondero.

**Plus largement, au  locuteur, qui se constitue en sujet grâce à l’appareil sui-référentiel, correspond l’« homme parlant que nous trouvons dans le monde » (Benveniste 1966 [1958] : 259). D’où une tension fondamentale entre la « personne » (grammaticale), le « sujet » - « c’est dans et par le langage que l’homme se constitue comme sujet » (Benveniste (1966 [259]) - et l’ « individu » ou, plus généralement, l’ « homme », entre le discours, où une instance linguistique prend la forme du *je,* et l’ordre de la réalité, autour des notions d’individu et d’homme, et**

Il semble, en effet, que le déplacement d’accent que Courtés propose dans « L’énonciation comme acte sémiotique » (1998) s’autorise de ces avancées, mais aussi de la caractérisation du « faire transformateur » selon Fontanille (1989). Certes, tout en annonçant par certains aspects les développements qui trouveront leur aboutissement dans la sémiotique des années deux mille, en particulier celle des pratiques (Fontanille 2008), Courtés reste globalement fidèle à la tradition greimassienne[[69]](#footnote-69). Le faire communicatif se soumet au modèle narratif[[70]](#footnote-70). Les lignes n’en bougent pas moins, tout comme, dès les années soixante-dix, le modèle actantiel, en étant l’expression d’une « praxis déterminée » (Courtés 1976 : 84), a fait ressentir la nécessité du tournant à venir. En effet, parler d’acte de jonction du plan du contenu et de l’expression ne suffit pas : il contribue à définir l’énonciation dans le *Dictionnaire* ainsi que le produit de celle-ci, « la sémiosis ou, pour être plus précis, cette suite continue d’actes sémiotiques qu’on appelle la manifestation » (1979 : 127). L’acte devient une action dans la mesure où il est « incarné », qu’il se voit conférer un supplément de « réalité » Un des défis consiste alors à prendre la mesure des développements récents de la sémiotique, en particulier sous l’égide de Fontanille et de Dondero. Nous retrouverons ce point dans la troisième partie.

Dans l’immédiat, nous ouvrirons sur des disciplines linguistiques, en essayant de circonscrire des lieux de confrontation et de discussion, mais aussi de cerner les apports des unes et des autres. Ainsi, dans quelle mesure incombe-t-il aux cadres théoriques de la pragmatique – et de l’analyse du discours, comme nous le verrons – d’« habiller » l’acte d’énonciation, c’est-à-dire de lui donner le surcroît de « réalité » qui en fait une action ? Ce n’est sans doute pas un hasard que Courtés (1998 : 9) recoure au terme « action » en rapport avec les actes de langage, en définissant l’action par l’« efficacité concrète » de la parole. Pour développer la réflexion plus avant, on notera que le pragmaticien Berrendonner (1981)  convoque la distinction wittgensteinienne entre le *dire* et le *montrer* pour mettre la performance[[71]](#footnote-71) ou, si on nous pardonne ce néologisme, la « performation » en relation avec l’actualisation et avec la gesticulation :

À quoi voit-on en effet qu’un locuteur s’empare d’une proposition, l’assume, et la soumet à la validation d’autrui ? Essentiellement, au simple fait, parfaitement locutoire, qu’il l’énonce, c’est-à-dire la performe, prononce le signifiant à elle associé, bref l’*actualise*. […] Je propose donc d’admettre que la valeur primitivement « constative » ou « assertive » de tout énoncé est portée par l’acte locutoire d’actualisation de cet énoncé, considéré comme symptôme gestuel. […] rien n’interdit de considérer l’énonciation comme un acte, puisqu’elle est bel et bien gesticulation. […] Car l’énonciation est un geste, c’est-à-dire qu’elle a le statut sémiotique d’un symptôme : sa valeur signifiée s’exhibe sans se dire, sans s’autodésigner. Le geste, lui, est capable de montrer, sans raconter (*ibid.* : 121 ; nous soulignons).

Nous nous en autoriserons pour examiner de plus près la notion d’actualisation, en intégrant la praxématique au champ des disciplines avec lesquelles l’échange promet d’être fécond.

comme « cours d’action ».

3. Énonciation et gestualité

Pour Berrendonner, l’exhibé selon Wittgenstein met en avant le rôle du signifiant. Il est alors significatif que, dans les termes de Todorov (1970 : 4-5), la dimension illocutionnaire s’assortisse de l’actualisation sur le plan sémantique, mais aussi de l’acte matériel de production du signifiant. Dire « Je viendrai demain », c’est produire, en plus de l’acte illocutionnaire (d’affirmation, de promesse, d’avertissement), une « unité de sens » en relation avec des circonstances matérielles et une *suite phonique ou graphique*. La sémiotique nous donne les moyens d’en rendre compte davantage.

Ainsi, fondamentalement, le geste énonciatif met en œuvre, *a minima*, l’opération de débrayage définie en sémiotique greimassienne : elle s’organise autour de l’acte de langage dont résulte la schizie entre l’instance d’énonciation et le produit manifesté, et qui négocie le passage entre l’immanence, c’est-à-dire l’expérience (perceptive, sociale, scientifique, etc.), et la manifestation, par exemple dans un texte. « En bref, écrivent Dondero et Fontanille (2012 : 30), l’acte de langage qui était invoqué dans la définition greimassienne du débrayage était bel et bien déjà un acte pratique et non un simulacre formel qui aurait pu être extrait de la manifestation énoncée elle-même ». Et ils ajoutent (*ibid*. : 31) que la séquence pratique de l’acte, dont nous postulons la validité au delà même de l’expérience visible, repose sur l’interaction entre l’énergie et la matière, entre une intensité affectant la perception et ce qui est rendu présent, à savoir une entité matérielle.

C’est un tel acte de matérialisation, cette fois de l’espace d’énonciation, que Julien Gracq (1995 : 656) décrit de manière imagée : « Quand j’ai commencé à écrire, il me semble que ce que je cherchais, c’était à matérialiser l’espace, la profondeur d’une certaine effervescence imaginative débordante, un peu comme on crie dans l’obscurité d’une caverne pour en mesurer les dimensions d’après l’écho ». On a pu montrer ailleurs (Colas-Blaise 2009 : 60-61) que la pensée « *concrète* » qui, écrit Gracq (1977 [1948] : 180-181 ; les italiques sont dans le texte), « *est quelque chose qui demande à être mimé plutôt qu’exprimé*», met à contribution, avec ses « charges affectives instables, son épanchement de cataracte », son « mélange intime de “mouvements” divers » certaines des figures iconiques du corps distinguées par Fontanille (2004 : 157). Il en va ainsi du « corps-chair », qui est le siège des motions intimes, mais aussi du « corps-creux » en tant que contenant ainsi que du corps pourvu d’une enveloppe dont l’une des faces est tournée vers l’unification des énergies et l’autre, comme surface d’inscription, vers les échanges avec l’extérieur. « L’écriture, note Barthes (1981 : 184), c’est la main, c’est donc le corps : ses pulsions, ses contrôles, ses rythmes, ses pesées, ses glissements, ses complications, ses fuites […] ».

C’est, en effet, essentiellement aux sémioticiens – qui, sur ce point, rencontrent aussi les intérêts de certains linguistes – que nous demandons de rendre compte de la matérialité du mot et, plus particulièrement, chez Julien Gracq, de la scription italique : elle met en évidence la plasticité du signifiant, mais aussi le graphème ou le mot comme figure[[72]](#footnote-72) ou icône[[73]](#footnote-73) stable et reconnaissable, qui se détache sur le fond de la page blanche, c’est-à-dire, selon la définition qu’en donne Fontanille (2003), le corps-actant constitué d’une structure matérielle contenue dans une enveloppe et d’une énergie associée à un mouvement[[74]](#footnote-74). La scription italique *mime* l’ajustement toujours singulier et unique[[75]](#footnote-75) du geste de la main à la matérialité du papier, en exhibant ce qui peut être considéré comme une marque de subjectivité. Notre conception de l’énonciation comme action et la pensée de la marque de Kerbrat-Orecchioni seraient complémentaires sur ce point, seule la « direction » – de l’énonciation vers le texte ou du texte vers ce à quoi, indiciellement ou, mieux, indexicalement[[76]](#footnote-76), il renvoie – variant d’un cas à l’autre[[77]](#footnote-77), si la marque n’était nécessairement conçue dans sa plasticité et sa matérialité, voire dans sa corporéité.

Il faut évidemment qu’une suite de lettres délimitée par des blancs soit considérée comme un corps-actant ou un objet : ce dont Fontanille semble confirmer la possibilité en suggérant un rapprochement entre l’objet et la langue (Fontanille 2011a : 160). La trace énonciative peut être approchée efficacement sous l’angle de l’empreinte dont l’analyse nécessite, écrit-il (2003, 2011), une sémiotique du corps. Elle garde la trace signifiante des tensions et des conflits (par exemple, de l’énergie libérée par le geste de la main et de la résistance opposée par la toile ou le papier) qui sous-tendent l’énonciation comme action.

Mais pour rendre compte de la plasticité du mot, on gagne à s’adresser aussi à la théorie de l’énonciation, conçue sur le modèle d’une théorie de la perception, développée par Bordron (2002, 2011). L’« architecture générale de l’expression » (2010 : 273) permet d’étudier la genèse de la sémiosis par solidarisation d’un plan du contenu et d’un plan de l’expression.

Nous en inspirant librement, nous pouvons rétablir, par analogie avec l’expérience gustative, par exemple, un moment *indiciel* initial où quelquechose prépare la « prise » énonciative (Bordron 2002 : 642). Cette première « rencontre » est encore de l’ordre de l’« hypothèse » (*ibid*. : 649) : « […] rien n’est d’abord donné comme un *ceci* que l’on pourrait d’emblée qualifier, mais plutôt comme une question posée à nos sens. L’indice est la forme sensible du questionnement » (Bordron 2010 : 270).

On retrouve l’idée que, dans une situation d’énonciation donnée, le geste énonciatif concentre sur lui une *force* qui se déploie d’elle-même ou est mise en relation avec un mouvement passant progressivement du virtuel au réalisé à travers l’advenue, à terme, à un ordre symbolique. On peut comprendre ainsi le mouvement du débrayage (Greimas et Courtés 1979) : énoncer, c’est, d’abord, donner un mode d’existence à un *il y a* *(quelque chose),* en un geste anté-thétique, antérieurement à l’indexicalisation « ceci », mais aussi à la forme prédicative du jugement, qui se traduit par un « c’est cela ». La deixis et la prédication caractérisent le moment de la sémiose, par exemple de la textualisation.

Ainsi, l’*iconisation* selon Bordron[[78]](#footnote-78) fait qu’en amont de la cofondation d’un sujet et d’un objet, c’est-à-dire à un stade anté-subjectif et anté-objectif, un proto-sujet[[79]](#footnote-79) prend position en faisant l’expérience du temps et de l’espace, d’une socialisation, voire d’une culturalisation primaires[[80]](#footnote-80). Les éléments entrent en rapport les uns avec les autres et une jonction s’ébauche. Il est ainsi possible de rendre compte du graphème tracé à la main – par exemple, peint sur la toile comme surface et support – à travers les catégories de la forme (une extension spatiale et/ou temporelle ; une limite ; une direction), de la matière (une densité, une disposition, une force) et de la qualité (une dominante, par exemple, chromatique, une saturation et une intensité (Bordron 2011 : 170)).

Que le geste énonciatif ainsi conçu entre dans la définition de l’énonciation comme une action, Bordron (2016) le suggère en proposant une triple distinction, au titre de l’effectuation d’une image, c’est-à-dire de la dynamique créatrice : si la notion de possible - l’énonciation concernerait le passage de significations possibles à des significations réelles - est jugée assez pauvre, la notion greimassienne de mode d’existence (du virtuel à l’actuel et au réalisé) permet d’approcher l’acte d’énonciation davantage ; Bordron opte enfin pour une troisième conception de l’action (qui n’exclut pas les deux autres formes) conçue sur le mode de l’entéléchie selon Aristote, c’est-à-dire du passage de la puissance à l’acte puis à la réalisation.

Mais trois autres aspects méritent considération.

L’énonciation comme acte, nous dit Berrendonner (1981 : 121), est aussi « gesticulation ». Or, de la gesticulation à la mise en scène et en spectacle, il n’y a qu’un pas. On peut convoquer un double éclairage : par l’analyse du discours et par la praxématique. D’une part, Maingueneau (1998, 2016) recourt à la notion de scène d’énonciation. La scène d’énonciation naît de l’interaction de trois scènes complémentaires : la scène englobante, la scène générique et la scénographie :

[…] appréhender une situation de discours comme *scène d’énonciation*, c’est la considérer de l’intérieur, comme le cadre que la parole montre (au sens pragmatique) dans le mouvement même où elle se déploie. Un texte est en effet la trace d’un discours où la parole est *mise en scène*. Le terme « scène » en français présente l’intérêt de pouvoir référer à la fois à un *cadre* et à un *processus* : c’est à la fois l’espace sur lequel sont représentées les pièces (« sur la scène on voit… », « Marie entre en scène ») et les séquences d’actions, verbales et non-verbales, qui investissent cet espace (« tout au long de la scène », « une scène de ménage »…). De fait, si le discours présuppose un certain cadre, défini par les contraintes du genre, il doit aussi gérer ce cadre à travers la mise en scène de son énonciation (2016).

D’autre part, en praxématique, l’actualisation discursive en tant qu’opération graduelle peut se définir comme une « mise en spectacle linguistique » (Détrie, Siblot, Verine, 2001 : 15), qui comporte entre autres une dimension sensible. Sur ce point, la sémiotique n’est pas en reste : la pratique selon Fontanille (2008) s’organise autour d’une scène prédicative (parmi les actants dotés de rôles figurent le texte verbal ou visuel, l’environnement, l’observateur). Sous la plume de Maria Giulia Dondero (2014 : 18), le concept de scène est mis à contribution par une sémiotique soucieuse de décrire les pratiques quotidiennes et le sens en acte ; la sémiotique oppose alors la scène dans sa singularité à la stratégie, caractérisée par la répétition.

Enfin, considérons l’énonciation comme un phénomène multimodal, l’énonciation verbale réclamant la participation du corps à la production de l’énoncé « total » que Cosnier (entre autres 2007, 2016) appelle « totexte ». Ce dernier comprend alors le texte verbal mais aussi le « co-texte » (le vocal et le gestuel). Le geste énonciatif peut être appréhendé dans une perspective interactionnelle, ainsi par Mondada (entre autres 2005, 2016). Du point de vue de l’étude de l’interaction issue de l’analyse conversationnelle, elle opte pour une analyse empirique de la parole en interaction. C’est l’énonciation « en train de se faire » qui est ainsi captée à travers une analyse du phénomène des *pre-beginnings* en situation de dialogue : elle met à contribution des ressources non seulement linguistiques, mais multimodales (par exemple, au niveau du geste, du regard, du déplacement). On en retiendra surtout que toute action énonciative est multimodale et que, appréhendée *in vivo*, elle intègre le mouvement comme une de ses composantes essentielles.

Plus que jamais, on peut analyser l’*action* énonciative, notamment dans son articulation à l’espace et au temps et dans son déploiement aspectuel, modal ou passionnel. La sémiotique contemporaine s’y emploie.  Désormais, l’action ne se résume plus à un « “acte en papier” », comme le soulignait Greimas, et l’énonciation ne se soumet plus au modèle narratif applicable, on a pu le noter, au faire communicatif lui-même. Nous pouvons concevoir l’action énonciative sur le modèle de la pratique considérée comme un « cours d’action » « ouvert et fluctuant » (Fontanille 2011b), dont il faut étudier le *modus operandi* en temps réel, c’est-à-dire les modalités de la production de sémiotiques-objets (dont les textes et les scènes prédicatives comme produits de l’action énonciative)[[81]](#footnote-81) et, plus particulièrement, les interactions avec d’autres actions. C’est en ce sens que l’expression « énonciation en acte » ou « énonciation vivante » (cf. Fontanille 2003 [1998]) est pourvue d’un supplément de sens. En particulier, on peut caractériser la manière dont, dans une situation sémiotique donnée[[82]](#footnote-82), l’instance d’énonciation est à l’origine d’agencements syntagmatiques réglés, en sélectionnant par exemple un médium, un circuit de diffusion médiatique, mais aussi un langage, des contenus possibles, en les conduisant vers la manifestation à un des niveaux de pertinence du parcours de l’expression (Fontanille 2008). D’autres sont potentialisées ou virtualisées, sur le fond d’énonciations antérieures. Tout ceci à travers des confrontations, des adaptations, des réinventions et des entrées en concurrence des supports, des médias, des contenus les uns avec les autres. Ce sont ces interactions, réalisées différemment selon les sémiotiques-objets (textes, scènes prédicatives, formes de vie…) visées, qui confèrent leur identité propre à l’énonciation comme cours d’action, sur le fond d’autres agencements potentiels, alternatifs. On dira, en considérant l’action énonciative comme une pratique produisant des sémiotiques-objets, qu’elle se charge de valeurs, tout comme la pratique étudiée par Fontanille (2011b), à travers les formes modales, sensibles et passionnelles, spatiales et temporelles ou encore rythmiques. Elles seraient indissociables de l’émergence d’« usages » énonciatifs, qu’on peut appeler des styles (collectifs). Quant à Maria Giulia Dondero (2014 : 44), elle montre comment la pratique peut être analysée à travers la confrontation de textualisations (notes, photo, vidéos…) et de notations, l’arrachant à ce qu’elle a d’éphémère, et comment elle donne lieu à une « diagrammatique de médiations ». À travers les traductions multiples, les textualisations sont saisies « en acte ».

Enfin, dès lors qu’on cherche à rendre compte du « cours d’action », la notion de situation (sémiotique) – situation-occurrence ou situation-type (Fontanille 2011b) –, qui ne se résume pas au contexte, est essentielle. Nous proposons de l’approcher davantage, en nous interrogeant sur d’autres possibilités de collaboration interdisciplinaire.

4. La notion d’action au confluent de la sémiotique, de la sociologie, de l’anthropologie et de la philosophie

Il nous semble, en effet, que la notion d’action énonciative appelle une incursion dans les terres des sciences humaines et sociales. Véritable notion-carrefour, elle accepte, voire suscite un éclairage multiple : par la sémiotique, ainsi que nous l’avons vu, mais aussi par la philosophie, la sociologie et l’anthropologie. Certes, la vigilance est de mise : certains concepts liés étroitement à l’idée d’action en sociologie – la norme, l’identité, le rôle, la situation, l’institution, l’habitude… – sont pertinents pour la sémiotique ; d’autres, tel le concept d’intention, éprouvent les limites que celle-ci s’assigne, par exemple, en substituant au concept d’intention celui d’intentionnalité.

On peut montrer, d’entrée, l’intérêt de la typologie des motifs déterminants de l’activité sociale de Weber (1995 [1971, 1922] : 12 ; trad. 55 ; *apud* Joas 2008 [1999, 1992] : 48) – tout en récusant l’idée de hiérarchie que ce dernier cherche à introduire. En fonction de cette typologie, l’activité sociale peut être déterminée de façon rationnelle en finalité (*zweckrational)*, les attentes étant déterminées par les comportements des objets du monde extérieur ou d’autres hommes ; quand elle est déterminée de façon rationnelle en valeur (*wertrationa*l), les valeurs intrinsèques au comportement peuvent être d’ordre éthique, esthétique, religieux ou autre ; elle peut être déterminée de façon affectuelle (*affektuell*) par des passions et des sentiments ; elle peut, enfin, être déterminée par « coutume invétérée ». Rejetant l’idée d’une disqualification des actes qui échappent au modèle rationnel, et prenant sur ce point nos distances avec la typologie wébérienne, nous retiendrons pour notre propos que l’action sociale peut, par certains de ses aspects, se soustraire au contrôle rationnel, qu’elle est dépositaire de valeurs (en particulier, une éthique de la responsabilité serait liée à l’action rationnelle en finalité) et qu’elle est porteuse d’émotions, de passions. C’est bien ce qui autorise un élargissement de la réflexion tel celui que propose Joas (2008 [1999, 1992]) du point de vue d’une théorie à la fois philosophique et sociologique de l’action. Nous nous en tiendrons ici aux daaments, en ciblant trois aspects : la remise en question du caractère téléologique de l’action ; l’importance de la corporéité et l’enjeu que représente la fondation anthropologique de la théorie de l’action ; une socialité « primaire ».

Joas s’interroge sur le caractère téléologique de l’action : entre autres, il rappelle que Dewey critique le schéma de la fin et des moyens en refusant à l’activité imposée par soi-même ou par autrui tout caractère prototypique (*ibid.* : 166). Joas n’envisage pas seulement les conséquences de l’abandon d’une interprétation téléologique sur la manière de concevoir un comportement réglé ou régulé, mais il propose une définition de la *situation* susceptible d’intéresser le sémioticien. Il écrit ainsi (*ibid*. : 170) :

Toute action a lieu dans une situation déterminée. Pour la pensée téléologique, ce constat implique seulement que la réalisation des intentions préconçues doit prendre en compte les conditions données et utiliser les instruments disponibles dans telle situation particulière. […] Ce qui manque dans une telle conception, et qui apparaît immédiatement dès lors qu’on renonce au mode de pensée téléologique, c’est le lien *constitutif*, et non pas seulement *contingent*, de l’agir humain avec son contexte. […] Notre perception des situations comprend en général déjà un jugement sur la convenance ou la non-convenance de certaines manières d’agir. Il apparaît ainsi que les situations ne sont pas seulement une zone neutre dans laquelle se déploient des intentions conçues hors de tout contexte, mais qu’elles semblent, dès le stade de la perception, appeler, provoquer certains actes.

Cela ne fait que confirmer que le modèle de l’action strictement vectorisée ou de la programmation qui, en sémiotique greimassienne, s’offre à un ordonnancement à rebours, à partir de la fin visée, est déclaré sinon inadéquat, du moins insatisfaisant. Surtout, nous retiendrons pour notre propos le caractère « constitutif », plutôt que « contingent », du rapport de l’agir humain avec la situation dans laquelle il se produit[[83]](#footnote-83). Ces réflexions croisent celles de Fontanille quand il définit la situation sémiotique comme une « configuration hétérogène qui rassemble tous les éléments nécessaires à la production et à l’interprétation de la signification d’une interaction communicative » (2006 : 222), en l’érigeant en niveau de pertinence.

Dans ce cas, il ne suffit pas de dire que la situation permet de faire l’expérience du « monde », l’énonciation comme action conférant à des contenus une forme de manifestation signifiante. Le point essentiel, c’est que, d’une part, la situation tend vers et appelle – « provoque » – une certaine action. Ce qui pose la redoutable question des *déterminations* « extérieures », de la « pression » exercée sur l’énonciation comme action par la situation, et donc aussi par des actions antérieures et par les sémiotiques-objets ainsi produites : par des formes de vie, des pratiques, des textes, des genres, bref, par tout ce que subsume l’expression sémiotique de « praxis énonciative ». L’énonciation singulière rencontre nécessairement ce substrat énonciatif, socialisé et culturalisé, largement collectif, par rapport auquel elle doit se configurer.

D’autre part, l’énonciation comme action ou cours d’action doit *s’ajuster*[[84]](#footnote-84) à la situation, non seulement en répondant aux exigences que celle-ci projette devant elle, non seulement en se conformant à un modèle existant ou en le confirmant, mais en (re)configurant la situation elle-même. On peut lui supposer un « fonctionnement factitif », un peu au sens où l’entend Michela Deni (2002 ; *apud* Fontanille 2005) à propos des objets. La situation sémiotique *intervient* dans la production des sémioses, les informe et les gère et elle est informée en retour.

Il apparaît aussi, et le « fonctionnement factitif » le souligne à sa façon, que l’énonciation comme action a une dimension nécessairement interactive. Ceci à un double titre : à travers les ajustements (à la situation, à des énonciations antécédentes) dont il vient d’être question ; à travers les liens que l’énonciateur établit avec l’énonciataire, ensuite.

Mais la réflexion de Joas rencontre les préoccupations de la sémiotique d’une autre manière : la compréhension non téléologique de l’intentionnalité le conduit à cibler la dimension de la corporéité. Telle est la condition, écrit-il (2008 [1999, 1992] : 178), pour que la théorie de l’action évite toute « implication activiste » et dépasse l’idée d’un enchaînement incessant d’actes particuliers. Convoquant Merleau-Ponty, il met en avant l’« intentionnalité préreflexive du corps » (*ibid.* : 180) et toutes ces formes d’action qui, telles le rire et les pleurs, sont d’ordinaire exclues de l’objet d’étude. Une fois encore, la dimension intersubjective est accentuée : le schéma corporel, par l’intermédiaire duquel le corps propre est donné au sujet agissant, est le résultat d’un processus intersubjectif.

Dans la foulée, Joas envisage une possible fondation anthropologique de la théorie de l’action, avant d’émettre le postulat d’une « socialité primaire », c’est-à-dire « d’un rapport social antérieur à toute intentionnalité consciente, d’une structure de l’agir commun qui ne tient tout d’abord à rien d’autre qu’à l’interaction de nos corps » (1999 [1992] ; 192-193). Une nouvelle fois, l’entrée en résonance avec la sémiotique de Fontanille, pourvue d’un soubassement antrhopologique, ou de Coquet (2007), par le biais d’une phénoménologie du langage, peut être productive, même si les références ne sont pas les mêmes. Dans *Formes de vie* (2015a), Fontanille scrute la limite où la question du sémiotique appelle des réponses touchant à sa possibilité même. « La sémiose est-elle seulement affaire humaine ? », se demande-t-il (2015b), avant d’ajouter : « Ou bien faut-il en étendre la possibilité à toute forme de socialité ? ». L’instance d’énonciation prend-elle une forme collective, voire impersonnelle et indéfinie ? Mais aussi, quel est ce seuil caractérisé, spécifiquement, par l’épilinguistique selon Culioli et l’activité méta-sémiotique, qui serait définitoire de l’énonciation « humaine », la capacité d’auto-description au sens où l’entend Lotman (Fontanille 2015a) ?

Conclusion

Au terme de ces investigations, nous considérons que le point de vue de l’agir ou de l’action peut faire avancer la réflexion sémiotique sur l’énonciation à condition qu’on s’écarte du schéma classique de la communication et que ces concepts s’enrichissent d’une quadruple dimension : sensible, à travers leur ancrage dans la corporéité ; dynamique, à travers l’actualisation dans une sémiose ; interactionnelle à travers leur capacité d’ajustement, à la situation, au cours de la vie, à l’A(a)utre ; orientée : l’accommodation syntagmatique doit rendre signifiants l’imprévu, l’aléa, le risque et l’obstacle ou encore les renversements d’équilibre.

Il apparaît, en fin de compte, que l’énonciation comme action ne peut être approchée de manière satisfaisante que grâce au concours de disciplines multiples, ressortissant au champ des sciences du langage, mais aussi à celui des sciences humaines et sociales. Au delà des divergences théoriques, voire épistémologiques, qu’on ne saurait nier ni réduire, les différentes disciplines convoquées ici entrent en résonance en apportant des réponses à un questionnement commun, largement transversal : la production de configurations signifiantes et leur rôle sociétal.

Bibliographie

ANGERMULLER, Johannes, PHILIPPE, Gilles (éds) (2015), *Analyse du discours et dispositifs d’énonciation – Autour des travaux de Dominique Maingueneau*, Limoges, Lambert-Lucas.

ANSCOMBRE, Jean-Claude, OSWALD, Ducrot (1976), « L’argumentation dans la langue », *Langages*, 10, no 42, pp. 5-27.

BARTHES, Roland (1981), *Le grain de la voix*, Paris, Seuil.

BALLY, Charles (1965 [1932]), *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, Francke.

BARBÉRIS, Jeanne-Marie, BRES, Jacques, SIBLOT, Paul (1998), *De l’actualisation*, Paris, CNRS Éditions.

BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale,* I, Paris, Gallimard.

BENVENISTE, Émile (1974), *Problèmes de linguistique générale*, II, Paris, Gallimard.

BERRENDONNER, Alain (1981), *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.

BERTRAND, Denis (2005), « Deixis et opérations énonciatives », dans MONTICELLI, Daniele, PAJUSALU, Renate, TREIKELDER, Anu (éds), « De l’énoncé à l’énonciation et vice versa. Regards multidisciplinaires sur la deixis », *Studia Romanica Tartuensia*, IVa, Tartu University Press, pp. 171-185.

BORDRON, Jean-François (2002), « Perception et énonciation dans l’expérience gustative. L’exemple de la dégustation d’un vin », dans HÉNAULT, Anne (dir.), *Questions de sémiotique*, Paris, PUF, pp. 639-665.

BORDRON, Jean-François (2010), « Perception et expérience *», Signata, Annales des Sémiotiques/Annals of Semiotics*, no 1, pp. 255-293.

BORDRON, Jean-François (2011), *L’iconicité et ses images*, Paris, PUF.

BORDRON, Jean-François (2016), « L’énonciation en image : quelques points de repère », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 225-237.

BRES, Jacques (1994), *La narrativité*, Louvain-la-Neuve, Duculot.

COLAS-BLAISE, Marion (2009), « Comment dire le soi ? Éléments pour une approche sémiotique de l’écriture-événement », dans LECLERCQ, Jean, MONSEU, Nicolas (éds), *Phénoménologies littéraires de l’écriture de soi*, Dijon, Éd. universitaires de Dijon, pp. 55-64.

COLAS-BLAISE, Marion (2011a), « Les types et les régimes de la prise en charge : de la linguistique de l’énonciation à la sémiotique du discours », dans COLTIER, Danielle, DENDALE, Patrick (éds), *La prise en charge énonciative*, Bruxelles, De Boeck / Duculot, pp. 37-54.

COLAS-BLAISE, Marion (2011b), « L’énonciation à la croisée des approches. Comment faire dialoguer la linguistique et la sémiotique ? », *Signata, Annales des sémiotiques / Annals of Semiotics,* no 1, pp. 39-89.

COQUET, Jean-Claude (1997), *La quête du sens*, Paris, PUF.

COQUET, Jean-Claude (2007), Phusis *et* logos. *Une phénoménologie du langage*, Paris, Presses universitaires de Vincennes.

COSNIER, Jacques (2007) « Le corps et l’interaction », dans CHABROL, Claude, OLRY-LOUIS, Isabelle, *Interactions communicatives et psychologie*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, pp. 91-98.

COSNIER, Jacques (2016), « Énonciation-dénonciation et interaction : le point de vue d’un étho-psychologue », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 300-312.

COURTÉS, Joseph (1976), *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette.

COURTÉS, Joseph (1998), « L’énonciation comme acte sémiotique », *Nouveaux Actes sémiotiques*, nos 58-59, pp. 7-60.

CULIOLI, Antoine (1968), « Assertion », *Encyclopédie Alpha*.

DENI, Michela (2002), *Oggetti in azione. Semiotica degli oggetti : dalla teoria all’analisi,* Milan, Franco Angeli.

DÉTRIE, Catherine (2016), « Des praxis sociales et personnelles à la praxis linguistique, ou comment le sujet expérientiel s’inscrit dans le dire », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 280-291.

De Chanay, Hugues (2009), « Corps à corps en 2007 : Nicolas Sarkozy face à Ségolène Royal », *Itinéraires*. URL : http://itineraires.revues.org/341 ; DOI : 10.4000/itineraires.341 (consulté le 01/01/2016).

DÉTRIE, Catherine, SIBLOT, Paul, VERINE, Bertrand (2001), *Termes et concepts pour l’analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris, Champion.

DONDERO, Maria Giulia (2006a), « Le texte et ses pratiques d’instanciation», *Actes sémiotiques.* [En ligne] Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/3207> (consulté le 01/01/2016).

DONDERO, Maria Giulia (2006b), « Quand l’écriture devient texture de l’image », *Visible*, no 2, pp. 11-31.

DONDERO, Maria Giulia (2009), « Image scientifique et énonciation du temps », *Visible* no 5, pp. 123-147.

DONDERO, Maria Giulia, Angenot Valérie, Guillaume Joachim, Shirkhodaei, Shima (2013), « Sémiotique de la communication en coprésence et à distance. Du textualisme à la sémiotique des pratiques », *Interfaces numériques*, vol. 2, no 3, 531-576.

DONDERO, Maria Giulia (2014), « Sémiotique de l’action : textualisation et notation », *Cadernos de Sémiótica Aplicada*, vol. 12, no 1, pp. 15-47.

DONDERO, Maria Giulia, FONTANILLE, Jacques (2012), *Des images à problèmes. Le sens du visuel à l’épreuve de l’image scientifique,* Limoges, PULIM.

DUBOIS, Jean, GIACOMO, Mathée, GUESPIN, Louis, MARCELLESI, Christiane, MARCELLESI, Jean-Baptiste, MÉVEL, Jean-Pierre (1973), *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.

Fenoglio, Irène (

FLOCH, Jean-Marie (1995), *Identités visuelles*, Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques (1989), *Les espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l’observateur*, Paris, Hachette.

FONTANILLE, Jacques (1991), « Aspectualisation, quantification, et mise en discours », dans FONTANILLE, Jacques (éd.), *Le discours aspectualisé*, Limoges, Pulim, pp. 127-143.

FONTANILLE, Jacques (1998a), « Faire, Décrire, Intervenir », *Protée* (26) no 2, pp. 105-11.

FONTANILLE, Jacques (1998b), « Avant-propos », *Nouveaux Actes sémiotiques*, nos 58-59, pp. 3-6.

FONTANILLE, Jacques (2002), « L’empreinte », dans VIOLI, Patricia, POZZATO, Maria Pia (éds), *Versus*, no 93, Milan.

FONTANILLE, Jacques (2003 [1998]), *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM.

FONTANILLE, Jacques (2004), *Soma et séma. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.

FONTANILLE, Jacques (2005), « Immanence et pertinence sémiotiques. Des textes aux pratiques », dans Raccah, Pierre-Yves (éd.), *Signes, langues et cognition*, Paris, L’Harmattan, pp. 209-227.

FONTANILLE, Jacques (2006), « Textes, objets, situations et formes de vie. Les niveaux de pertinence du plan de l’expression dans une sémiotique des cultures », dans ALONSO, Juan, BERTRAND, Denis, COSTANTINI, Michel, DAMBRINE, Sylvain (éds), *La transversalité du sens. Parcours sémiotiques*, Paris, PUV, Saint-Denis, pp. 213-240.

FONTANILLE, Jacques (2008), *Sémiotiques des pratiques*, Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques (2010), « L’analyse des pratiques : le cours du sens », *Protée,* vol. 38, no2, pp. 919.

FONTANILLE, Jacques (2011a), *Corps et sens*, Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques (2011b), « L’analyse du cours d’action : des pratiques et des corps », *Semen*, no 32, pp. 131-158. [En ligne] Disponible sur : <http://semen.revues.org/9396> (consulté le 01/01/2016).

FONTANILLE, Jacques (2014), « L’énonciation pratique : exploration, schématisation et transposition », Colloque Common’14, Liège, 24-26 septembre. [En ligne] Disponible sur : < www.lucid.ulg.ac.be/.../2015-ARC-COMMON-Publications>.

FONTANILLE, Jacques (2015a), *Formes de vie*, Liège, Presses universitaires de Liège.

FONTANILLE, Jacques (2015b), « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI e siècle », *Actes sémiotiques,* n° 118*.* [En ligne]. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5320> (consulté le 01/01/2016).

GENINASCA, Jacques (1997), *La parole littéraire*, Paris, PUF.

GOODMAN, Nelson (2005 [1968]) *Les langages de l’art. Une approche de la théorie des symboles*, Paris, Hachette.

GRACQ, Julien (1977 [1948]), *André Breton*, Paris, José Corti.

GRACQ, Julien (1995), *En lisant en écrivant*, dans *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, « La Pléiade ».

GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

GUILLAUME. Gustave (1970 [1929]), *Temps et verbe*, Paris, Champion.

JENNY, Laurent (2016), « Y a-t-il une énonciation photographique ? », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 256-263.

JOAS, Hans (2008 [1999, 1992]), *La créativité de l’agir*, Paris, Éditions du Cerf.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1980), *L’énonciation. De la subjectivité dans le langage,* Paris, Armand Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (2002), « Contexte », dans CHARAUDEAU, Patrick, MAINGUENEAU, Dominique (éds), *Dictionnaire d’analyse du discours*, Paris, Seuil, pp. 134-136.

KLINKENBERG, Jean-Marie (1996), *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck & Larcier.

LANDOWSKI, Éric (1989), *La société réfléchie*, Paris, Seuil.

LANDOWSKI, Éric (1997), *Présences de l’autre*, Paris, PUF.

MAINGUENEAU, Dominique (1998), *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.

MAINGUENEAU, Dominique (2014), *Discours et analyse du discours*, Paris, Armand Colin.

MAINGUENEAU, Dominique (2016), « L’énonciation, entre énoncé, texte et aphorisation », dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent, TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 214-224.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

MONDADA, Lorenza (2005), « L’exploitation située de ressources langagières et multimodales », dans FILLIETTAZ, Laurent, BRONCKART, Jean-Paul (éds), *L’analyse des actions et des discours en situation de travail : concepts, méthodes et applications*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 135-154.

MONDADA, Lorenza (2016), « L’énonciation comme phénomène émergent dans l’interaction : le cas des *pre-beginnings*», dans COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent,

TORE Gian Maria (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 313-334.

MONNERET, Philippe (2003), *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Champion.

ONO, Aya (2007), *La notion d’énonciation chez Émile Benveniste*, Limoges, Lambert-Lucas.

Alain Rabatel, *La construction textuelle du point de vue*

RABATEL, Alain (2011), « La sous-énonciation comme stratégie de co-construction interactionnelle des points de vue », dans VERINE, Bertrand, DÉTRIE, Catherine (éds) *L’actualisation de l’intersubjectivité : de la langue au discours*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 157-177.

RECANATI, François, 1979, *La transparence et l’énonciation*, Paris, Seuil.

TODOROV, Tzvetan (1970), « Problèmes de l’énonciation », *Langages*, 5, no 17, pp. 3-11.

TRABANT, Jürgen (1992), *Humboldt ou le sens du langage*, Liège, Mardaga.

VERINE, Bertrand, DÉTRIE, Catherine (2011), « Égogenèse et textualisation : l’apport de Jeanne-Marie Barbéris », dans VERINE, Bertrand, DÉTRIE, Catherine (éds) *L’actualisation de l’intersubjectivité : de la langue au discours*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 7-15.

VISETTI, Yves-Marie (2004, « Le Continu en sémantique : une question de formes », *Texto !* [en ligne] Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/Inedits/Visetti/Visetti\_Continu.html>. (Consulté le 01/01/2016).

VISETTI, Y.-M. & CADIOT, P., 2006, *Motifs et proverbes. Essai de sémantique proverbiale*,Paris, PUF.

WEBER, Max (1995 [1971]), *Économie et société*, trad. J. Chavy et E. de Dampierre, Paris, Plon ; *Wirtschaft und Gesellschaft*, Tübingen, 1922.

1. On entendra par « linguistique » une pluralité de disciplines (linguistiques de l’énonciation, pragmatique, analyse du discours, praxématique, etc.) se partageant un même champ de recherche. [↑](#footnote-ref-1)
2. À ce sujet, on pourra se reporter aussi à Colas-Blaise (2011a). [↑](#footnote-ref-2)
3. Courtés (1998) relie l’énonciateur et l’énonciataire par le biais de l’objet sémiotique. Il se propose, plus particulièrement, d’examiner les compétences sémantiques et modales des actants de l’énonciation. Un des intérêts de cette présentation est la mise en avant de la dimension non seulement singulière, mais collective et plurielle du geste d’énonciation (en relation, entre autres, avec les phénomènes d’intertextualité). [↑](#footnote-ref-3)
4. Mobilisant les quatre modalités sémiotiques, Courtés (1998 : 24-25) distingue le sujet virtualisé, le sujet actualisé, le sujet potentialisé et le sujet réalisé. [↑](#footnote-ref-4)
5. Le propos de Fontanille est particulièrement révélateur d’une certaine conception de l’énonciation : « Il ne s’agit pas, bien entendu, dans le cadre d’une sémiotique discursive, des opérations psychocognitives réelles du sujet parlant, mais du fait même que l’énoncé existe (cf. Ducrot 84), fait qui présuppose de droit un ensemble d’actes, un faire sémiotique (Greimas 79), dont l’énoncé a le pouvoir, dans certaines conditions et aux prix de certaines altérations, de donner l’illusion de la présence. Les hypothèses sur l’énonciation ainsi définie ne pourront être validées que dans l’énoncé, par l’examen de cette “présence simulée” de l’énonciation, qu’on appelle “énonciation énoncée” (Greimas 79). Mais, […] il convient de construire cet acte – ou cet ensemble d’actes – préalablement, Une telle construction ne peut se faire, conformément à la définition, qu’à partir des caractéristiques de l’énoncé, et non à partir de ce qu’on sait de l’activité réelle des sujets en chair et en os. Il ne s’agit pas d’écarter ou de négliger cette activité réelle, mais de montrer que la question de l’énonciation peut être utilement envisagée comme un phénomène discursif à part entière et autonome (1989 : 11-12). [↑](#footnote-ref-5)
6. La définition que la notion d’action reçoit en sémiotique greimassienne hors contexte énonciatif (Greimas et Courtés 1979 : 8 ; Fontanille 2003a [1998] : 198-212) peut être d’une certaine utilité. Même si la sémiotique narrative met l’accent sur les actions « en papier », on peut dégager trois caractéristiques qui valent, plus largement, pour ce que Greimas et Courtés appellent les « actions proprement dites » : la définition de l’action comme une « organisation syntagmatique » ; la programmation – un programme pouvant susciter un contre-programme, en vertu de stratégies et de simulacres – par un sujet compétent (modalisé selon le *devoir*, le *vouloir*, le *savoir* et le *pouvoir faire*); le déroulement dans le temps, le régime de l’action se traduisant par la transformation discontinue des états de choses. [↑](#footnote-ref-6)
7. Courtés renvoie à Greimas (1970 : 13) au sujet de l’intersémioticité, de la « transposition d’un niveau de langage dans un autre, d’un langage dans un langage différent », le sens se ramenant à cette « possibilité de *transcodage* » (l’italique est dans le texte). [↑](#footnote-ref-7)
8. Courtés (1998 : 8) épingle la théorie de la communication classique qui fait reposer toute agentivité sur l’émetteur et confère au récepteur le rôle de patient. [↑](#footnote-ref-8)
9. Adam a lui-même commenté cette équation, cf. not. 2006. [↑](#footnote-ref-9)
10. Une mise au point terminologique s’impose, les acceptions des termes « texte » et « discours » en sémiotique et en linguistique ne se recouvrant que très imparfaitement. En sémiotique, si le texte caractérise des constantes du plan de l’expression, le discours est en charge de la complexification des contenus monnayée le long des paliers superposés du parcours génératif de la signification. Ici même, le terme « discours » gardera le sens qu’il revêt en analyse du discours. Au sujet de la linguistique textuelle du discours et de l’analyse du discours, voir *infra.* [↑](#footnote-ref-10)
11. Les liages micro-textuels concernent les liages du signifié et du signifiant, les connexions et les implicitations, la prise en charge énonciative, les séquences d’actes de discours. Les liages méso-textuels ont un rapport avec la texture périodique et la structure séquentielle. Les liages macro-textuels ont trait à la structure compositionnelle et à la structuration non-linéaire. [↑](#footnote-ref-11)
12. Cf. Fontanille (2011b) au sujet de la pratique comme un « cours d’action » « ouvert et fluctuant », dont il faut étudier le *modus operandi* en temps réel, c’est-à-dire les modalités de la production de sémiotiques-objets (dont les textes et les scènes prédicatives comme produits de l’action énonciative) et, plus particulièrement, les interactions avec d’autres actions. [↑](#footnote-ref-12)
13. Fontanille (2015a) définit les formes de vie comme des sémiotiques-objets pourvues d’un plan de l’expression qui a la forme d’un schème syntagmatique reconnaissable et d’un plan du contenu obtenu par la congruence entre toutes les sélections opérées dans toutes les catégories aux différents niveaux du parcours génératif de la signification. [↑](#footnote-ref-13)
14. La question est plus générale. Cf. aussi Franckel (2006) au sujet d’une distinction qui fait la part belle au verbal et de la nécessaire problématisation de ces notions : « Entre contexte et situation, la distinction est *a priori* assez claire. *Situation* est de l’ordre de l’extralinguistique, du circonstanciel et du donné, et *contexte* de l’ordre du verbal et du construit, le sens se donnant à l’intersection de ces deux sphères du monde et de la langue ». [↑](#footnote-ref-14)
15. Au sujet de la notion d’ajustement (en relation avec la programmation et l’accommodation), cf. aussi Fontanille 2011b et 2015a. [↑](#footnote-ref-15)
16. Cf. entre autres Adam (2012), Maingueneau (2007, 2014b), Rastier (2001). Pour une vue d’ensemble, à la lisère de la linguistique et de la sémiotique, cf. Ablali, Badir, Ducard (dirs) (2015), Ablali, Bouhouhou, Tebbaa (dirs) (2015). [↑](#footnote-ref-16)
17. Cf. aussi Greimas et Courtés (1979 : 126-127) : l’énonciation assurant « la mise en énoncé-discours des virtualités de la langue » est appelée à « actualiser l’espace des virtualités sémiotiques ». La définition du système (*ibid.* : 384-385) confirme l’obédience de Greimas et de Courtés à la glossématique, d’une part, à Saussure, d’autre part. [↑](#footnote-ref-17)
18. Cf. aussi les réflexions de Berrendonner (1981) sur la performance ou, si on nous pardonne ce néologisme, la « performation » en relation avec l’actualisation et avec la gesticulation : « À quoi voit-on en effet qu’un locuteur s’empare d’une proposition, l’assume, et la soumet à la validation d’autrui ? Essentiellement, au simple fait, parfaitement locutoire, qu’il l’énonce, c’est-à-dire la performe, prononce le signifiant à elle associé, bref l’*actualise*. […] Je propose donc d’admettre que la valeur primitivement « constative » ou « assertive » de tout énoncé est portée par l’acte locutoire d’actualisation de cet énoncé, considéré comme symptôme gestuel. […] rien n’interdit de considérer l’énonciation comme un acte, puisqu’elle est bel et bien gesticulation. […] Car l’énonciation est un geste, c’est-à-dire qu’elle a le statut sémiotique d’un symptôme : sa valeur signifiée s’exhibe sans se dire, sans s’autodésigner. Le geste, lui, est capable de montrer, sans raconter « (*ibid.* : 121 ; nous soulignons). [↑](#footnote-ref-18)
19. Dans le cas de la textualisation en *même*, l’interlocuteur s’implique dans l’interprétation de schèmes praxiques et de représentations communs au locuteur /énonciateur et à l’interlocuteur/destinataire. La textualisation en *soi-même* prévoit la disjonction des pôles énonciatifs et la discrétisation des éléments (Détrie, Siblot & Verine 2001). [↑](#footnote-ref-19)
20. Nous retrouverons l’aspectualisation plus loin, à l’occasion de la pluralisation de l’acteur. [↑](#footnote-ref-20)
21. Au sujet de la sémiotique greimassienne, cf. cependant Bres (1994). [↑](#footnote-ref-21)
22. Cf. Fontanille (2003a [1998] : 141) au sujet de l’ironie. [↑](#footnote-ref-22)
23. Au sujet de la co-, sur- ou sous-énonciation, voir Rabatel, not. 2011a. [↑](#footnote-ref-23)
24. Cf. Culioli (1968) : « Au sens strict, assertion s’emploiera chaque fois que l’énonciation porte sur une certitude, c’est-à-dire chaque fois que l’on est en mesure de déclarer vraie une proposition, que celle-ci soit de forme affirmative ou négative, à l’exclusion des autres modalités ». [↑](#footnote-ref-24)
25. Fontanille (2014) fait apparaître le caractère subjectal de l’« analyse en immersion » *a posteriori*, au moment de la mise en place et de l’analyse de la pratique. [↑](#footnote-ref-25)
26. En particulier, il faudrait insister sur les deux grands types d’« hyperénonciateur » distingués par Maingueneau (2004) ; celui qui, correspondant à un ON doxique, assume la responsabilité de contenus propositionnels ; celui qui est le « garant d’une mémoire » et soutient le « patrimoine artistique, culturel… d’une communauté » (*ibid*. : 125). [↑](#footnote-ref-26)
27. Cf. Fontanille (1991 : 139) : « L’aspectualisation reposerait donc à la fois sur une composante quantitative et sur une composante polémique ; la composante quantitative est dotée d’une syntaxe discontinue et dialectique ; la composante polémique est dotée d’une syntaxe continue, tensive, résultant des variations d’équilibre entre les forces dispersives et cohésives ». [↑](#footnote-ref-27)
28. Bres (2016) distingue pour l’analyse de l’énoncé dialogique deux ensembles de paramètres énonciatifs : ceux de l’énonciation enchâssante [E] : locuteurL1, énonciateur E1,énoncé (E), allocutaire A1, temps de l’énonciation T0 et ceux de l’énonciation enchâssée [e] : locuteur l1, énonciateur e1, énoncé (e), allocutaire a1, temps de l’énonciation t0. [↑](#footnote-ref-28)
29. Cf. Angermuller (2013 : 33) au sujet des conséquences de la scission entre le locuteur et ses énonciateurs (inscription dans l’énoncé de l’« échange, du dialogue, du conflit » ; enchaînements à travers d’autres énoncés : « […] la diversité des énonciateurs qui parlent à travers l’énoncé a tendance à se prolonger, s’annuler ou se réorienter à travers d’autres énoncés » ; existence discursive du locuteur et de l’énonciateur). [↑](#footnote-ref-29)
30. Cf. par exemple Bres (2016). [↑](#footnote-ref-30)
31. Sans étudier le processus de la perception de plus près, Détrie (2016 : 289) en souligne l’importance : « […] le vécu prend le pas sur le connu (la dénomination plus prototypique, objectivante), autrement dit, […] le dire s'origine dans notre expé­rience, soit directement dans l'expérience corporelle primitive qui impose ses contraintes et ses modèles à la perception de l'extralinguis­tique, dont la dimension est d'ordre anthropo­logi­que, soit par le biais de *structures praxiques*, c’est-à-dire d'ensembles structurés qui nous fournissent des modèles cognitifs pour comprendre des réalités, notamment celles qu'on perçoit comme nouvelles, gestalts qui nous renseignent par ailleurs de manière fine sur les idéologies et les cultures véhiculées avec les modèles de compréhension ». [↑](#footnote-ref-31)
32. Il serait intéressant de mettre en regard le juron et le lapsus selon Fontanille (2004, 2011a). [↑](#footnote-ref-32)
33. Voir cependant Monneret (2007 : 20) qui cite Humboldt : « Le langage est à la fois image et signe, il n’est pas entièrement le produit de l’impression que nous avons des choses et il n’est pas entièrement le produit de l’arbitraire de ceux qui parlent », avant de donner la parole à Trabant (1992 : 75) : « Face à ces deux extrêmes (signe et image), le mot n’est ni l’un ni l’autre : il est aussi bien déterminé par les objets que posé spontanément, ce qui veut dire qu’il unit la sensibilité et l’entendement et que, par là même, il est jusqu’à un certain point iconique dans sa matérialité, comme l’image, et, dans une certaine mesure, arbitraire comme le signe ». Voir aussi Monneret (2003). [↑](#footnote-ref-33)
34. Au sujet du graphème comme élément figuratif, cf. aussi Dondero (2006a). [↑](#footnote-ref-34)
35. Fontanille (2002) définit l’iconicité comme un « principe d’homologation entre le plan du contenu (intéroceptif) et le plan de l’expression (extéroceptif). [↑](#footnote-ref-35)
36. En suivant Fontanille (2002), on peut sans doute caractériser l’acte qui se traduit par la scription italique moins comme une force sans forme, comme un acteur, où une force de transformation se conjugue avec une aura, c’est-à-dire comme une présence sans identité ni forme, que comme une forme : l’inscription confère à l’enveloppe de l’icône son identité. [↑](#footnote-ref-36)
37. Mobilisant la différence goodmanienne (2005 [1968]) entre l’art autographique (par exemple la peinture) et l’art allographique (par exemple la littérature), on pourra y voir un début d’autographisation du mot, dont le processus de la production, dans une situation historique donnée, est mimé. Le processus d’autographisation sera abouti dans le cas de la peinture, par exemple au moment de l’inscription de lettres dans les bandes latérales (les marges) de *Ad marginem* **(**1930, 46.3 x 35.9, Kunstmuseum Basel, Bâle. Suisse) de Paul Klee. Dans ce contexte, voir aussi Dondero (2006b). [↑](#footnote-ref-37)
38. Pour Bordron (2010 : 271), l’iconicité est « le fait que quelque chose, une réalité indicielle, prend forme ». Il distingue une source d’énergie, l’organisation prenant en charge les formants et la « direction de signification » qui est donnée à la forme ainsi produite. [↑](#footnote-ref-38)
39. Les travaux de l’étholinguiste Cosnier (entre autres 2007, 2016) portent sur la participation du corps à la production de l’énoncé « total » appelée « totexte », qui comprend le texte verbal mais aussi le « co-texte » (le vocal et le gestuel). [↑](#footnote-ref-39)
40. Du point de vue de l’étude de l’interaction issue de l’analyse conversationnelle, Mondada (not. 2005, 2016) opte pour une analyse empirique de la parole en interaction. C’est l’énonciation « en train de se faire » qui est ainsi captée à travers une analyse du phénomène des *pre-beginnings* en situation de dialogue : elle met à contribution des ressources non seulement linguistiques, mais multimodales (par exemple, au niveau du geste, du regard, du déplacement). Toute action énonciative est multimodale et, appréhendée *in vivo*, elle intègre le mouvement comme une de ses composantes essentielles. [↑](#footnote-ref-40)
41. Dondero (2006a) résume la situation ainsi : « S’il a été possible, pour la tradition greimassienne, d’analyser la textualité, qui objectivise les pratiques, il a paru moins pertinent en vue de la scientificité souhaitée de prendre en considération les pratiques elles-mêmes qui, relevant de l’idiosyncrasie des techniques et des *situations « ouvertes »* de sémantisation, demandent d’être étudiées dans leurs trajectoires en acte *dans le temps* – et pas seulement *dans l’immanence d’un cadre épistémologique de conditions de possibilité* ». (Les italiques sont dans le texte) [↑](#footnote-ref-41)
42. On se reportera à Fontanille (1989 : 16) pour une distinction entre le sujet d’énonciation, terme générique qui désigne l’instance par l’existence même de l’énoncé, l’énonciateur, qui est un « archi-actant » syncrétisant plusieurs rôles actantiels et pouvant se trouver inscrit dans l’énoncé par embrayage, et les sujets énonciatifs à travers lesquels l’énonciation donne l’illusion de sa présence dans l’énoncé. [↑](#footnote-ref-42)
43. Cf. Fontanille (1991 : 139) : « L’aspectualisation reposerait donc à la fois sur une composante quantitative et sur une composante polémique ; la composante quantitative est dotée d’une syntaxe discontinue et dialectique ; la composante polémique est dotée d’une syntaxe continue, tensive, résultant des variations d’équilibre entre les forces dispersives et cohésives ». [↑](#footnote-ref-43)
44. Sans étudier le processus de la perception de plus près, Détrie (2016 : 289) en souligne l’importance : « […] le vécu prend le pas sur le connu (la dénomination plus prototypique, objectivante), autrement dit, […] le dire s'origine dans notre expé­rience, soit directement dans l'expérience corporelle primitive qui impose ses contraintes et ses modèles à la perception de l'extralinguis­tique, dont la dimension est d'ordre anthropo­logi­que, soit par le biais de *structures praxiques*, c’est-à-dire d'ensembles structurés qui nous fournissent des modèles cognitifs pour comprendre des réalités, notamment celles qu'on perçoit comme nouvelles, gestalts qui nous renseignent par ailleurs de manière fine sur les idéologies et les cultures véhiculées avec les modèles de compréhension ». [↑](#footnote-ref-44)
45. Il serait intéressant de mettre en regard le juron et le lapsus selon Fontanille (2004, 2011). [↑](#footnote-ref-45)
46. Voir cependant Monneret (2007 : 20) qui cite Humboldt : « Le langage est à la fois image et signe, il n’est pas entièrement le produit de l’impression que nous avons des choses et il n’est pas entièrement le produit de l’arbitraire de ceux qui parlent », avant de donner la parole à Trabant (1992 : 75) : « Face à ces deux extrêmes (signe et image), le mot n’est ni l’un ni l’autre : il est aussi bien déterminé par les objets que posé spontanément, ce qui veut dire qu’il unit la sensibilité et l’entendement et que, par là même, il est jusqu’à un certain point iconique dans sa matérialité, comme l’image, et, dans une certaine mesure, arbitraire comme le signe ». Voir aussi Monneret (2003). [↑](#footnote-ref-46)
47. Au sujet du graphème comme élément figuratif, cf. aussi Dondero (2006). [↑](#footnote-ref-47)
48. Fontanille (2002) définit l’iconicité comme un « principe d’homologation entre le plan du contenu (intéroceptif) et le plan de l’expression (extéroceptif). [↑](#footnote-ref-48)
49. En suivant Fontanille (2002), on peut sans doute caractériser l’acte qui se traduit par la scription italique moins comme une force sans forme, comme un acteur, où une force de transformation se conjugue avec une aura, c’est-à-dire comme une présence sans identité ni forme, que comme une forme : l’inscription confère à l’enveloppe de l’icône son identité. [↑](#footnote-ref-49)
50. Mobilisant la différence goodmanienne (2005 [1968]) entre l’art autographique (par exemple la peinture) et l’art allographique (par exemple la littérature), on pourra y voir un début d’autographisation du mot, dont le processus de la production, dans une situation historique donnée, est mimé. Le processus d’autographisation sera abouti dans le cas de la peinture, par exemple au moment de l’inscription de lettres dans les bandes latérales (les marges) de *Ad marginem* **(**1930, 46.3 x 35.9, Kunstmuseum Basel, Bâle. Suisse) de Paul Klee. Dans ce contexte, voir aussi Dondero (2006b). [↑](#footnote-ref-50)
51. Pour Bordron (2010 : 271), l’iconicité est « le fait que quelque chose, une réalité indicielle, prend forme ». Il distingue une source d’énergie, l’organisation prenant en charge les formants et la « direction de signification » qui est donnée à la forme ainsi produite. [↑](#footnote-ref-51)
52. Bertrand (2005) appelle « sur-embrayage » ou « proto-embrayage » « celui qui cherche à donner langue et sens à une instance antérieure, plus originaire, plus "génitive", se tenant au plus près de l’engendrement, au plus près de la présence corporelle à partir de l’impression sensible ». [↑](#footnote-ref-52)
53. Cf. Merleau-Ponty (1945 : 220-221) au sujet de l’incarnation de la culture grâce à une manière d’être au monde et d’agir avec l’autre. [↑](#footnote-ref-53)
54. Cf. Fontanille (2011b) au sujet de la pratique comme un « cours d’action » « ouvert et fluctuant », dont il faut étudier le *modus operandi* en temps réel, c’est-à-dire les modalités de la production de sémiotiques-objets (dont les textes et les scènes prédicatives comme produits de l’action énonciative) et, plus particulièrement, les interactions avec d’autres actions. [↑](#footnote-ref-54)
55. Dondero (2006a) résume la situation ainsi : « S’il a été possible, pour la tradition greimassienne, d’analyser la textualité, qui objectivise les pratiques, il a paru moins pertinent en vue de la scientificité souhaitée de prendre en considération les pratiques elles-mêmes qui, relevant de l’idiosyncrasie des techniques et des *situations « ouvertes »* de sémantisation, demandent d’être étudiées dans leurs trajectoires en acte *dans le temps* – et pas seulement *dans l’immanence d’un cadre épistémologique de conditions de possibilité* ». (Les italiques sont dans le texte) [↑](#footnote-ref-55)
56. On doit respecter la différence de constitution sémiotique des différents plans d’immanence et des sémiotiques-objets : l’action textualisante projette ainsi des limites, en se calquant sur le modèle narratif, contrairement au cours d’action pratique, « ouvert et fluctuant » (Fontanille 2011b). [↑](#footnote-ref-56)
57. Nous reviendrons sur cette notion *infra*. [↑](#footnote-ref-57)
58. En même temps, comme le montre Fontanille (2011b), l’évolution d’un procès comprend des zones critiques et elle est marquée par des discontinuités. [↑](#footnote-ref-58)
59. Cf. Fontanille (2003 [1998] : 141) au sujet de l’ironie. [↑](#footnote-ref-59)
60. On la mettra en regard ave la conception de Greimas et Courtés (1979 : 126-127) qui permet de rendre compte du geste de la mise en discours : l’énonciation assurant « la mise en énoncé-discours des virtualités de la langue » est appelée à « actualiser l’espace des virtualités sémiotiques ». [↑](#footnote-ref-60)
61. À ce sujet, cf. aussi Fontanille (1991). [↑](#footnote-ref-61)
62. Dans le cas de la textualisation en *même*, l’interlocuteur s’implique dans l’interprétation de schèmes praxiques et de représentations communs au locuteur /énonciateur et à l’interlocuteur/destinataire. La textualisation en *soi-même* prévoit la disjonction des pôles énonciatifs et la discrétisation des éléments (Détrie, Siblot & Verine 2001). [↑](#footnote-ref-62)
63. En même temps, comme le montre Fontanille (2011b), l’évolution d’un procès comprend des zones critiques et elle est marquée par des discontinuités. [↑](#footnote-ref-63)
64. Au sujet de la co-, sur- ou sous-énonciation, voir Rabatel, not. 2011. [↑](#footnote-ref-64)
65. Cf. C ulioli (1968) : « Au sens strict, assertion s’emploiera chaque fois que l’énonciation porte sur une certitude, c’est-à-dire chaque fois que l’on est en mesure de déclarer vraie une proposition, que celle-ci soit de forme affirmative ou négative, à l’exclusion des autres modalités ». [↑](#footnote-ref-65)
66. Maingueneau (par exemple 2016) distingue entre la situation d’énonciation (les coordonnées énonciatives), la situation de locution (les rôles de locuteur, d’allocutaire et de délocuté) et la situation de communication. [↑](#footnote-ref-66)
67. Cf. Angermuller et Philippe (2015 : 11) : […] le discours se dote d’un contexte autant qu’il est donné par un contexte, l’énonciation consistant à présupposer et à valider cette contextualisation rétrospective, selon les tendances et les règles spécifiques d’un genre, d’une institution et d’une société ». [↑](#footnote-ref-67)
68. Cf. Angermuller et Philippe (2015 : 11) : […] le discours se dote d’un contexte autant qu’il est donné par un contexte, l’énonciation consistant à présupposer et à valider cette contextualisation rétrospective, selon les tendances et les règles spécifiques d’un genre, d’une institution et d’une société ». [↑](#footnote-ref-68)
69. On peut lire ainsi que la « signification produite est le fruit d’un acte spécifique, unique, d’une action déterminée et non renouvelable, qui renvoie nécessairement à l’instance présupposée d’un énonciateur (de type, ici aussi, individuel ou collectif) qui, en amont, produit du sens – par la corrélation qu’il exploite (volontairement ou non, peu importe) entre signifiant et signifié – à l’adresse (intentionnelle ou non) de son énonciataire » (1998 : 18). [↑](#footnote-ref-69)
70. Ceci alors même que Fontanille (1998b), dans l’avant-propos au texte de Courtés, s’appuie sur les propositions de Coquet (1997), de Geninasca (1997), de Landowski (1997) et de Floch (1995) pour dégager quelques principes communs : ainsi, la sémiotique, qui a besoin d’outils conceptuels nouveaux, doit rendre compte de la cohérence du discours comme un tout signifiant, mais aussi mettre l’accent sur son devenir plutôt que sur la fin du processus ; elle doit capter les actes – « opérations, saisies, bricolage, praxis » – plutôt que la « structure achevée » ; à cette fin, elle doit concevoir l’actant de l’énonciation comme un  corps sensible « ému » par des esthésies, des passions, des émotions. On peut y voir un des apports principaux de la sémiotique aux linguistiques. [↑](#footnote-ref-70)
71. On notera que, s’inscrivant en faux contre les propositions de Recanati (1979), Berrendonner exclut les verbes performatifs du « montré ». [↑](#footnote-ref-71)
72. Au sujet du graphème comme élément figuratif, cf. aussi Dondero (2006). [↑](#footnote-ref-72)
73. Fontanille (2002) définit l’iconicité comme un « principe d’homologation entre le plan du contenu (intéroceptif) et le plan de l’expression (extéroceptif). [↑](#footnote-ref-73)
74. En suivant Fontanille (2002), on peut sans doute caractériser l’acte qui se traduit par la scription italique moins comme une force sans forme, un acteur, où une force de transformation se conjugue avec une aura, c’est-à-dire une présence sans identité ni forme, que comme une forme : l’inscription confère à l’enveloppe de l’icône son identité. [↑](#footnote-ref-74)
75. Mobilisant la différence goodmanienne (2005 [1968]) entre l’art autographique (par exemple la peinture) et l’art allographique (par exemple la littérature), on pourra y voir un début d’autographisation du mot, dont le processus de la production, dans une situation historique donnée, est mimé. Le processus d’autographisation sera abouti dans le cas de la peinture, par exemple au moment de l’inscription de lettres dans les bandes latérales (les marges) de *Ad marginem* **(**1930, 46.3 x 35.9, Kunstmuseum Basel, Bâle. Suisse) de Paul Klee. Dans ce contexte, voir aussi Dondero (2006b). [↑](#footnote-ref-75)
76. L’indice n’est pas l’index, comme Klinkenberg (1996) se plaît à le souligner. En grossissant le trait, on peut répéter après Jenny (2016) que dans l’ordre du discours, « on peut distinguer de la même façon l’indicialité passive d’un énoncé qui renvoie toujours à son producteur et en fournit une image indirecte et l’indexicalité qui manifeste la subjectivité d’un point de vue et qui oriente la lecture de l’énoncé sur certains points saillants ». [↑](#footnote-ref-76)
77. Il est vrai que cette distinction entre deux directions ou orientations revêt une importance particulière quand il s’agit, comme nous le proposons ici, de nous intéresser à l’acte de production du sens, à l’instauration ou à l’instanciation du sens en acte, captées dans leur dynamique, plutôt qu’au rétablissement, à partir de simulacres internes au texte, de ce que celui-ci ne fait que présupposer. [↑](#footnote-ref-77)
78. Pour Bordron (2010 : 271), l’iconicité est « le fait que quelque chose, une réalité indicielle, prend forme ». Il distingue une source d’énergie, l’organisation prenant en charge les formants et la « direction de signification » qui est donnée à la forme ainsi produite. [↑](#footnote-ref-78)
79. Bertrand (2005) appelle « sur-embrayage » ou « proto-embrayage » « celui qui cherche à donner langue et sens à une instance antérieure, plus originaire, plus "génitive", se tenant au plus près de l’engendrement, au plus près de la présence corporelle à partir de l’impression sensible ». [↑](#footnote-ref-79)
80. Cf. Merleau-Ponty (1945 : 220-221) au sujet de l’incarnation de la culture grâce à une manière d’être au monde et d’agir avec l’autre. [↑](#footnote-ref-80)
81. On doit respecter la différence de constitution sémiotique des différents plans d’immanence et des sémiotiques-objets : l’action textualisante projette ainsi des limites, en se calquant sur le modèle narratif, contrairement au cours d’action pratique, « ouvert et fluctuant » (Fontanille 2011b). [↑](#footnote-ref-81)
82. Nous reviendrons sur cette notion *infra*. [↑](#footnote-ref-82)
83. Joas parle également de contexte. Toutefois, pour Fontanille (2006), le contexte n’égale pas la situation. Après le contexte (cf. *supra*), il sera question de la situation sémiotique maintenant. [↑](#footnote-ref-83)
84. Au sujet de la notion d’ajustement (en relation avec la programmation et l’accommodation), cf. aussi Fontanille 2011b et 2015a. [↑](#footnote-ref-84)